



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Bis
E 10978.

PREMIER VOYAGE

D E

M. BYRON.



PREMIER VOYAGE
DE
M. BYRON,
A LA MER DU SUD,

Complétant la relation du voyage de l'Amiral
ANSON, avec un extrait du second voyage
de M. BYRON, autour du monde.

Ouvrage traduit de l'anglais,
Par le C^{en}. CANTWEL.

A PARIS,



Chez FUCHS, Libraire, rue des Mathurins ;
DESENNE, Libraire, au Palais-Egalité ;
LOUIS, Libraire, rue Severin ;
DELANCE, Imprimeur, rue de la Harpe, N^o. 133.

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE.
AN VILL.



AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

L'OUVRAGE qui forme ce volume est composé de trois relations. La première est celle de M. Byron, embarqué en qualité de *midshipman* ou garde de la marine, à bord du vaisseau le *Wager*, (la *Gageure*) faisant partie de l'escadre de l'amiral Anson, et parvenu au grade de contre-amiral lorsqu'il publia cette relation, après s'y être refusé durant plus de vingt années. Dans sa préface, il n'informe point le lecteur des motifs de ce long silence; mais on peut les conjecturer. Il craignoit sans doute que les vérités qu'il vouloit dire ne lui fissent des ennemis, et ne nuisissent peut-être à son avancement. Ces considérations cessèrent avec le temps, et lorsqu'il fut officier général. On sait qu'il parvint au grade de vice-amiral, et commanda la flotte anglaise à l'affaire de la Grenade, en 1778. On doit encore à cet habile marin, un Voyage autour du monde, entrepris dans les années 1764, 1765, etc., et qui a été traduit en notre langue. La relation que je publie aujourd'hui, contient le récit du nau-

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

frage du vaisseau la *Gageure* et les aventures de l'équipage, jusqu'au moment où la plus forte partie, composée de 81 hommes, partit dans la grande barque et la chaloupe pour revenir en Europe par le Sud, à travers le détroit de Magellan, et abandonna dans une île déserte le capitaine Cheap, M^{rs}. Hamilton, Byron, et Elliot, chirurgien-major du vaisseau, et une vingtaine d'autres. Dès ce moment, la relation de M. Byron n'est plus que le récit des aventures de ceux qui restèrent comme lui dans l'île avec le capitaine Cheap, et qui, après avoir inutilement essayé de revenir en Europe, par le Nord, furent contraints de retourner dans leur île, dont ils ne seroient jamais sortis sans le secours des Indiens. Cette relation n'avoit jamais paru dans notre langue. A la vérité elle avoit été traduite par M^{me}. la comtesse de Carlisle, femme du vice-roi d'Irlande et sœur de M. Byron, pendant le long séjour qu'elle avoit fait en France; mais sa traduction n'a point été imprimée et est restée dans le portefeuille de cette dame, recommandable par son esprit et ses connaissances.

La seconde relation nécessaire pour compléter les aventures de l'équipage du vaisseau la *Gageure*, contient les particularités du voyage de ceux qui, après avoir abandonné le capitaine Cheap dans l'île, revinrent à travers le détroit de Magellan. -

L'abbé Laugier, connu par plusieurs bons ouvrages, entre autres l'*Histoire de Venise*, a traduit, il y a 45 ans, cette dernière relation; mais comme son livre est devenu très-rare, et que d'ailleurs il renferme des détails nécessaires à l'intelligence du récit de M. Byron, on a cru que le lecteur me sauroit gré d'en extraire une partie qui complète ce même récit. Celui dont il s'agit commence par le naufrage du *Wager*, et par ce qui s'est passé dans l'île jusqu'au moment de la séparation; après quoi elle n'est plus que l'*histoire de ceux qui revinrent par le détroit de Magellan*. Quoiqu'elle soit anonyme, il est évident qu'elle fut rédigée de concert avec M. Bulkeley, qui y joignit son journal. Cette relation précéda, de plus de vingt années, celle de M. Byron, qui l'accuse, dans sa préface, de partialité et du dessein de noircir le capitaine Cheap, pour pallier la révolte de ceux qui l'abandonnèrent. Quoi

iv A V E R T I S S E M E N T.

qu'il en soit, M. Byron ne le traite pas beaucoup plus favorablement.

Pour éviter des répétitions inutiles et fastidieuses, je n'ai commencé cette relation qu'au moment où les 81 hommes ont quitté l'île, et je l'ai abrégée autant qu'il étoit possible de le faire, sans rien retrancher de ce qui tend à faire connoître les mers du Sud, les côtes, l'intérieur du pays, les habitans, etc.

Ces hommes de l'équipage, dans le cours de leur voyage, furent contraints par l'impétuosité des vents contraires, d'abandonner huit des leurs sur une plage inconnue; et la troisième relation est le récit de leurs aventures et de leur retour en Angleterre. Je me proposois de n'en donner qu'un extrait, mais elle m'a paru si intéressante et si bien écrite, qu'en la tronquant j'aurois fait un vol au lecteur; en conséquence, je l'ai transcrrite presque totalement.

Après avoir lu les deux premières de ces relations, c'est-à-dire celle de M. Byron, et l'anonyme, il paroît évident que le capitain Cheap eut grand tort de prétendre que le retour par le Nord étoit plus facile que par le Sud; car sans l'ignorante présomption de M. Beans, le lieutenant, la grande barque auroit

auroit traversé très-promptement le détroit de Magellan, et au-delà duquel ceux qui la montoient trouvèrent presque par-tout des vivres et une navigation praticable, quoique pénible.

Le capitaine, au contraire, épuisa les forces et le courage de ses compagnons en efforts inutiles, pour doubler un cap inabordable, et fut enfin forcé de revenir avec eux dans leur île, où ils auroient tous péri de misère, sans le secours accidentel des Indiens. L'obstination du capitaine Cheap fut d'abord la cause de la perte de son vaisseau, et ensuite des trois quarts de ceux qui suivirent son sort. Il les sacrifia jusqu'au dernier moment au fol espoir de s'emparer d'un navire ennemi, dont la capture put un peu pallier la faute dont il ne pouvoit pas se dissimuler qu'il étoit coupable. En lisant ces trois relations, j'ai été frappé d'une circonstance assez singulière; c'est que chaque troupe ou division de ces malheureux ne ramena que trois hommes dans sa patrie.

Le capitaine Cheap partit, pour tenter son retour par le nord, avec M^{rs}. Hamilton, Campbell, Elliot et Byron, suivis de quinze marins, en tout vingt hommes.

vj A V E R T I S S E M E N T.

Le capitaine, M. Hamilton et M. Byron, furent les seuls qui restèrent dans leur patrie. M. Campbell changea de religion en Espagne et y resta ; tous les autres périrent de fatigue ou d'inanition.

Des 81 hommes qui traversèrent le détroit de Magellan, il n'arriva en Angleterre que M. Bulkeley, Cummins, et l'écrivain de la relation, qui garde l'anonyme ; tous les autres périrent ou restèrent en Amérique ; et des huit hommes qu'ils avoient abandonnés sur une terre inconnue, deux furent égorgés, deux disparurent sans qu'on ait jamais pu savoir quel avoit été leur sort. Le cinquième fut emmené captif par les Indiens dans l'intérieur de leur pays. Les trois autres furent rachetés par le gouverneur de Buénos Airés, et, après avoir été traités chez les Espagnols beaucoup plus ignominieusement et plus cruellement que chez les sauvages, ils revinrent en Angleterre, où ils ne trouvèrent pas beaucoup plus de compassion.

On a mis une introduction à ce voyage de M. Byron, afin de le lier davantage aux expéditions des Anglais, principalement à celle d'Anson, dans la mer du Sud, et de faire sentir le véritable but qu'ils s'y proposoient.

P R É F A C E

DE L'A U T E U R.

COMME je n'éprouve point, en publiant cette relation, d'autre crainte que celle d'une accusation d'égoïsme, je m'abstiendrai de la justifier en détaillant ici les motifs qui me font céder aujourd'hui aux désirs de mes amis ; et comme il est aussi fort indifférent pour le public de savoir pourquoi, soit par indolence ou par répugnance, j'ai résisté, durant plus de vingt années, à leurs sollicitations, je me contenterai d'indiquer, en peu de mots, comment cet ouvrage tardif peut encore mériter l'attention publique, après les nombreuses publications qui l'ont précédé.

Tout le monde sait que le navire *la Gageure*, qui faisoit partie de l'escadre du lord Anson, fut jeté sur une côte déserte, dans les mers du Sud.

b. ij.

Le présent ouvrage est l'exacte relation des aventures et des calamités d'une portion de son équipage, qui, après cinq années de souffrances à peine croyables, eût le bonheur de revenir dans sa patrie, à travers des mers inconnues et des contrées désertes, entre l'embouchure occidentale du détroit de Magellan, et la capitale du Chili. Ce vaste pays, qu'on ne peut comparer à aucun autre, ne produit ni grains, ni fruits, ni racines mangeables; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, est que la mer, qui fournit par-tout ailleurs d'abondantes ressources sur les côtes les plus arides, est ici aussi stérile que les terres qui l'environnent; et je dois avouer que ceux qui ne peuvent pas s'intéresser au spectacle de leurs semblables, luttant contre la faim et le froid dans un climat rigoureux et stérile, trouveront, probablement, ma narration insipide.

Cependant pour éclairer la géogra-

phie et l'histoire naturelle dans un pays totalement couvert de rochers et de marais qui rendent sa culture impossible , je ne connois point d'autre expédient que celui de relater avec exactitude , les observations qu'on a pu faire en le parcourant , et d'y joindre une description des moeurs , et de la religion des peuples qui l'habitent. Quel avantage un Européen pourroit-il tirer d'une connoissance des Indiens plus complète que celle des observations contenues dans le présent ouvrage ? Les côtes que nous avons parcourues sont les plus ingrates de cette partie du globe. Je les ai dépeintes telles que je les ai vues , et telles qu'elles sont véritablement.

J'ose espérer , toutefois , que le lecteur sera , de temps en temps , un peu indemnisé par les détails qu'il trouvera sur l'intérieur du pays. Mes amis en ont paru satisfaits , et ne m'ont reproché que de m'être trop peu étendu.

¶ P R É F A C E.

du sur l'article des établissemens des Espagnols. Mais j'avoue que , me déifiant un peu de leur partialité , j'ai craint que les hommes sensibles , qui pardonnent aux malheureux un peu de diffusion dans le récit de leurs souffrances , n'aient pas la même indulgence pour des tableaux qui sembleroient être le produit d'une imagination subitement éblouie par un retour de fortune.

Je parle le plus brièvement possible de ce qui s'est passé avant notre séparation définitive de l'escadre ; car c'est là , proprement dit , l'époque du commencement de nos malheurs ; et quoique M. Bulkeley , un des officiers de la *Gageure* , ait publié depuis long-temps la relation du retour de ceux qui , après avoir rejeté le plan du capitaine Cheap , nous abandonnèrent et revinrent dans la grande barque à travers le détroit de Magellan , ce qui s'est passé durant notre séjour dans

l'île est raconté si succinctement, il a omis un si grand nombre de circonstances, et passé sur d'autres si légèrement, que son récit paroît avoir pour objet de justifier une conduite à laquelle on ne peut pas judicieusement donner d'autre nom que celui de révolte. Son journal est principalement composé d'observations et d'insinuations partiales sur la conduite du capitaine Cheap et sur ses conférences avec les révoltés ou dissidens, relativement aux mesures à prendre pour l'exécution de notre retour en Europe.

Je me suis, en conséquence, occupé sérieusement d'exposer ici, avec la plus rigoureuse exactitude, les faits et les circonstances sans lesquels il est impossible d'éclaircir une contestation dégénérée en ressentiment personnel.

On ne sera pas surpris qu'une troupe de marins, ennemis de la discipline et de la soumission, ait préféré l'avis d'un chef factieux à celui du capitaine

Cheap , qui leur démontra clairement que le plan le plus sage et le plus sûr étoit d'aller dans le bateau à la rencontre de quelque navire ennemi , dont la capture nous donneroit les moyens de rejoindre l'escadre.

Cependant , quoique j'ait dit que leur conduite étoit évidemment une révolte , elle ne pouvoit pas passer pour telle aux yeux de la loi ; car , antérieurement à l'acte du parlement , qui fut à la vérité passé à cette occasion , la paie de l'équipage d'un vaisseau cessoit dès l'instant de son naufrage , et les officiers n'avoient plus , par conséquent , le droit de commander.

Ces observations préliminaires me paroissent suffisantes pour faciliter l'intelligence des faits contenus dans cet ouvrage.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

Les Espagnols , malgré leur politique méfiante et jalouse , avoient été obligés , pendant la guerre de la succession , de permettre aux Français de faire le commerce de la mer du Sud ; mais à peine le traité d'Utrecht eut été signé , qu'ils leur interdirent l'entrée de cette mer. L'Angleterre , quoiqu'également exclue du commerce des Colonies Espagnoles , ne laissa pas néanmoins que d'en profiter , au moyen du traité de l'*Assiento* , dont les articles avantageux pour elle étoient dus à des circonstances impérieuses. Elles ne pouvoient pas toujours subsister ; d'ailleurs cela ne satisfaisoit point assez son ambition. Celle des peuples commerçans est en raison de leur prospérité , et n'a d'autre terme que leur ruine.

Les Anglais se déterminèrent donc à déclarer la guerre , en 1739 , à l'Es-

pagne , soit pour conserver leurs priviléges , soit pour les étendre , peut-être même avec l'espoir d'envahir quelques portions de l'Amérique Espagnole. Ils armèrent une flotte de vingt-cinq vaisseaux de ligne , aux ordres de l'amiral Vernon , qui devoit s'emparer de Porto-Bello et de Carthagène; tandis qu'une escadre , sous le commandement de Georges Anson , étoit destinée à insulter les côtes du Chili et du Pérou , et à établir , s'il étoit possible , une correspondance avec l'armée et la flotte dont je viens de parler. Le projet étoit vaste et bien conçu , mais il fut mal exécuté. Vernon , après des premiers succès , échoua devant Carthagène , dont il leva précipitamment le siège ; et les retards qu'Anson éprouva dans l'équipement de son escadre , l'exposèrent à des tempêtes qui lui firent manquer le véritable but de son expédition. Elle fut différée jusqu'à la saison de l'année où les vents d'Ouest sont plus fréquens

et ordinairement très-violens ; ce qui donna encore le temps au Cabinet de Madrid d'être instruit de l'objet de cet armement.

Après bien des délais et des contradictions, Anson mit à la voile de la rade de Sainte-Hélène, le 18 septembre 1740. Son escadre n'étoit composée que du *Centurion*, de 60 canons, de deux vaisseaux de 50, un de 40, et de quatre autres petits bâtimens. Ces forces étoient peu capables de faire réussir une semblable expédition. Contrarié par les vents, il n'arriva à Madère que quarante jours après son départ d'Angleterre. Ayant de nouveau appareillé, il aperçut, le 16 décembre, les côtes du Brésil, et entra, deux jours après, dans le port de l'île de Sainte-Catherine, où il débarqua ses malades et répara ses vaisseaux. En sortant de ce port, il susuya une tempête, dans laquelle un de ses bâtimens fut sur le point de tomber au pouvoir des Espagnols.

c ii

Ceux-ci avoient envoyé une escadre de cinq vaisseaux de guerre et une patache, aux ordres de Joseph Pizarro, pour faire avorter les projets d'Anson, et s'opposer à son entrée dans la mer du Sud: mais tous les vaisseaux de Pizarro, battus de la tempête, périrent, à l'exception d'un seul; une partie des équipages furent massacrés par les sauvages; enfin, cet infortuné amiral ne put jamais doubler le cap Horn. Son ennemi ne fut guère plus heureux. Ayant passé le 7 mars 1741, en deux heures, par la rapidité de la marée, le détroit de le-Maire, il se vit assailli d'une horrible tempête, à laquelle succédèrent, presque sans relâche, des temps fort orageux. L'escadre anglaise finit par être totalement dispersée; Anson s'étant réfugié à l'île de Juan Fernandés, trois de ses bâtiments ne purent l'y rejoindre, entre autres, *le Wager*, ou *la Gageure*; les détails et les suites de son naufrage sont l'ob-

jet des relations, qu'on ne lira pas sans intérêt dans ce volume.

Des calmes survinrent; le scorbut gagna les équipages; Anson avoit manqué d'abord l'île de Juan Fernandés; il ne la retrouva pas sans peine, ni dangers. On débarqua les malades, dont plusieurs furent rétablis par l'air salubre de cette île alors déserte, et que le séjour réel du prétendu Robinson a rendu célèbre. Un bâtiment espagnol étant tombé au pouvoir des Anglais, ils appareillèrent de la rade de Juan Fernandés, et vinrent croiser sur les côtes du Chili, d'après les renseignemens qu'ils avoient trouvé à bord de cette prise. Ils s'emparèrent de trois autres vaisseaux marchands, et cinglèrent vers le Nord, dans l'intention de tenter quelque descente. Elle fut exécutée à Payta, petite ville du Pérou, qu'ils surprisent et pillèrent. On évalua à trente mille livres sterlings le butin; ce qui me paroît exagéré, cette ville n'ayant que deux

cents maisons , construites avec des cannes et du torchis , et couvertes de feuilles. Anson y fit mettre le feu , et termina ainsi cette expédition , d'une manière digne des flibustiers qui infestèrent autrefois ces parages.

Les Anglais passèrent la ligne , et relâchèrent à l'île de Quiros. Ensuite ils établirent une croisière pour intercepter le galion qui alloit d'Acapulco à Manille ; mais ce riche bâtiment leur échappa. Pour s'en dédommager , Anson projette de s'emparer d'Acapulco. Il n'ose le tenter , en voyant ses équipages fort affoiblis par le scorbut : il brûle le *Glo-
cester* , seul vaisseau qui l'accompa-
gnoit , et se met en route pour les îles
Mariannes ou des Larrons. En relâche
à celle de Tinian , cet officier général
y fait débarquer ses malades , qui recou-
vrent leurs santé. Un coup de vent d'Est
s'étant élevé avec beaucoup de violence ,
fait dérader le vaisseau dans une nuit fort
obscur , et le jette en pleine mer. Il ne

regagne l'île qu'après bien des dangers et des travaux. Les Anglais mettent à la voile de Tinian, arrivent sur les côtes de la Chine, et mouillent dans le port de Macao.

Ce fut là qu'Anson reprit son projet d'enlever le galion qui retournoit de Manille à Acapulco. Il appareilla avec son vaisseau *le Centurion*, et aperçut, le 31 mai 1743, le cap de *Spiritu-Sancto*. Bientôt après, on signala un gros bâtiment, qui étoit le galion si désiré. L'action commença ; les Espagnols se défendirent avec valeur, mais ne purent résister aux efforts des Anglais, qu'animoit l'amour du butin. Ceux-ci retournèrent avec leur riche prise à Macao ; ensuite ils se rendirent à Canton. Anson y traita avec les Chinois, et eut à se plaindre de ce peuple, sur lequel on trouve des détails aussi superficiels qu'infidèles dans la relation du voyage de cet amiral. Ayant quitté la Chine, il résolut de retourner en Angleterre,

doubla le cap de Bonne-Espérance , et jeta l'ancre au port de la Table , le 22 mars 1744. Après vingt jours de relâche , il appareilla de nouveau , et entra dans la rade de Spithéad , le 26 avril de la même année.

Dans ce voyage , qui dura trois ans six mois et trente-neuf jours , Anson ne fit aucune sorte de découverte. Le plus grand profit que les Anglais en retirèrent, fut la prise du galion parti de Manille , dont la valeur montoit à près de quatre cent mille livres sterlings. Celle des autres bâtimens espagnols qu'ils avoient auparavant capturés , s'leva à plus de six cent mille livres ; en sorte que le dommage causé à l'Espagne, par cette expédition , surpassa un million sterlings. Dans ce compte , on ne fait pas entrer les frais de l'armement de l'escadre de Pizarro et les vaisseaux de guerre qu'il eut le malheur de perdre. A la vérité , Anson ne sauva qu'un des siens , mais il revint triomphant et à

à travers mille dangers, dans sa patrie, qui récompensa son courage et sa bonne conduite, en le comblant d'honneurs.

Le reste de cette guerre, les Anglais ne firent plus aucune tentative importante contre les colonies espagnoles de l'Amérique ; ils ne les perdirent cependant pas de vue, et lorsqu'après une longue paix, le Cabinet de Madrid eut l'imprudence de se déclarer pour la France, dans un moment où il ne pouvoit que partager son infortune, ils s'emparèrent, en moins d'un an, de la Havane et de Manille. Leurs succès auroient été encore plus grands, si une prompte pacification n'eut arrêté. L'Angleterre chercha alors à pénétrer dans la mer du Sud par un autre moyen que celui des armes ; elle forma le projet d'envoyer des officiers habiles et expérimentés pour faire des découvertes dans cette mer. Byron fut le premier sur lequel le choix du ministère tomba. Ses instructions portoient d'aller à la re-
d

cherche des pays inconnus, entre le cap de Bonne-Espérance et le détroit de Magellan, et de reconnoître les îles de *Pepys* et de *Falkland*, comme n'ayant pas été examinées avec assez de soin. Il partit de Plymouth le 3 juillet 1764, et fut de retour après vingt-deux mois de la plus heureuse navigation qu'on eut encore faite autour du monde (1). Le capitaine Carteret, qui l'avoit accompagné dans ce voyage, fit voile d'Angleterre le 22 août 1766, passa le détroit de Magellan, en reconnut un groupe d'îles, auquel il donna le nom d'îles de la *Reine Charlotte*, que Mindanao avoit découvertes en 1595. Mais Carteret découvrit véritablement un canal au nord de la Nouvelle-Bretagne, et dirigea ensuite sa route vers l'île de Mindanao, d'où il retourna par le cap de Bonne-E-

(1) Voyez l'extrait de ce second voyage de Byron, à la fin de ce volume.

pérance, dans sa patrie, le 20 mars 1769. C'est au capitaine Wallis auquel les Anglais font l'honneur de la première découverte de l'île d'*Otahit*, dans un voyage autour du monde, exécuté dans les années 1766, 1767 et 1768. On sait que les Français revendiquent cette découverte, en faveur de leur compatriote Bougainville. Mais on ne peut disputer à Cook d'avoir mieux reconnaître cette île et toutes celles qui l'avoisinent. D'ailleurs tout le monde conviendra, sans peine, que cet homme illustre a été le plus sage, le plus intrépide et le plus habile des navigateurs, et que personne, dans notre siècle, n'a plus étendu que lui la connaissance du globe, dans ses trois voyages à jamais mémorables.

L'établissement des Anglais aux îles Malouines, ou de Falkland, dont Byron avoit pris possession, ne tarda point à réveiller la jalouse de l'Espagne, et il auroit rallumé la guerre, si le

d ij

xxiv INTRODUCTION.

conseil de Saint-James n'eut pas pris l'engagement de les évacuer. Ses vues se tournèrent d'un autre côté, et dix-huit ans après, il forma le dessein de fonder une Colonie au nord de Californie. En effet, il fit élever un fort sur les côtes de la baie de *Nootka*, que les Espagnols furent obligés de céder à l'Angleterre, les troubles qui commençoient alors à éclater en France ne leur donnant aucun espoir d'être secourus efficacement par cette puissance, leur allié. Ainsi les barrières de la mer du Sud sont ouvertes aux Anglais, qui en profiteront sans doute pour former des relations commerciales avec les habitans des deux Mexiques, du Pérou et du Chili ; et peut-être finiront-elles par occasionner quelque révolution qui brisera les liens qui ont uni jusqu'aujourd'hui ces riches contrées à l'Espagne, devenue foible et impuissante, à force d'étendre au loin son vaste empire.

VOYAGE

VOYAGE DU COMMODORE BYRON.

LA destination de l'escadre équipée et expédiée en 1740, sous les ordres de l'amiral Anson, étant suffisamment connue, je ne reviendrai point sur les faits qui ont été publiés et rédigés sous les yeux de l'amiral Anson lui-même : mais, pour faire mieux juger des causes de la perte du vaisseau de guerre *la Gageure*, dont ce petit ouvrage est l'exacte relation, je répéterai ici une observation qu'on a déjà faite : c'est que, pour tout ce qui concerneoit cette longue et intéressante expédition, on s'est conduit avec une négligence fort ressemblante à la malveillance ; car après les inexplicables retards qui empêchèrent l'escadre d'appareiller dans la saison convenable, il se trouva qu'on n'avoit profité de cette longue attente, ni pour faire un bon choix des matelots et des soldats, ni pour fournir les vaisseaux des munitions, agrès,

A

V O Y A G E

et provisions nécessaires. Il s'ensuivit, non-seulement, que l'escadre ne put pas remplir son principal objet, mais que tous les navires furent très-exposés, et que tous leurs équipages eurent beaucoup à souffrir. Aucun n'eut toutefois un sort aussi malheureux que *la Gageure*: c'étoit un vieux bâtiment de la Compagnie des Indes que le gouvernement acheta dans cette occasion, et qu'il travestit en vaisseau de guerre. Mais comme on le destinoit à servir de magasin pour l'escadre, on l'encombra d'agrès de rechange, de munitions de guerre et de provisions de toute espèce; et ce ne fut pas tout, car on y entassa encore des balles de différentes marchandises.

On ne pouvoit pas espérer qu'un bâtiment de cette espèce, ainsi surchargé, manœuvrerait avec la promptitude et l'aisance nécessaires ou même indispensables dans les mers orageuses qu'il alloit traverser. L'équipage étoit composé de marins pris de force sur des navires qui venoient de faire des voyages de long cours, et les soldats ou troupes de terre, d'un misérable détachement d'invalides infirmes ou décrépits, qu'en tira de l'hôpital de Chelsea, et qui n'entreprenoient cette expé-

dition qu'avec beaucoup de répugnance. On ne sera pas surpris que le capitaine Kid , qui commandoit *la Gageure* lorsqu'elle sortit du port , ait prédit dans ses derniers momens sa destinée , quoique ce navire n'eut pas encore éprouvé d'accident très-facheux lorsque cet officier termina sa vie.

Il fut remplacé par le capitaine Cheap , qui tint assez exactement sa station dans l'escadre , presque jusqu'à sa sortie du détroit de le Maire , où étant le dernier de la ligne , le changement subit du vent vers le sud , et le retour de la marée , manquèrent le briser contre les roches. Nous en étant toutefois préservés , contre l'attente de tous les autres vaisseaux qui nous considéraient comme inévitablement perdus , nous travaillâmes avec courage et succès à rejoindre l'escadre et à reprendre notre station. Nous continuâmes de la maintenir jusqu'au moment où la violence d'un coup de vent rompit notre mât d'artimon et mit en pièces tout un côté des bandes auxquelles les chaînes sont attachées. Peu d'instans après , des tourbillons d'un vent d'ouest firent monter prodigieusement les vagues , qui remplirent nos bateaux et inondèrent le navire.

Ces accidens étoient d'autant plus fâcheux ,

A 2

que notre charpentier, alors sur *le Gloucester* où on l'avoit appelé pour quelques réparations, s'y trouvoit retenu par l'impossibilité de mettre un canot en mer. Il revint au bout de quelques jours, et remplaça notre mât d'artimon par un boute dehors de bonnéttes; mais cet expédient et le calfatage de nos agrès furent des secours insuffisans, et nous ne tardâmes pas à être forcés de nous défaire de notre seconde ancre, pour décharger notre mât d'avant dont toutes les bandes étoient brisées.

Tel étoit la situation de notre navire, généralement endommagé dans toutes ses parties, lorsque nous nous trouvâmes seuls; car nous avions totalement perdu l'escadre de vue, et, pour comble de malheur, nous reconnûmes que nous chassions sur la côte où le vent nous portoit. Nous avions persévéré par erreur dans cette direction, parce que le temps ne permettoit pas de faire des observations, et qu'il n'y a point de carte de cette partie de la côte; lorsque les officiers, qui aperçurent des premiers la méprise, en firent l'observation au capitaine Cheap, en l'invitant à virer de bord, et à cingler au large pour plus grande sûreté, il persista à se diriger, comme il le supposoit, sur l'île de Socoro; et quand on lui témoigna la

craindre d'échouer sur le bras de la côte qui s'étend à l'ouest, il répondit qu'il avoit reçu des ordres auxquels il étoit tenu de se conformer; que faute de rencontrer son vaisseau au rendez-vous, l'escadre ne pourroit pas entreprendre l'attaque qui formoit son principal objet, et que tout le fruit de l'expédition seroit peut-être définitivement perdu.

Pour l'intelligence des inotifs du capitaine, il est nécessaire d'informer le lecteur, que l'île de Socoro est voisine de Baldivia, appartenante aux Espagnols, et que l'escadre, étant chargée de s'en emparer, ne pouvoit pas former l'attaque avant notre arrivée, parce que notre navire étoit porteur des munitions et de la grosse artillerie.

L'importance d'une capture à laquelle les Espagnols ne s'attendoient pas, détermina le capitaine Cheap à suivre la direction la plus courte. Sa rigoureuse obéissance aux ordres qu'il avoit reçus, l'emporta sur la crainte des dangers qui alarmoient, avec raison, ceux qui, n'ayant point connoissance de ses motifs, n'étoient occupés que de la crainte de voir le bâtiment se briser sur la côte (1).

(1) On a soupçonné le capitaine Cheap du dessein de descendre sur la côte espagnole, sans at-

Il y avoit déjà quelque temps que nous soupçonnions notre approche de la côte, sans en avoir toutefois d'autre indice que les oiseaux et les roseaux qui l'annoncent ordinairement. Mais nous ne tardâmes pas à découvrir imparfaitement une sorte d'éminence que nous supposâmes une montagne des Andes ou Cordillères. Cet objet étoit cependant si peu distinct, qu'une partie de l'équipage croyoit qu'il n'existoit que dans notre imagination. Mais quand même le capitaine auroit été

tendre l'arrivée de l'amiral Anson, quoiqu'il n'ait rien fait qui puisse autoriser ce soupçon. Son accusateur a grand tort de dire que cet officier n'avoit pas reçu l'ordre de se rendre à cette île, et que l'amiral, loin d'y aller, n'avoit pas même envoyé s'informer si on y avoit aperçu quelqu'un des navires de son escadre. Je citerai pour preuves, les ordres donnés à tous les capitaines de l'escadre, la veille de leur départ de Ste.-Catherine (voyez le voyage de l'amiral Anson, B. J. C. S.) les ordres du conseil tenu à bord du *Centurion* dans la baie de St.-Julien (C. 7), et la conduite de l'amiral (C. 10) qui croisa malgré les dangers, près de Socoro, et le long de la côte voisine, durant plus de 15 jours. Ce ne fut pas le premier rendez-vous à Socoro, mais le second indiqué à Baldivia, dont l'amiral s'absenta par nécessité, c'est-à-dire, par l'impossibilité de remplir son objet.

alors convaincu de notre danger, il n'étoit plus possible de nous en garantir, car les corroies tenant aux poulies s'étant ronpues, notre vergue de misaine tomba, et tous les matelots étant épuisés de fatigues, il fallut du temps pour la remettre en place. Ceux qui furent employés à cette opération virent distinctement la terre au nord-ouest où le navire chassoit directement. Le capitaine ordonna de hisser la vergue de misaine et d'en tendre la voile : ceci terminé, notre vaisseau tourna sa proue au sud, et nous fîmes notre possible pour gagner au large ; mais la violence du vent, qui nous pousooit sur la côte, rendit tous nos efforts inutiles. Nous n'étions, à la vérité, qu'une douzaine d'hommes en état d'agir. La nuit vint, et durant son effrayante obscurité, la voile du petit hunier, que nous essayâmes de tendre, fut immédiatement arrachée de la vergue.

Vers les quatre heures du matin, notre navire toucha, mais quoique la commotion fut très-forte, comme elle ressemblloit à l'effet d'un violent coup de mer, et que nous en avions presque tous éprouvé dans des tempêtes, nous fûmes un moment dans l'incertitude ; mais le navire ayant touché une seconde fois avec plus de violence, il resta couché

sur le côté, et les vagues passèrent par-dessus. Tous ceux qui en avoient la force accoururent sur le pont, et nous y vîmes des figures qui n'y avoient pas paru depuis deux mois. Ceux que le scorbut ou d'autres maladies retinrent dans leurs hamacs, furent noyés immédiatement.

Dans cette épouvantable situation, chacun se crut à sa dernière heure ; car nous avions beau regarder de tous côtés, nous n'apercevions que des brisans ; cependant une montagne d'eau releva le navire, mais il toucha de nouveau, et rompit son gouvernail.

Pour pouvoir considérer les diverses expressions d'horreur qui se peignoient sur les différentes figures, il auroit fallu que l'observateur ne partageât pas le danger de leur crise ; mais il y en eut quelques-uns qui ne pouvoient pas manquer de faire sensation à ceux qui n'avoient pas totalement perdu la tête. Un entre autres, dont la frayeur avoit complètement aliéné la raison, courroit sur le pont en brandissant un sabre ; il se proclamoit le roi du pays, et frappoit de son arme tous ceux qu'il rencontroit sur son passage. Ses camarades ne voyant point d'autre moyen d'échapper à sa fureur, l'abattirent de plusieurs

siéurs coups de bâton sur la tête. D'autres, dont le scorbut ou d'autres infirmités avoient épuisé les forces, restoient étendus sur le pont, et se laisseoient entraîner par les secousses du vaisseau, sans faire le moindre effort pour éviter de tomber à la mer. Le spectacle des brisans qui nous couvroient d'eau et d'écume étoit si horrible, qu'un de nos plus intrépides marins s'écria qu'il étoit impossible d'en supporter la vue, et, si on ne l'eut pas retenu, il se seroit précipité dans la mer. Quelques-uns donnèrent toutefois l'exemple d'un courage et d'un sang froid héroïques. Quoiqu'il n'y eut plus d'apparence de gouvernail, le timonnier restoit constamment à son poste. Un des officiers lui ayant demandé s'il croyoit qu'il fut encore possible de gouverner le navire, il commença par en faire l'épreuve à la roue, et répondit ensuite avec autant de calme et de déférence qu'il auroit pu le faire dans la situation la plus tranquille; après quoi, persuadé qu'il seroit honteux d'abandonner le vaisseau tandis que sa carcasse subsistoit, il s'occupa de son devoir avec sa sérénité ordinaire. M. Jones, mate (1), qui a échappé à

(1) Le mate est sur les vaisseaux anglais un officier

ce naufrage , et depuis à celui du vaisseau de guerre *le Litchfield* sur la côte de Barbarie , fit non-seulement preuve d'intrépidité personnelle tandis que notre navire étoit dans cette situation , mais tâcha de rendre un peu de courage aux autres. Allons , mes enfans , leur dit-il , le désespoir ne sert à rien ; tout n'est pas encore sans ressource , est-ce que vous n'avez jamais vu un vaisseau entre des brisans ? allons , du courage , et prétez-moi la main ; voici une écoute et des cables ; je ne doute pas que nous ne parvenions à attacher le navire assez proche de terre pour sauver tous notre vie. Cette courte harangue produisit un si bon effet , que nombre de ceux qui sembloient ne plus voir ni entendre , reprirent leur activité et travaillèrent avec zèle. M. Jones n'avoit cependant , comme il l'avoua depuis , d'autre objet que de soutenir , le plus long-temps possible , le courage de ses compagnons d'infortune , et n'espéroit pas qu'un seul d'entre nous put se sauver. Nous avançâmes dans un perçus formé par les brisans , en gouvernant au moyen des écoutes et des cordages ,

subalterne qui réunit les fonctions de pilote et de maître d'équipage.

Les vaisseaux du premier rang en ont six.

et la providence voulut que le navire pénétrât entre deux roches, qui, en le serrant, le soutinrent à flot. L'une de ces roches nous servoit d'une sorte de barrière contre la violence des vagues. Nous nous hâtâmes d'abattre le grand mât et celui de misaine. Mais les rochers ayant, vers le haut, plus d'ouverture, lorsque la mer soulevoit le bâtiment, il fraploit tantôt contre l'un, tantôt contre l'autre avec tant de violence, qu'à tout instant nous nous attendions à voir entr'ouvrir sa carcasse.

Le jour parut, et le temps qui avoit été très-couvert, s'étant éclairci pour quelques instans, nous aperçûmes la terre à une petite distance. Nous ne songeâmes plus qu'à nous sauver, mais n'ayant plus de mât, il nous fallut beaueoup de temps pour mettre les bateaux à flot. Lorsqu'ils y furent, chacun voulut passer dans le premier, et ils s'y entassoient en si grand nombre qu'ils manquèrent de chavirer avant d'atteindre la côte. J'allai alors trouver le capitaine Cheap, qui, la veille en tombant, avoit eu le malheur de se disloquer une épaule, tandis qu'il s'occupoit de faire replacer la vergue de misaine. Je lui demandai s'il vouloit qu'on le transportât à terre, mais il me répondit, comme

il avoit déjà fait une fois, qu'il seroit le dernier à sortir du vaisseau. Il m'ordonna de faire passer tout l'équipage le plus promptement possible. Depuis l'instant que le vaisseau toucha, j'allai fréquemment lui rendre compte de ce qui se passoit, et je lui dois la justice de dire qu'il continua, jusqu'au dernier moment, de donner ses ordres avec autant de sang froid que dans les premiers jours du voyage.

En le quittant, je trouvai la scène fort changée; ceux que j'avois vus, une heure avant, réciter dévotement à genoux leurs prières, ne considérant plus le danger comme aussi imminent, étoient devenus fort bruyans. Les uns brisoient les cadenas des malles, les autres défonçoient les barriques d'eau-de-vie à mesure qu'on les montoit par l'écouille. Un grand nombre s'enivrèrent, et plusieurs d'entre eux furent noyés sur le navire. Leurs cadavres flottèrent sur le pont durant plusieurs jours. Avant de quitter le vaisseau, je me proposois de prendre dans ma malle ce qu'il y avoit de meilleur; en conséquence, je descendis pour en faire le triage, mais tandis que je l'ouvrois, le navire frappa si violement contre les roches et l'eau entra en si grande abondance, que je remontai précipitamment sur le pont

sans avoir pu rien sauver. Tandis que le bosseman et quelques autres trouvèrent du vin ou de l'eau-de-vie, il fut impossible de les tirer du vaisseau. En conséquence le capitaine abandonnant malgré lui ces enragés, se laissa conduire sur la côte.

Des hommes qui s'étoient vus si long-temps au moment d'être engloutis dans les flots, devoient sans doute jouir délicieusement du bonheur d'avoir gagné la terre ; cependant, tout considéré, notre sort n'étoit guères moins déplorable. De tous côtés, nos regards ne rencontraient que des objets d'horreur : d'une part, le navire qui contenoit toutes nos ressources dans ce monde, broyé entre deux roches et presque rempli d'eau ; et de l'autre, une terre qui ne présentoit rien de consolant. On n'y aperçeoit pas la moindre production, pas la moindre apparence de culture ou d'habitation. Elle avoit, à la vérité, servi à nous préserver des gouffres de l'Océan, mais c'étoit le seul bienfait que nous pouvions en attendre. L'eau découloit de nos vêtemens ; le froid nous faisoit violemment souffrir, et nous avions une faim dévorante sans moyen apparent de satisfaire à aucun de ces besoins. Cependant, quoiqu'épuisés de fatigue et pres-

que transis, nous parcourûmes la côte, dans l'espoir de trouver quelqu'endroit où nous pussions nous mettre à l'abri du froid et de la pluie. Nous découvrîmes dans un bois peu éloigné du rivage, une hutte dans laquelle nous entrâmes pêle-mêle sans distinction, en aussi grand nombre qu'elle pouvoit en contenir. La pluie et le vent souffloient avec violence, et il commençoit à faire nuit.

Dans cette situation, qui nous garantissoit, à la vérité, des inclémences de l'air, il fut impossible au plus grand nombre d'entre nous de se livrer au sommeil, dont nous avions tous grand besoin pour réparer un peu nos forces; car indépendamment de la très-petite place dont chacun pouvoit disposer, nous n'étions pas sans crainte d'être attaqués par les Indiens. Cette crainte étoit fondée sur des lances et d'autres armes que nous trouvâmes dans la hutte, et l'incertitude du nombre et de la disposition des Indiens à qui elles appartennoient, nous tinrent jusqu'au jour dans une très-vive inquiétude.

Dans cette nuit, un lieutenant d'invalides termina sa vie, et nous perdîmes encore deux hommes parmi ceux qui, ne pouvant pas trouver place dans la hutte, s'étoient réfu-

giés sous un arbre qui les garantissoit très-
imparfairement des torrens d'une pluie gla-
çante. Au point du jour, la faim, dont nous
avions été distraits par la crainte d'un danger
plus pressant, se fit vivement sentir. La plu-
part d'entre nous n'avoient rien mangé depuis
48 heures, et d'autres étoient à jeûn depuis plus
long-temps. Nous commençâmes donc à exa-
miner ce qu'on avoit tiré du navire, et les
ressources que l'île pourroit nous fournir. Le
premier article consistoit dans trois ou quatre
livres de biscuit presque réduit en poudre ;
ceux qui parcoururent la côte, malgré le mau-
vais temps, ne rapportèrent de leurs courses
qu'une poule d'eau et du céleri sauvage. On
mit le tout dans une marmite avec une forte
quantité d'eau, et on en fit une gamelle de
soupe dont chacun eut sa part autant qu'elle
put s'étendre. Mais à peine eûmes-nous avalé
cette pitance, que nous sentîmes de violens
maux de cœur et des envies de vomir qui
sembloient indiquer l'effet d'un poison. Nous
imputâmes cet accident à diverses causes, mais
plus généralement à la qualité des herbes que
nous avions cueillies sans savoir si elles étoient
bonnes ou mauvaises. Mais nous ne tardâmes
pas à éclaircir ce fait; et nous découvrîmes

que nos briques de biscuit étoient les balayures de la panneterie qu'on avoit entassées dans un sac qui avoit servi précédemment à renfermer du tabac. Comme on n'avoit pas même songé à vider ce qui en restoit au fond du sac , le mélange du tabac et du biscuit qui composèrent notre soupe , produisit dans nos estomacs l'effet de l'émétique.

Nous étions en tout 140 dans l'ile ; mais il y avoit encore quelques hommes sur le navire , soit qu'ils y fussent retenus par l'ivresse , ou par l'avidité du pillage ; le bosseman étoit de ce nombre. Un officier partit dans un bateau pour les inviter à venir nous joindre , mais ils reçurent si brutalement cette proposition , que l'officier fut forcé de revenir sans eux et de les abandonner à leur mauvais sort.

Quoiqu'il nous fut très-nécessaire de connoître l'intérieur de l'ile , et que nous eussions la plus grande envie d'en faire le tour , nous étant fortement persuadés que les Indiens n'avoient fait leur retraite qu'à une petite distance , et qu'ils attendoient que nous fussions dispersés pour former leur attaque , nous étendîmes ce jour-là fort peu nos excursions. Nous trouvâmes par tout un sol marécageux peu susceptible de culture.

L'endroit

L'endroit que nous occupions étoit une baie formée par de très-hauts promontoires. Celui du nord, dont il n'y avoit pas moyen de faire le tour, parce que la mer en baignoit le pied, étoit si escarpé que, pour y atteindre, nous fûmes réduits à pratiquer des marches. Nous lui donnâmes le nom du *Mont de la Misère*. Il nous servit toutefois dans la suite pour faire nos observations, lorsque le temps nous le permettoit. Le promontoire du sud étoit moins inaccessible. M'avançant un peu plus que les autres, je trouvai une seconde baie et des débris du naufrage poussés à terre par les vagues. Mais il n'y avoit point de subsistances et pas la moindre apparence de poissons à coquilles qui faisoient le principal objef de nos recherches. Nous retournâmes à la hutte et vécûmes ce jour-là de céleri sauvage. La nuit suivante fut très-orageuse, et la mer si viollement agitée, que les hommes restés sur le vaisseau eurent autant d'impatience d'en sortir, qu'ils avoient mis d'obstination à y rester et à refuser les secours qui leur étoient offerts. Lorsqu'ils virent qu'on ne venoit pas les chercher, sans considérer qu'on ne pouvoit pas alors s'exposer dans un bateau sans

C

s'exposer à périr presque inévitablement, ils chargèrent un des canons du gaillard, et le pointèrent directement contre la hutte. Le boulet passa par-dessus; j'y étois alors avec le capitaine Cheap, et nous entendîmes l'un et l'autre le bruit très-distinctement. Nous fîmes en conséquence une nouvelle tentative pour les sauver; mais la violence de la mer, et d'autres obstacles occasionés par la chute du grand mât qui flottoit en travers du navire, déconcertèrent nos efforts. Irrités d'un retard qui ne dépendoit pas de nous, ils devinrent furieux, et brisèrent tout ce qui se trouva sous leurs mains. Ils furetèrent par tout où ils purent pénétrer, et s'emparèrent d'une infinité de choses qui ne pouvoient leur servir à rien dans ces circonstances. Enfin, la rage du pillage les avoit aveuglés au point que nous trouvâmes le cadavre d'un des leurs qui portoit des marques évidentes d'une mort violente, et il paroît qu'ils l'étranglèrent probablement pour lui enlever sa part du butin qu'ils jugèrent peut-être trop forte. Ils eurent particulièrement grand soin de se munir tous d'armes à feu et autres, ainsi que de munitions, pour faciliter l'exécution de leur complot de révolte, et se soustraire à

toute espèce d'obéissance ou même de déférence pour leurs officiers, dont l'autorité devoit, disoient-ils, cesser dès l'instant du naufrage (1). Mais la fermeté du capitaine Cheap et du lieutenant Hamilton les força bientôt de restituer les armes dont nous avions grand besoin. J'ai déjà observé que le bossemān étoit du nombre des mutins qui avoit obstinément refusé de sortir du navire ; au lieu d'employer son autorité sur les autres à les contenir dans le devoir autant qu'il lui seroit possible, il se mit à leur tête et provoqua leur révolte. Mais, sans égard pour l'habit galonné

(1) C'est effectivement une loi, et elle me paroît également politique et équitable ; car c'est un motif de plus pour que les capitaines et les officiers soient attentifs à ne pas hasarder le salut de leur vaisseau, dont la perte est plus souvent occasionnée par leur négligence, ou, comme dans cette occasion, par l'obstination. Si le capitaine Chéap avoit songé aux autres, autant qu'à son intérêt personnel, il n'auroit pas persisté à suivre la direction dont on lui avoit fait apercevoir le danger ; mais à la crainte de perdre la faveur de son supérieur et peut-être son avancement, il sacrifia son vaisseau et son équipage. Il étoit bien juste que ces infortunés fussent au moins délivrés d'une autorité qui leur avoit été si funeste, et j'ai peine à concevoir comment, après le naufrage, ils eurent la patience de l'endurer plus long-temps.

qu'il avoit passé par-dessus sa jaquette , le capitaine lui appuya un coup de canne qui l'éten-
dit à terre. En toute autre circonstance on n'auroit pas pu se défendre de rire en con-
templant cette bande de larrons grotesque-
ment chamarrés en dessus des plus riches
habits qu'ils avoient tirés des malles de leurs
officiers , et en dessous de leurs fangeux pan-
talons et gilets de grosse laine , à travers les-
quels on apercevoit leurs chemises bleues cras-
seuses et dégoutantes de l'eau-de-vie et du
vin dont ils avoient fait d'amples libations.
On les dépouilla facilement des habits , après
leur avoir enlevé les armes.

La rigueur du climat et les pluies con-
tinuelles exigeoient indispensablement un
abri , sans lequel il étoit impossible d'exister
plus long-temps dans cette île ; et comme la
hutte ne pouvoit pas tous nous recevoir , il fal-
lut s'occuper , sans délai , d'un expédient pour
mettre à couvert le surplus de ce qu'elle pou-
voit commodément contenir. En conséquence ,
au moyen du Cutter (1) dont la quille fut tour-
née en l'air et supportée par des piliers de bois
ou piles d'arbres , le maître canonnier , le char-

(1) *Cutter* , sorte de bateau qu'ont toujours les
vaisseaux de guerre anglais.

pentier et quelques autres construisirent une cabane passablement solide.

Ayant une retraite assurée, nous nous occupâmes un peu plus tranquillement de parcourir les environs, et d'y chercher les ressources qu'on trouve généralement sur les côtes les plus arides. Nous rapportâmes, en effet, quelques oiseaux de mer, des moules et d'autres poissons à coquilles en assez grande abondance. Mais ces excursions sur la côte présentoient un spectacle affligeant pour ceux qui n'étoient pas totalement insensibles. Nous rencontrions fréquemment entre les rochers des hommes de notre équipage que la tempête avoit poussés sur terre, broyés et défigurés d'une manière effrayante. Mais l'impérieux besoin de subsistances faisoit taire tout autre sentiment, et nos matelots mangeoient, sans répugnance, les *gallinasses* ou corbeaux de ce pays, tandis que ces voraces oiseaux se gorgeoient de la chair putride des cadavres.

La partie de l'île à laquelle nous avions jusque-là borné nos courses, ne pouvant pas, malgré notre activité, suffire pour nous faire subsister, en attendant que nous pussions les étendre, il étoit indispensable de visiter fréquemment les débris du navire pour en tirer

les comestibles que nous pourrions atteindre. Mais cette ressource étoit incertaine et ne pouvoit pas durer long-temps; et comme il n'étoit pas possible de prévoir le terme de notre exil dans cette île sauvage, la prudence exigeoit une grande économie dans la consommation de nos vivres. Il falloit même tâcher d'en amasser pour le moment où nous serions assez heureux pour trouver le moyen de quitter cette déplorable résidence. Il seroit difficile de décrire tous les obstacles que nous rencontrions dans nos visites au navire; car étant totalement dans l'eau, à l'exception du gaillard d'arrière, et d'une partie de celui de l'avant, nous étions réduits à fourgonner dans les endroits où nous pouvions atteindre, avec de longues perches armées d'un croc de fer, et les cadavres flottans nous gênoient souvent dans notre opération.

Pour maintenir l'ordre, dont j'ai fait mention, dans la distribution des subsistances, le capitaine Cheap fit dresser à côté de sa hutte une tente, et rien n'en sortoit que par poids et mesure, conformément à la quantité que les officiers avoient fixée pour chaque pitance. Quoiqu'il fut fort dur pour nous, jeunes officiers du dernier grade, de

passer la nuit à monter la garde autour de cette tente, après avoir couru toute la journée pour rapporter des subsistances, comme il n'y avoit pas d'autre expédient sûr pour la mettre à l'abri de la rapacité, on nous chargea de ce service, que nous fîmes chacun à son tour. Mais cette tente étant accessible par plus d'un endroit, on y voloit souvent malgré notre vigilance. Une nuit, tandis que j'étois de garde, j'entendis du mouvement dans la tente; j'y courus, et saisissant le voleur à l'improvisite, je lui appliquai le bout d'un pistolet sur la poitrine, et je le forçai de se laisser attacher à un pilier, en attendant que je pusse m'en assurer d'une autre manière. Tous nos soins n'empêchèrent point les voleurs de continuer, au hasard de subir un châtiment que notre situation nous forçoit d'infliiger avec la plus grande rigueur. On n'en sera point surpris, quand on saura que la pitance allouée pour chaque homme, étoit fort éloignée de pouvoir suffire à ses besoins, de façon que cette foible ressource ne dispensoit personne de rôder jour et nuit en quête des subsistances. Enfin, plusieurs périrent véritablement d'inanition. Un jeune homme, ayant ramassé le foie d'un noyé dont la mer avoit broyé la carcasse

entre des roches , l'auroit dévoré si on ne le lui avoit pas arraché des mains. La plupart des matelots étoient si assidus à visiter les alentours du vaisseau , qu'ils y passoient souvent les nuits. Ils choisisoient même le soir par préférence , afin de se réserver ce qui leur tomberoit sous la main. Les moins alegres ou moins chanceux mouroient de faim. Il est bon d'observer que nous échouâmes le 14 mai , et qu'on ne commença qu'au 25 de ce mois à distribuer généralement la chétive pitance.

La terre que nous avions alors le malheur d'habiter , est à 90 lieues au nord de l'entrée occidentale du détroit de Magellan , entre le 27 et 28^e. deg. de lat. S. ; nous aperçevions distinctement les Cordillères. Des lagunes qui s'étendent au nord et au sud nous firent conjecturer que c'étoit une île ; nous n'avions toutefois aucun moyen qui pût indiquer , avec une sorte de certitude , si c'étoit une île ou un continent ; car indépendamment de ce qu'à une petite distance de nous l'intérieur étoit masqué par des bois impénétrables , notre affreuse situation et la nécessité de chercher des subsistances occupoient si constamment notre temps et nos pensées , que nous n'avions pas encore formé de plan pour étendre nos découvertes.

couvertes. Ni la saison ni le climat n'invitoient à courir l'aventure ; et tout ce que nous avions aperçu de la côte présentoit une suite de brisans capables de détourner les plus hardis d'en approcher dans un bateau. Nous ne pouvions pas non plus tirer grand parti de nos observations sur le mont, que nous nommâmes *de la Misère* : des montagnes plus hautes et des forêts nous coupoient la perspective de l'intérieur. Notre unique moyen d'information consistoit à nous aventurer dans un de nos bateaux, pour tâcher de faire quelques découvertes sur notre situation. Notre grande barque étant encore sur le vaisseau, nous détachâmes un nombre d'hommes pour la mettre à l'eau, s'il étoit possible. Tandis qu'on s'occupoit de cette opération, nous vîmes paroître trois canots d'Indiens qui venoient droit sur nous. Après avoir tourné la pointe des lagunes méridionales, ils hésitèrent quelque temps de s'approcher ; mais à force de leur faire des signes de paix et d'amitié, et particulièrement en leur montrant des balles de marchandises, nous les déterminâmes. Ils acceptèrent ce que nous leur offrîmes et se laissèrent conduire chez le capitaine, qui leur fit encore des présens. Ils pa-

D

rurent fort étonnés de tout ce que nous leur montrâmes, et principalement de voir leur figure représentée sur la glace d'un miroir. Ils regardoient derrière, croyant y trouver la tête qu'ils venoient de voir.

Ces Indiens sont de petite taille, très-basanés, et portent une longue chevelure qui couvre en partie leur figure. Comme ils ne possédoient pas un seul outil ou ornement fabriqué en Europe, nous présumâmes qu'ils n'avoient jamais vu des habitans de cette partie du monde. En nous quittant, ils nous laissèrent quelques moules, et, à notre grande surprise, ils amenèrent le surlendemain trois moutons. Je ne conçois pas d'où ils purent se procurer ces animaux dans un pays si éloigné de tous les établissemens espagnols, et qui en est séparé par une côte inculte et inaccessible. Quoi qu'il en soit, nous n'en avons jamais aperçu d'autres depuis le détroit de Magellan jusqu'aux environs de Chiloe. Quelque accident fort étrange fit sans doute tomber ces moutons entre leurs mains, mais nous ne pûmes point réussir à développer ce mystère. Nous troquâmes avec eux deux ou trois chiens que nous fîmes rôtir, et nous les mangeâmes. Les Indiens ne tardèrent pas à nous faire une

troisième visite accompagnés de leurs femmes ; ils passèrent avec nous quelques jours.

Le temps devint un peu plus sec, et quoiqu'il fut excessivement froid, nous persévérons toujours dans nos visites au navire, d'où nous avions déjà tiré, à plusieurs fois, et serré dans la tente, des barriques de vin et d'eau-de-vie, et des tonnes de différens comestibles. Chacun commençoit à supporter impatiemment l'abstinence, et le mécontentement général se fit bientôt sentir. Quelques-uns se fabriquèrent des habitations particulières ; d'autres résolurent de se séparer totalement du capitaine Cheap, et de quitter l'île, sans avoir seulement songé à former un plan de voyage. Voyant que chacun faisoit ménage à part, sans me joindre à aucun des partis, je construisis une petite hutte, strictement suffisante pour moi et un pauvre chien que j'avais trouvé dans les bois, et qui savoit pourvoir lui-même à sa subsistance ; lorsque l'eau étoit basse, il alloit ramasser des moules sur la côte. Cet animal s'attacha si bien à moi, qu'il gardoit ma hutte et n'en laisseoit approcher personne.

En outre des dissidens, plusieurs avoient formé, comme je l'ai dit, le projet de nous

abandonner totalement. Ils étoient au nombre de dix , presque tous des brigands intrépides. Pour satisfaire , avant de partir , leur haine contre le capitaine , ils placèrent un baril de poudre au pied de sa huite , et pratiquèrent une trainée de poudre à laquelle ils étoient prêts de mettre le feu , lorsque l'un d'eux , moins scélérat que les autres , eut des remords et parvint à les en détourner.

Ces misérables rôdèrent quelque temps dans les bois ; mais après s'être convaincus qu'ils n'étoient pas sur un continent comme ils l'avoient supposé , mais dans une île éloignée d'environ quatre à cinq lieues de la terre ferme , ils revinrent sur leurs pas , et s'établirent à environ une lieue de nous , sans renoncer toutefois au dessein de passer sur le continent , dès qu'ils en trouveroient l'occasion. Avant qu'elle se fut présentée , nous réussîmes à en détacher l'armurier et un des garçons charpentiers qui nous étoient très-nécessaires. Ils se réconcilièrent avec nous et rentrèrent dans le devoir. Les autres , après avoir construit un canot avec les débris du navire , traversèrent les lagunes et nous n'en entendîmes plus parler.

Loin de nous causer des regrets , le départ

de ces bandits diminua nos inquiétudes. Nous soupçonnions fortement l'un d'eux, un nommé Jacques Mitchell, d'avoir commis deux meurtres depuis le naufrage de notre vaisseau ; le premier sur le malheureux que je trouvai étranglé sur le navire, et l'autre sur un de nos matelots, que je découvris percé de plusieurs coups de couteau, et caché dans des broussailles sur le mont *de la Misère*. Cette réduction de notre nombre fut suivie d'un accident qui eut des suites fâcheuses.

Comme cette aventure pourroit inculper la conduite de plusieurs personnes, je dois à la vérité d'en faire le récit avec impartialité et exactitude. Ayant, un jour, tiré du navire différentes choses, et entr'autres une tonne de pois, je la conduisis dans l'esquif au bord du rivage. Comme je venois de la mettre à terre, le capitaine Cheap vint à moi et m'ordonna d'aller chercher des hommes pour la rouler jusqu'au magasin. N'ayant rencontré que M. Cozens, garde marine, je lui communiquai les ordres du capitaine ; il alla le joindre, je les laissai ensemble, et je retournai au navire. Lorsque je revins, on m'apprit que M. Cozens avoit été mis aux arrêts par le capitaine, pour s'être enivré et avoir parlé

à son supérieur en termes indécens. Je crois, en effet, que ce malheureux jeune homme avoit la tête échauffée, et qu'il étoit en outre excité par les mécontens; car il étoit naturellement doux et honnête. Quelques jours après, M. Cozens étant de garde à la tente des provisions, tandis qu'on distribuoit les pitances, il eut une contestation avec le munitionnaire, et comme il élévoit un peu la voix, son antagoniste s'écria qu'il vouloit provoquer une révolte, et, sans plus de cérémonie, il lui déchargea son pistolet à la tête, et le manqua. Le capitaine ayant entendu le bruit du pistolet, et peut-être l'accusation du munitionnaire, sortit précipitamment de sa hutte avec son pistolet armé, et, sans autre information, brûla la cervelle à M. Cozens. J'étois dans ma hutte, retenu par l'inclémence du temps. Les deux coups de pistolet m'en firent sortir. Je courus m'informer de ce qui se passoit, et le premier objet qui s'offrit à ma vue, fut M. Cozens étendu à terre et baigné dans son sang. Il avoit encore la connaissance, et m'ayant aperçu, il me tendit la main, et me fit un signe de la tête, comme pour me dire adieu.

En supposant que M. Cozens soit sorti des

bornes du respect qu'il devoit à son capitaine, la violence de celui-ci n'est pas moins très-condamnable. Il commit une grande méprise en se flattant que cet exemple maintiendroit son autorité, dont il étoit excessivement jaloux, et qu'il voyoit décliner avec beaucoup d'impatience. Son emportement contre M. Cozens fut sans doute excité par la crainte d'un complot de révolte, dont il soupçonna ce jeune homme trop légèrement. Quoi qu'il en soit, le funeste expédient dont il se servit pour la prévenir, produisit un effet contraire à celui qu'il en attendoit; car ceux qui s'étoient bornés jusqu'alors à murmurer tout bas, ne gardèrent plus de mesures, et bientôt leur révolte s'annonça presque ouvertement. Il étoit aisé de lire sur la figure de ceux que le bruit des pistolets fit accourir, que la mort de M. Cozens, généralement aimé, les affectoit vivement. Quoique dans cette circonstance ils déguisassent leurs sentimens, ils étoient évidemment très-irrités, et d'un moment à l'autre leur ressentiment pouvoit éclater par quelque entreprise hardie. La malheureuse victime qu'ils voyoient nager dans son sang, sembloit absorber toute leur attention. Le capitaine, persuadé que M. Cozens avoit vou-

lu exciter une révolte , et très-jaloux , comme je l'ai déjà dit , de maintenir son autorité , se conduisit , dans cette occasion , avec une dureté qui ne contribua pas médiocrement à augmenter la haine dont il étoit l'objet. Un des camarades de chambrière du mourant sollicita la permission de le transporter dans sa tente , mais le capitaine ne voulut point y consentir. L'infortuné Cozens resta plusieurs jours , et mourut sur la place où il étoit tombé , sans autre abri ou couverture qu'un labeau de mauvais coutil. Le capitaine Cheap , adressant la parole à toute notre troupe assemblée , déclara la ferme résolution de maintenir son pouvoir , et leur ordonna de retourner dans leur hutte. On lui obéit en silence.

Nous ayions enfin réussi à nous mettre en possession de la grande barque (1) , et , pour pouvoir sortir de notre désert , il étoit indispensable de reconstruire ce bâtiment , pour qu'il pût contenir tous ceux d'entre nous qui voudroient s'y hasarder. Nous la halâmes à terre , et après l'avoir placée sur des chantiers , nous la sciâmes en deux pour alonger

(1) Tous les vaisseaux de ligne anglais en ont une de cette espèce. Elles vont à la rame et à la voile. d'environ

d'environ 12 pieds la quille. On fit travailler à cette construction, sous les ordres du charpentier, tous ceux qui n'étoient pas indispensablement occupés à ramasser des subsistances; je dis à ramasser, parce que les dernières tempêtes ayant achevé de briser le navire, une très-grande partie de ce qu'il contenoit avoit été poussé par la marée sur le rivage.

Nous envoyions de temps en temps sur les lagunes un bateau qui nous rapportoit quelquefois des poules d'eau et d'autres oiseaux de différentes espèces. Ayant un jour aperçu plusieurs canots d'Indiens sur ces lagunes, nous les attendimes, dans la crainte qu'ils n'allassent vers nos déserteurs, qui se seroient servi de leurs canots pour passer sur le continent (1). Ils nous joignirent, et déclarèrent le dessein de s'établir près de nous. Ils avoient en conséquence amené leurs femmes et leurs enfans, au nombre d'environ cinquante per-

(1) Je ne vois pas pourquoi ils craignoient que ces déserteurs ne passassent sur le continent, puisqu'ils s'étoient félicités de les voir partir; il sembleroit qu'ils auroient dû, au contraire, s'en voir avec plaisir séparés par les lagunes.

Note du traducteur.

E

sonnes. Ces Indiens s'occupèrent immédiatement de construire des habitations , qu'ils nomment wigwams , et parurent très-satisfait de notre voisinage. Ils s'y seroient très-probablement fixés , et auroient pu nous rendre de grands services , s'ils n'avoient eu à se plaindre de la lubricité de plusieurs de nos gens , qui abusèrent de leurs femmes. Dès qu'ils en furent informés , ils rempaquetèrent leurs effets et disparurent. Le motif de leur retraite nous étant connu , nous perdîmes toute espérance de les revoir.

Notre grande barque étant passablement reconstruite et presque finie , avec le secours des outils et autres articles sauvés des débris du naufrage , la troupe qui vouloit s'embarquer commença à considérer la direction qu'elle devoit suivre , et résolut de tenter son retour en Europe par le détroit de Magellan. On en fit la proposition au capitaine Cheap , qui la rejeta , ayant formé le projet de se diriger au nord , et de s'emparer du premier navire ennemi qu'il rencontreroit , afin de rejoindre l'amiral Anson. Il n'en fut plus parlé ; mais ceux qui s'étoient déterminés pour les détroits , n'y renoncèrent pas , quoique cette navigation parut presque impraticable.

Les tempêtes étoient toujours fréquentes, et les pluies presque continuelles; la retraite des Indiens nous privoit des secours qu'ils nous auroient donnés relativement aux subsistances, et notre situation devint bientôt insupportable. De 145, nous étions réduits à cent; c'étoit environ un tiers de perdu, et presque tous avoient péri d'inanition. Les survivans souffroient si violemment du même besoin, que plusieurs vinrent un jour à ma hutte me supplier de leur abandonner mon chien, si je voulois leur sauver la vie. J'étois attaché à ce pauvre animal, mais sans attendre ma réponse ils me l'enlevèrent. Lorsque je le vis mort, je jugeai qu'autant valoit que j'en pris ma part, et nous le mangâmes ensemble. Trois semaines après, je me trouvai heureux de faire un repas de ses pattes et de sa peau, quoiqu'elles fussent à moitié pourries.

Lafaim nous rendoit tous alertes et ingénieux à inventer des expédiens pour la calmer. Un bosseman, nommé Phips, prit une tonne qui avoit servi pour les provisions d'eau; il pratiqua au lieu de la bonde, une ouverture assez large pour y entrer, et au moyen de deux perches en guise de rames, il se hasardoit sur les lagunes.

dans cette espèce de canot , et il réussissoit souvent à se procurer des poules d'eau , tandis que ses compagnons périsoient de famine. Mais s'étant un jour aventure trop au large , il chavira et perdit son canot. Son bonheur voulut qu'il se trouvât proche d'un rocher sur lequel il grimpa , et resta deux jours avec peu d'espoir d'en jamais deseendre , car il étoit trop loin du rivage pour que nous pussions l'apercevoir , et ce fut par le plus grand hasard , que nos gens , étant dans un bateau à la chasse des poules , le virent et le reçurent sur leur bord. Il fut toutefois si peu découragé par cet accident , qu'avec une peau de bœuf , qui avoit servi à cibler de la poudre , et quelques cerceaux , il fabriqua un second canot , et continua , avec succès , ses excursions sur les lagunes.

Lorsque le temps le permettoit , avec le secours de nos bateaux , nous attrapions quelques poules , mais jamais en assez grande quantité pour suffire à nos besoins. Cet affreux climat , où il pleut presque sans cesse , est non-seulement privé du soleil par son nébuleux atmosphère , mais encore exposé à des tempêtes fréquentes et violentes. Elles nous furent quelquefois utiles , parce qu'elles

poussoient les débris du vaisseau sur le rivage , mais on ne pouvoit pas compter sur cette ressource accidentelle , et il n'en falloit pas moins exercer constamment notre activité pour ne pas périr de famine.

M'étant un jour aventuré , moi troisième , dans une mauvaise barque de notre façon , nous gagnâmes un rocher très-haut , d'où nous avions coutume de tirer des poules. Mais nous avions à peine atteint la cime , lorsque notre barque se détacha , et fut poussée loin de nous par un coup de vent. Si un de nos compagnons , excellent nageur , ne s'étoit précipité dans l'eau pour rattraper la nacelle , nous aurions probablement terminé notre vie sur cette roche , car nous étions à environ trois lieues de l'ile. Les oiseaux que nous rapportions , consistoient en poules d'eau ou canards panachés , dont le plumage est bigarré de diverses couleurs très-brillantes , et une autre espèce d'oiseau plus gros qu'un canard , et qui rase si rapidement la surface de l'eau , que nous le baptisâmes le cheval de course. Nous étions moins chanceux dans nos chasses sur terre ; nous trouvions rarement des oiseaux , quoique nous pénétrassions quelquefois très-avant dans les bois. Nous n'en rapportâmes en

tout que trois bécasses; M. Hamilton en abattit deux , et je tirai la troisième. On y voit aussi quelques *humming birds*(1) et une sorte de gros rouge-gorge qui a deux plumes très-longues à sa queue , et qu'on rencontre souvent entre les roches. Ces derniers sont si peu farouches , qu'ils venoient quelquefois se percher sur mon épaule, tandis que je m'occupois à ramasser des moules sur la côte. Nous voyions de temps en temps des oiseaux de proie de la grosse espèce , attirés probablement par l'odeur des baleines mortes , car nous en vîmes une dans les environs. Ayant un jour aperçu un de ces oiseaux sur une hauteur , je tâchai d'en approcher à la faveur des bois contre lesquels la hauteur étoit adossée , mais au moment où ayant pénétré suffisamment pour me croire à sa portée , je gagnois un endroit découvert pour le tirer , j'entendis près de moi des rugissemens , qui me firent retirer avec précipitation. Ces bois sont si fourrés , que je ne pus rien voir , mais les rugissemens me suivirent jusque sur la rive. Plusieurs de nos matelots m'assurèrent qu'ils

(1) J'ignore de quelle espèce est cet oiseau , dont le nom ne se trouve dans aucun dictionnaire.

avoient rencontré dans ces bois un très-gros animal, mais leurs descriptions étoient si discordantes, qu'elles ne méritent point de confiance. Ce canton de la forêt consiste, presque totalement, en bois aromatiques; les terrains sont très-marécageux, et il me parut fort étrange de trouver, sur la cime des collines, des lits de coquilles qui ont un, et quelquefois deux pieds d'épaisseur.

La grande barque étant totalement finie, quelques-uns des nôtres allèrent avec la barque reconnoître la côte du sud qui pouvoit servir à nous diriger dans la navigation que nous voulions entreprendre. Je fus de ce nombre, avec M. Bulkeley, M. Jones et le munitionnaire; nous prîmes avec nous dix rameurs; nous passâmes la première nuit dans un assez bon port, à cinq lieues au sud de notre île. Nous y trouvâmes une chienne avec ses petits, dont nous fîmes un bon repas. Mais nous eûmes toujours notre mauvais temps ordinaire et des brisans, qui prirent le lendemain tant de violence, que nous fûmes forcés de nous réfugier dans la première anse. Elle nous conduisit dans une belle baie, où, après avoir attaché solidement notre bateau, nous descendîmes à terre. La pluie continuoit,

et nous cherchâmes en vain des subsistances. Epuisés de fatigue, nous prîmes le parti de nous reposer, dans l'espoir que le sommeil suppléeroit un peu au manque de nourriture. Nous tendîmes une petite tente que nous avions apportée, mais comme elle ne suffissoit pas pour nous contenir tous, je proposai à quatre hommes d'aller à l'entrée de la baie nous réfugier dans les débris d'un wigwam indien que j'avois aperçu en descendant à terre. Après l'avoir abrité du côté du vent avec des roseaux et autres herbages marins, nous fîmes un grand feu, et nous nous étendîmes à terre. Nous étions à peine endormis, lorsqu'un de nous fut réveillé en sursaut par un animal qui lui souffloit à la figure. Malgré la frayeur que cette visite lui causa, il eut la présence d'esprit de saisir un tison ardent et de le présenter au nez de l'animal, qui fit promptement sa retraite. Quoique nous ne fussions pas sans inquiétude de son retour, et peut-être de plusieurs autres bêtes de son espèce, la fatigue prévalut sur la peur, et nous dormîmes profondément jusqu'au jour. En allant rejoindre nos compagnons, nous distinguâmes, avec inquiétude, les traces de l'animal, qui indiquoient de très-grosses pattes armées

armées de griffres fort longues. Nous apprimés de nos gens qu'ils avoient aussi reçu sa visite et employé le même expédient pour s'en défaire. Nous retournâmes tristement dans notre île, n'osant pas entreprendre, dans un frêle bateau, de pousser plus loin nos découvertes sur une côte si dangereuse. En abordant, les quartiers de chien que nous vîmes pendus nous annoncèrent que les Indiens avoient apporté des provisions. Ils étoient en effet venus dans six canots.

Entre autres expédiens que ces sauvages emploient pour prendre des poissons, ils se servent de leurs chiens. Ces animaux, qu'ils ont dressé pour cette chasse, poursuivent les poissons jusqu'au fond d'une anse où les Indiens les prennent très-adroiteme nt. La vieille cabale s'étoit ranimée pendant notre absence, et les débats se terminoient, le plus souvent, par l'ivresse, et les querelles qu'elle produit presque toujours. Ils tenoient leur conseil dans une tente spacieuse, assez bien construite, et doublée avec les coutils qu'on avoit sauvé du navire. Cette tente, passablement commode, étoit occupée par dix-huit hommes des plus vigoureux de la troupe, qui en prirent possession. Ils envoyoient de temps

en temps un message au capitaine, pour l'informer de leurs résolutions relatives au départ, mais plus souvent pour lui demander du vin ou de l'eau-de-vie. Ils étoient déterminés à se servir de la barque nouvellement reconstruite, et à se diriger au sud, vers le détroit de Magellan. Leurs messages au capitaine Cheap avoient pour principal objet de l'engager à partir avec eux. Quoiqu'il eut formé un plan directement opposé, dans la crainte de les pousser à quelque violence, le capitaine feignit de consentir à leur proposition. Mais lorsqu'ils voulurent y ajouter pour clause, que son autorité sur eux seroit limitée, et qu'il ne pourroit rien faire sans l'approbation des autres officiers, il insista sur le plein exercice de sa suprématie; au moyen de quoi toute espèce de relations entre eux et lui furent rompues, et ils résolurent de l'emmener de gré ou de force. La triste fin de M. Cozens leur servit de prétexte; ils se saisirent du meurtrier, et déclarèrent qu'ils s'en assuroient pour lui faire subir son jugement à leur arrivée en Angleterre. On lança la grande barque à la mer, et tous nos gens y montèrent, à l'exception du capitaine Pemberton, qui vint avec quelques hommes de sa

troupe pour entraîner le capitaine Cheap à bord ; mais M. Bulkeley parvint à l'en dissuader. Dans ces entrefaites, ceux qui étoient embarqués, se voyant très-serrés dans leur bâtimenit, et sans provisions suffisantes, renoncèrent au projet de violenter le capitaine Cheap ; il eut la liberté de les accompagner ou de rester dans l'île , et ce fut ce dernier parti qu'il adopta. En conséquence , après avoir distribué à lui , à M. Hamilton et au chirurgien , une très-foible portion de subsistances , nous les laissâmes à terre et nous partîmes. J'avois été , jusqu'au dernier moment , dans l'incertitude du tour que cette affaire prendroit définitivement. J'avois vu tous nos gens déterminés à emmener le capitaine , et je m'étois embarqué dans cette persuasion. Lorsque j'appris qu'ils s'étoient désistés de cette résolution , il n'y avoit plus moyen de les quitter , car nous étions à l'ancre , à plus d'une lieue de l'île ; mais je résolus de saisir la première occasion. Nous étions en tout 81 hommes , 59 dans la grande barque , 12 dans la chaloupe , et 10 dans la berge. On résolut de se retirer tous les soirs dans un port ou dans une anse , car nos bâtimens n'auroient pas pu résister à ces mers impé-

tueuses , et si nous n'eussions pas cherché , chemin faisant , d'autres secours , nos provisions auroient été bientôt consommées. Le peu d'eau douce que nous emportions étoit dans des barils à poudre , et nous nous proposions d'allonger notre provision de farine en y mêlant des herbages marins. Le surplus dépendoit de nos succès à la chasse , et des poissons à coquille que nous pourrions trouver sur les côtes. Le capitaine Pemberton s'étant rendu à bord avec ses soldats , nous levâmes l'ancre. Mais notre voile d'avant ayant été déchirée en deux par un coup de vent , ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous nous tirâmes , avec le secours des bateaux , d'entre les roches. Nous portâmes au sud des lagunes , et nous gagnâmes une baie où nous jetâmes l'ancre , à la profondeur de dix brasses. Dans la matinée du lendemain , nous levâmes l'ancre , mais la violence du vent O. P. N. nous força de rentrer dans une baie , où nous étions abrités par une rangée de roches. Ici on jugea à propos de renvoyer quelques hommes dans la berge , pour prendre dans notre île des balles de grosse toile qui pouvoient nous devenir nécessaires. Profitant de cette occasion , j'offris d'être du nombre , et

dès que nous fûmes un peu éloignés, mes compagnons déclarèrent qu'ils avoient, comme moi, l'intention de rejoindre le capitaine et de partager son sort. Il parut satisfait de notre retour. Le lendemain je lui demandai la permission d'aller solliciter notre part de provisions. Il y consentit, mais en m'observant que si nous prenions la berge, ils ne manqueroient pas de s'en éparper; je lui répondis que je ferois le trajet à pied, pourvu qu'on me conduisit dans le bateau sur le continent, et qu'on y attendit mon retour. Cette entreprise, à travers des bois et des marais, n'étoit pas moins dangereuse que difficile, et j'aurois aussi bien fait de m'en dispenser; car je n'obtins rien, ni pour moi, ni pour ceux qui avoient abandonné la troupe. Je fis néanmoins, le lendemain, une seconde démarche avec aussi peu de succès, et ils me déclarèrent que si je ne ramenois pas la berge, ils reviendroient la chercher.

Au moment de leur départ, nous étions dans une situation effrayante; non pas que ce départ en fut la cause, car ceux qui restoient dans l'île n'en furent que mieux, et le retard de cet événement nous auroit été probablement funeste. Mais à cette époque, les

coquillages, qui faisoient notre principale ressource , étoient totalement épuisés , on n'en trouvoit plus sur la côte , et quant aux provisions sauvées du navire, on pourra juger en quoi elles consistoient , quand on saura que pour la part du capitaine Cheap , du lieutenant Hamilton et du chirurgien, on n'avoit alloué que six pièces de bœuf, autant de porc, et environ 60 livres de farine. Quant à moi et aux autres qui les avoient abandonné et emmené la berge , nous devions bien nous attendre que la moindre vengeance seroit de ne nous rien accorder.

Durant les deux où trois premiers jours , on nous gratifia d'une petite pitance , mais à titre de faveur , et bientôt nous fûmes réduits à notre propre industrie qui , par la raison dont j'ai fait mention , produisit très-peu de chose. Le vaisseau étant totalement broyé et dispersé , on ne pouvoit plus espérer d'y trouver des ressources. Nous vécûmes de céleri sauvage et de quelques racines que nous faisions frire dans du suif de chandelle. Nous devînmes si foibles , que nous pouvions à peine nous soutenir. Je fus en outre incommodé d'un flux de sang, qui me conduisit aux portes de la mort. La faim me faisoit quelquefois

entreprendre l'impossible ; en voulant passer d'un rocher sur un autre , pour chercher des moules , je tombai de très-haut dans la mer , et ne m'en tirai que par une espèce de miracle.

Le capitaine Cheap, délivré des clamours et des menaces des plus mutins de son équipage , s'occupa sérieusement d'exécuter son plan de navigation vers le nord. Il envoya demander aux déserteurs, qui s'étoient établis à une lieue de nous , s'ils vouloient partager son entreprise , et les inviter , en cas qu'ils y consentissent , à revenir avec nous. Pour chacun de ceux-ci , la troupe avoit alloué , en partant , une demi-part de subsistances. Ils acceptèrent la proposition du capitaine , et vinrent nous joindre. Notre troupe s'accrut , en conséquence , au nombre de vingt. Pour nous transporter , nous n'avions que la berge , et le cutter ou esquif , fort éaducs l'un et l'autre. Un des côtés du dernier étoit totalement rompu , et l'autre , ayant beaucoup souffert dans nos courses , avoit grand besoin de réparations.

Notre charpentier étant parti avec les autres , il fallut y travailler nous-mêmes , et nous vîmes à bout de les calfater passablement. Au plus fort de notre crise , tandis que

la faim nous tourmentoit avec plus de violence, nous vîmes arriver, avec grand plaisir, quelques canots d'Indiens, dont nous espérions obtenir des secours. Mais les objets qu'ils vouloient troquer avec nous n'étant plus en notre possession, ils ne nous donnèrent rien, et se hâtèrent de partir. Nous perdîmes aussi une portion de notre farine que le capitaine réservoit pour le moment où nous partirions. Trois de nos matelots en volèrent une partie, et furent découverts. Nous en saisîmes deux, l'autre s'enfuit dans les bois. Notre situation nous faisoit considérer ce larcin comme un grand crime, qui exigeoit, en conséquence, un rigoureux châtiment. Le capitaine condamna les coupables à être fustigés et ensuite déportés dans une île voisine de la nôtre. Un des deux prévint, par sa fuite, l'exécution de sa sentence, mais l'autre fut abandonné dans une île stérile qui n'offroit pas le moindre abri. La compassion ne nous permit pas d'exécuter nos ordres à la rigueur. Nous lui construisîmes une petite hutte, et après lui avoir allumé un bon feu, nous laissâmes cet infortuné à son triste sort. Trois jours après, nous retournâmes dans cette île avec le peu de subsistances que notre misère nous permit d'y porter et l'intention

tention de ramener avec nous le coupable , mais nous le yîmes étendu à terre et roide mort.

Mon incommodité continuoit , et la nourriture à laquelle j'étois réduit , me laissoit peu d'espoir d'en voir la fin , lorsque nous eûmes le bonheur d'avoir un jour sans pluie et passablement serein. Nous nous hâtâmes d'en profiter pour rendre une yisite aux débris du navire , et nous fûmes amplement payés de nos peines , car nous parvinmes à accrocher trois tonnes de bœuf salé , que nous conduisîmes heureusement à terre. La providence ne pouvoit pas nous envoyer plus à propos ce secours , il ne nous restoit rien , et nous avions besoin de reprendre des forces avant d'entreprendre notre expédition. Cette provision fut distribuée également entre nous , et les maladies , dont la famine étoit l'unique cause , disparurent presqu'aussitôt qu'elle.

Nous devînmes fort impatients de quitter l'île ; nous étions au milieu de l'été de ces climats , et , en conséquence , aux plus longs jours. Mais il paroît que dans toutes les saisons , le temps est dans ce pays à peu près le même. Ayant eu , au 15 de décembre , un temps assez passable , nous pressâmes le capitaine

G

Cheap d'en profiter pour traverser la baie. Mais il voulut d'abord faire des observations sur "le mont *de la Misère*", et il trouva que le vent chassoit trop violemment au large ; mais les meilleures raisons produisoient peu d'effet sur des hommes disposés à braver tous les dangers pour sortir de leur affreux exil. J'aurois dû informer le lecteur du projet du capitaine, qui se proposoit de gagner l'île de Chiloé, et, s'il s'y trouvoit un vaisseau, d'y monter rapidement, d'en couper les cables et de l'emmener. Cette expédition auroit été très-praticable, si nos bateaux avoient pu doubler le cap. Nous les lancâmes à l'eau, et nous terminâmes tous les préparatifs du départ avec zèle et promptitude. Le capitaine, le chirurgien et moi montâmes dans la berge avec neuf hommes. M^{rs}. Hamilton et Campbell s'embarquèrent avec six hommes dans l'esquif. Je conduisois le gouvernail de notre bateau, et M. Campbell celui du sien. Mais nous étions à peine depuis deux heures en mer, lorsque le vent tourna plus à l'ouest. Il devint si impétueux et la mer si agitée, qu'il n'y eut plus moyen de contenir la tête de nos bateaux vers la baie, ni dans la direction que nous voulions suivre. Durant notre séjour dans

l'île , étant , par un temps screin , sur le mont *de la Misère* , nous aperçûmes ce cap , qui nous parut à la distance d'environ 25 à 30 lieues. Il fallut , malgré nous , courir avec le vent. Quoique l'esquif ne fut pas loin de nous , nous ne l'apercevions que dans les momens où une montagne d'eau le portoit sur sa cime. Dans les deux bateaux , les hommes étoient obligés de se serrer l'un contre l'autre , et de former ainsi une sorte de pont pour empêcher l'eau de nous remplir. Pour éviter de couler , il fallut tout jeter à la mer , notre bœuf , et jusqu'à nos grappins. La nuit approchoit , le vent nous pousoit sur la côte , la mer grossissoit à chaque instant , et personne de nous n'osoit se flatter que nos frêles bateaux pussent lui opposer une longue résistance. Dans cette crise , nous courions sur la terre , où nous comptions être broyés par les premiers brisans , lorsque nous aperçûmes une ouverture entre deux roches. Le passage étoit juste , mais nous y entrâmes sans accident , et il nous conduisit dans une espèce de havre , où nos bateaux furent aussi tranquilles que sur un étang. L'esquif nous y avoit précédé , et nous nous livrâmes à la joie d'une délivrance si peu probable.

G 2.

Après avoir mis en sûreté nos bateaux, nous montâmes sur le roc. Il plut à verse durant une partie de la nuit, qui fut excessivement froide. L'eau ruisselait de nos habits, et il fallut cependant attendre le jour sans abri et sans feu, car nous ne trouvâmes point de bois pour en faire. Il n'étoit pas question de pouvoir dormir, nous avions jeté toutes nos provisions à la mer, et ne trouvant rien absolument sur cette côte, dès le matin nous sortîmes de notre refuge; mais la mer étoit si forte, que nous faisions peu de chemin malgré nos efforts. Au soir, nous arrêtâmes entre un groupe d'îles. Celle où nous descendîmes étoit proprement dit un marais, et le temps n'ayant pas changé, nous passâmes cette nuit comme la précédente. Le lendemain nous fûmes plus chanceux; le chirurgien tira une oie, et nous trouvâmes du bois pour nous chauffer. Nous restâmes ici quatre jours, durant lesquels le temps ne nous permit pas de nous rembarquer. Dès que nous pûmes nous aventurer, nous nous dirigeâmes au nord, et ayant aperçu un pertuis fort large entre un promontoire élevé et une terre basse, nous y portâmes. Nous entrâmes dans une vaste baie que nous parcourûmes jus-

qu'au fond, dans l'espoir d'y trouver un passage. Notre attente fut trompée; il fallut retourner comme nous étions venus, et passer la nuit sans manger, à l'ordinaire.

Le lendemain au soir, nous entrâmes dans une petite anse que nous baptisâmes l'anse *des Bois Rouges*, en raison de la profusion des bois de cette espèce dont elle est remplie. En la quittant le lendemain, un vent frais du sud nous poussa rapidement vers le nord. Sur le soir, nous approchâmes d'une île qui nous parut vaste. Nous y descendîmes; elle étoit jonchée des plus belles tiges d'arbres que j'aie jamais vues; elles s'élevoient à une hauteur prodigieuse, sans nœuds ni branches, et droites comme des cèdres. La feuille ressemble à celle du myrthe, mais elle est un peu plus grande. J'ai vu sur la côte de Guinée, et là seulement, des tiges d'une plus forte circonference; mais pour la longueur et leurs belles proportions pyramidales, je n'ai jamais rencontré rien de comparable. Le bois de ces arbres est très-dur, et feroit d'excellens mâts, s'il n'est pas trop lourd; les dimensions de ces piles sont à peu près celles du grand mât d'un vaisseau du premier rang. Le rivage étoit couvert d'arbres d'une grosseur extraor-

dinaire, et presque tous des cèdres qui sont un feu très-ardent, mais si sujet à pétiller et à jailrir, qu'après avoir dormi profondément nous trouvâmes, en nous réveillant, nos habits parsemés d'éclats de bois, et de marques de brûlures. Le lendemain nous sortîmes par un temps calme, mais, dès que nous eûmes dépassé l'île, il s'éleva un vent d'ouest très-rude. Nous portâmes au nord vers une baie très-vaste, et nous la suivîmes jusqu'au fond. Les terres étoient fort basses, nous nous flattions de trouver un passage, mais ce fut en vain. Cette plage, que j'estime distante de l'île Wager, d'environ 50 lieues, forme le fond de la grande baie dans laquelle cette île est située. C'est donc ici seulement qu'il pouvoit exister un passage, et si nous avions pu alors nous procurer quelques renseignemens, nous aurions évité bien des peines, des dangers et des fatigues inutiles. J'aurai l'occasion de revenir sur ce passage.

Le vent chassant alors au large, nous côtoyâmes la terre jusqu'au cap ; il faisoit presque nuit lorsque nous arrivâmes à sa hauteur. Nous aperçûmes, au nord, une seconde baie très-vaste, et, à une grande distance, un second cap à l'ouest. Nous essayâmes

d'abréger notre passage en coupant court à la traverse , mais ceci est rarement praticable pour des bateaux dans ces mers orageuses, et nous l'éprouvâmes ; car le vent ayant fraîchi , nous fûmes forcés de rétrograder vers le premier cap , et de nous réfugier dans une petite anse , à peine suffisante pour contenir les deux bateaux. Il nous arriva ici un accident qui nous alarma beaucoup.

Après avoir mis nos bateaux en sûreté , nous grimpâmes sur un rocher , dont la cime n'offroit que la place strictement suffisante pour nous recevoir. N'ayant rien à manger , nous usâmes de notre recette ordinaire , en tâchant d'y suppléer par le sommeil. En conséquence , nous nous étendîmes auprès d'un bon feu. Deux de nos gens , se trouvant trop serrés , se retirèrent à une petite distance , dans un coin , où une roche saillante les garantissoit de la pluie.

Au milieu de la nuit , nous fûmes réveillés par un bruit sourd très-effrayant. Nous jugeâmes que c'étoit un tremblement de terre , dont nous avions déjà senti des secousses dans ces parages , et cette conjecture parut confirmée par des cris et les gémissemens concentrés , comme ceux d'hommes à moitié en-

gloutis. Nous courûmes à l'endroit d'où les gémissemens sembloient partir , et nous n'eûmes plus de doute en trouvant nos deux hommes presque ensevelis sous des terres et des pierres. Nous ne tardâmes pas toutefois d'être détroumpés sur la cause du bruit qui provenoit de l'écroulement subit de la roche saillante. Elle étoit tombée un peu au-delà de nos deux marins , entraînant avec elle une très-grosse masse de terre mêlangée de pierres et d'éclats de rochers , dont ils furent en partie couverts. Nous les déterrâmes , et ils en furent quittes pour des meurtrissures et quelques coutusions. Le lendemain nous partîmes de bonne heure par un bon vent , et nous ramâmes jusqu'au soir , pour atteindre le cap que nous avions aperçu la veille. Mais étant arrivés à sa hauteur , nous ne trouvâmes ni port ni anse ; il fallut entrer dans une baie pierreuse , et passer la nuit dans nos bateaux , où nous fûmes constamment ballottés par le vent et baignés par la pluie. Ici la faim nous fit si violemment souffrir , que nos mangeâmes nos souliers fabriqués avec des peaux de veau marin. Dès le très-grand matin , nous quittâmes la baie , mais le mauvais temps avoit tellement épuisé nos forces et notre courage , que nous considérions

D E B Y R O N.

57

considérions l'avenir avec indifférence. Le soir nous manquâmes perdre l'esquif, il fut rempli par un brisans et poussé sur le rivage. C'étoit, suivant nos calculs, le jour de Noël, mais ils avoient été si souvent suspendus par nos tribulations, qu'ils méritent peu de confiance. L'accident arrivé à l'esquif nous détourna de le suivre; nous entrâmes dans une autre baie plus au nord, et moins battue des vents. Dans la nuit, nous fûmes rejoints par l'esquif. Le lendemain nous eûmes un temps si affreux, que nous désespérâmes d'atteindre le cap. Nous entrâmes, en conséquence, dans une baie, avec l'espoir d'y trouver des veaux marins, en ayant aperçu quelques-uns la veille; mais nous n'en vîmes point, et nous regagnâmes la baie où nous avions passé la nuit précédente. Le vent s'étant un peu calmé, nous descendîmes à terre, où nous trouvâmes quelques poissons à coquilles. Nous en partîmes de grand matin, et nous fîmes trois lieues le long de la côte à l'ouest, pour tâcher de doubler le cap, qui étoit à l'ouest la dernière terre que nous apercevions. Mais le vent devint si impétueux, et la mer si peu tenable, que nous fûmes trop heureux de pouvoir nous en éloigner. Nous retournâmes

H

vers la baie que nous avions quittée au matin, mais n'ayant pu l'atteindre avant la nuit, nous la passâmes dans nos bateaux. Le temps continuant toujours d'être aussi mauvais, nous gagnâmes la terre, où nous ne trouvâmes que des roseaux et des herbes marines. Le temps ne permettant pas de songer à doubler le cap, nous rôdâmes sur la côte, *dans l'espoir d'y trouver quelques subsistances.* Au fond de la baie nous trouvâmes des lagunes, où nous tuâmes des veaux marins. Nous y trouvâmes beaucoup de poissons à coquilles, qui nous furent d'un grand secours.

Nous entreprîmes enfin de doubler le cap; mais après avoir tourné la première pointe, car il y en a trois à la même hauteur, nous entrâmes dans la plus épouvantable des mers; elle chassoit par torrens, tels que celui de Portland, et pires encore. Nous nous hâtâmes d'en sortir, et il nous resta peu d'espérance de pouvoir jamais doubler le cap.

Le lendemain, par un temps de même espèce, nous descendîmes à terre pour chercher notre vie, à l'exception de quatre qui restèrent pour garder les bateaux. Chacun fit ce service à son tour, et c'étoit alors le mien avec un autre. L'esquif étoit à une por-

tée de fusil de nous , et tenu par un grappin. La violence du vent augmenta dans la nuit, et la mer chassoit sur la côte; mais nous étions si fatigués , que nous nous endormîmes dans nos bateaux. Je fus réveillé brusquement par une commotion extraordinaire et les mugissemens des brisans dont nous étions environnés. J'entendis un cri , comme celui d'un homme dans la détresse , je tournai les yeux de ce côté , et je vis l'esquif la quille en l'air. Un moment après il disparut. Un quartier maître, nommé Guillaume Rose, fut noyé, et l'autre fut jeté sur le rivage et à moitié en seveli dans les sables, mais nos gens qui étoient à terre, le sauvèrent. Nous attendions à chaque instant le même sort , car la mer courroit fort loin entre nous et la terre. Nous maintîmes cependant la tête de notre bateau vers la côte , et au moyen d'un grappin, ou plutôt d'un crochet qui nous en tint lieu , car , pour nous alléger , nous avions été forcés de le jeter à la mer , nous vîmes à bout de dépasser les brisans. Le lendemain nous restâmes ici sans savoir quel parti prendre. Dans cette triste situation , nous voyions nos gens à terre se régaler de veau marin , tandis qu'e nous étions condamnés à la plus cruelle absti-

nence. Depuis plus d'un mois , nos habits étoient constamment comme si on les eut trempé dans l'eau.

Le lendemain , le vent s'étant un peu calmé , nous hasardâmes d'approcher un peu plus de la terre , et nos compagnons nous jetèrent quelques morceaux de foie de veau ; nous les avalâmes si voracement , que nous en fûmes malades. Au bout de quelques jours , notre peau pela depuis les pieds jusqu'à la tête.

Tandis que nos gens étoient à terre , M. Hamilton aperçut un veau ou lion marin , et lui envoya deux balles. L'animal tourna droit sur lui , la gueule ouverte. M. Hamilton lui enfouça dans la gorge sa baïonnette et une partie du canon de son fusil , que ce vigoureux poisson broya entre ses dents avec une facilité effrayante. Malgré ses blessures , il parvint à se dégager , et disparut.

J'ai nommé cet animal un veau ou lion de mer , parce qu'il a beaucoup de ressemblance avec le veau marin , mais il est plus gros , et cette différence est si considérable , qu'elle suffiroit pour prouver qu'ils ne sont pas de la même espèce. Dans le voyage de l'amiral Anson , M. Walter a décrit ceux qui ont été aperçus dans les environs de l'île

Juan-Fernandes ; mais ils ont, dans d'autres climats, une forme et des qualités différentes. Je me bornerai à deux particularités que j'ai observées dans ce voyage et dans un autre plus récent. L'une est relative à la forme, et l'autre aux propriétés ou dispositions de cet animal.

Ceux que j'ai vus, n'avoient point de groin ou trompe pendante à l'extrémité de la mâchoire supérieure. Les mâles avoient une sorte de crinière très-épaisse, qui leur donnoit un air formidable. Ceux que M. Walter a vu, étoient, dit-il, fort lourds dans leurs mouvemens et faciles à détruire, tandis que parmi ceux que nous avons rencontrés, quelques-uns étoient sortis de l'eau à la distance de plus d'un mille, et courroient sur nous, quand on les attaquoit, avec tant d'impétuosité, que nous avions à peine le temps de nous détourner pour éviter leur furie.

La perte de l'esquif nous réduisit à la dure nécessité d'abandonner quatre hommes. Ces infortunés, tous soldats de marine, étoient si épuisés, si découragés, qu'ils parurent peu sensibles à cette séparation, et je crois qu'à cette époque, chacun de nous auroit éprouvé

la même indifférence. Le capitaine Cheap leur donna des armes, des munitions, et quelques articles de nécessité. Quand nous partîmes, ils se tinrent sur le rivage, firent des vœux pour nous, et crièrent *vive le roi* à plusieurs reprises. Nous les vîmes ensuite s'éloigner et s'entr'aider à passer d'un roc à l'autre. Mais, en considérant tous les obstacles qui s'opposoient à l'unique manière de voyager qui leur restoit, les bois impénétrables, les marais qu'il falloit traverser, et l'aridité des côtes, où on ne trouve pas le moindre coquillage, il paroît plus que probable qu'ils péirirent dans cette affreuse contrée.

Nous portâmes à l'ouest pour essayer encore une fois de doubler le cap. Mais en arrivant à l'angle de la première pointe, nous trouvâmes un courant, et une mer si violente, qu'à chaque instant nous nous attendions à voir chavirer notre bateau. Cependant nous continuâmes nos efforts, qui nous conduisirent dans une baie vers le nord. De ma vie je ne me suis trouvé dans une mer aussi effrayante que celle où nous entrâmes. Les brisans s'étendöient à plus d'un demi mille de la côte. Convaincus enfin qu'il étoit impossible de doubler cette pointe avec un

bateau , nos rameurs restèrent immobiles jusqu'au moment où les brisans furent près de nous atteindre , et des montagnes d'eau nous y chassoient rapidement. J'imaginai qu'ils avoient résolu de terminer ici leurs vies et leurs souffrances , mais nous gardâmes tous un morne silence. Enfin le capitaine Cheap leur observa qu'il falloit immédiatement périr ou faire tous leurs efforts pour s'éloigner de la terre , et qu'ils étoient les maîtres de choisir. Ils prirent heureusement le second parti , et réussirent à tourner une seconde fois la pointe, en sens contraire; au moyen de quoi , nous renonçâmes définitivement à l'entreprise de doubler le cap. La nuit survint avant que nous pussions atteindre la baie , où il fallut encore abandonner quatre de nos gens pour conserver l'espoir de sauver les autres. Lorsque nous entrâmes dans cette baie , que nous nommâmes la *Baie Marine* , les ressacs étoient si violens , que nous fûmes forcés de passer la nuit sans quitter nos rames. Le retour dans notre patrie nous paroissant impossible , nous résolûmes de retourner dans notre île et d'y terminer notre misérable vie.

Mais avant d'entreprendre l'exécution de ce triste retour , il falloit commencer par faire

une provision de veaux marins pour nous sustenter dans un passage presque par tout dénué de subsistances. Nous gagnâmes les lagunes où nous en avions vu , et ayant de quitter la baie , nous cherchâmes les quatre hommes que nous y avions abandonnés ; nous étant déterminés à les reprendre , au hasard de tout ce qui pourroit en résulter ; mais nous ne trouvâmes qu'un de leurs fusils qu'ils avoient laissé sur le rivage.

Nous eûmes le bonheur de tuer quelques veaux marins , dont nous fîmes une provision. Tandis que nous rôdions chacun de son côté sur le bord de la mer , notre chirurgien , s'étant un peu éloigné du rivage , découvrit une ouverture ou entrée fort basse , mais spacieuse , qui sembloit conduire à un souterrain. Il hésita un peu d'y entrer , mais la curiosité l'emportant sur la crainte , il se traîna sur les genoux et les mains dans ce passage , où il n'étoit pas possible de pénétrer autrement. Après avoir rampé ainsi quelque temps , il arriva dans un grande chambre éclairée par une ouverture pratiquée dans le haut de la voûte. Dans le centre , il y avoit une espèce de châssis formé avec des perches croisées , et soutenu par des piquets d'environ quatre

quatre pieds de hauteur. Cinq ou six cadavres étoient étendus sur ce châssis où on les avoit déposés depuis très-long-temps, suivant toutes les apparences. Les corps absolument nus et sans la moindre apparence de putréfaction étoient desséchés et durcis. M. Elliot ne put discerner si cette chambre étoit l'ouvrage de la nature ou de la main des hommes. Il ne put pas non plus savoir si ces corps avoient été ainsi conservés par un secret connu des sauvages ou par la propriété de l'air de la caverne. A la vérité, n'y trouvant rien à manger, et les subsistances étant alors l'unique objet de ses recherches, il ne prolongea point ses observations, comme il l'auroit pu faire dans d'autres circonstances. Plusieurs de nos gens eurent la curiosité de visiter ce souterrain, où j'ai omis de dire qu'il y avoit une seconde rangée de cadavres déposés, de la même manière, sur une plate-forme pratiquée dessous le châssis dont j'ai fait mention. C'étoit probablement le caveau mortuaire ou la sépulture des princes ou chefs que les Indiens nomment *Caciques*. Mais il est difficile de conjecturer d'où on les apportoit; car on n'aperçoit pas la moindre trace d'un établissement d'Indiens dans ces parages. Nous ne

rencontrâmes point de sauvages depuis notre sortie de l'île ; et dans les baies ou anses où nous entrâmes vers le nord, rien n'annonçoit qu'elles eussent été fréquentées. On n'y trouvoit ni débris de wigwans, ni traces des endroits où les Indiens font du feu, et qui sont long-temps visibles. Ils ne pouvoient pas être fort tentés de s'établir sur une côte dont l'approche est dangereuse, l'aspect repoussant, et le sol presque par tout marécageux.

Ce fut le jour de Noël que nous traversâmes la première baie, en nous éloignant du cap avec une douleur profonde. Dans nos précédentes souffrances, nous étions soutenus par l'espoir qu'à force de constance et de travaux nous en verrions la fin ; mais il ne nous restoit plus d'autre perspective que celle d'aller nous ensevelir dans notre île détestable, et d'y périr très-probablement d'inanition. Nous en avions épuisé tous les poissons à coquille, et les Indiens s'étoient montrés si insensibles à notre situation, que nous ne pouvions pas en attendre des secours. J'ai peine à concevoir pourquoi nous nous déterminâmes à y retourner par préférence, et je ne puis l'attribuer qu'à la bonté paternelle de la providence.

Le mauvais temps continuoit toujours, et n'ayant pu atteindre, avant la nuit, l'anse où nous avions fait une pause à notre premier passage, il fallut rester dans le bateau, en observant d'en maintenir toujours la tête au large. Au jour, nous résolûmes de gagner l'île où nous avions vu de si beaux arbres. Le capitaine la nomma l'île de *Montrose*. Mais, en approchant de sa pointe à l'ouest, un coup de vent manqua de nous faire chavirer. Nous fûmes remplis d'eau, et obligés de travailler tous à la vider avec nos chapeaux et tout ce que nous avions qui pouvoit en contenir. Dans cette crise, nous prîmes le parti de retourner sur nos pas et d'entrer dans l'anse que nous n'avions pas pu atteindre la veille. Le temps nous y retint trois jours, et, sans notre provision de veaux, nous y serions morts de faim, car elle est strictement stérile.

Enfin, nous abordâmes dans l'île de Montrose ; c'étoit l'endroit le moins déplaisant que nous avions rencontré dans cette triste partie du monde, quoiqu'elle ne produise point d'autre article mangeable qu'un fruit, dont le goût ressemble à celui des groseilles. Elles sont noirâtres et croissent sur les terrains humides. L'arbuste qui les produit s'é-

levé beaucoup plus haut que nos groseilliers d'Europe. Durant le séjour que nous fîmes ici, nous subsistâmes de ce fruit et des restes de notre provision, déjà plus d'à moitié pourrie. Nous essayâmes deux ou trois fois d'en sortir, mais le mauvais temps nous força de rentrer. Un de nos gens voulut y rester. Il aimoit autant, disoit-il, périr dans cette île que dans l'autre, mais nous l'obligeâmes de nous accompagner.

Nous en étions à peine sortis, lorsque nous fûmes accueillis de nos coups de vent ordinaires et d'un brouillard si épais que, n'apercevant plus la terre, nous ne savions comment nous diriger; mais nous entendîmes la mer qui chassoit impétueusement et brisoit tout près de nous. Nous bordâmes promptement l'écoutte, et nous dépassâmes les brisants de la longueur de notre bateau; au même instant nous reçûmes un coup de mer dont nous fûmes presque remplis, et sa violence me renversa avec deux autres dans le fond du bateau, où nous manquâimes d'être noyés avant de pouvoir nous relever. Jamais nous n'avions encore échappé d'une manière plus inespérée. Le capitaine Cheap et tous les autres se croyoient inévitablement perdus. Cependant, avec l'aide

de la providence , nous atteignîmes l'anse aux bois rouges avant la fin du jour. Mais durant toute la nuit le temps continua d'être si mauvais , qu'il fallut renoncer à faire du feu pour sécher nos habits. Réduits à périr ici d'inanition , ou à remettre en mer , nous en partîmes dès le lendemain , quoique le temps fut toujours le même. Au bout d'environ quatre jours d'une navigation non moins pénible que la précédente , nous atteignîmes notre ancienne résidence , mais dans une situation si affreuse que , quoiqu'en la quittant nous n'imaginassions pas qu'elle put devenir plus misérable , elle avroit pu passer pour un séjour digne d'envie , en comparaison de ce que nous eûmes à souffrir depuis notre départ. Suivant nos calculs , nous avions tenu la mer durant deux mois , que nous employâmes à faire deux fois le tour de la vaste baie formée au nord par la haute terre que nous aperçûmes du mont *de la Misère*.

En arrivant , notre premier soin fut de mettre en sûreté la berge , qui pouvoit seulement nous donner les moyens de tirer quelques ressources de la mer. Nous allâmes ensuite visiter nos huttes , qui formoient une espèce de rue de village. Quelques-unes étoient cou-

vertes d'une sorte de broussailles, qui les garantissaient passablement du froid et de la pluie. Nous remarquâmes, avec surprise, qu'une de celles-ci étoit barricadée et clouée en dehors. Nous enfonçâmes la porte, et nous vimes qu'on y avoit formé un tas de toutes les ferrures, arrachées laborieusement des débris du vaisseau poussés sur le rivage. Nous en conclûmes que les Indiens, venus dans notre absence, n'étoient pas de la même contrée que ceux avec lesquels nous avions eu des relations; car ces derniers ne sembloient pas connaître la valeur ou l'utilité du fer. Nous présumâmes que les autres devoient appartenir à une tribu qui fréquentoit les établissemens espagnols, de qui ils avoient probablement appris l'usage qu'on peut faire de ce métal.

Quoique les sauvages respectent religieusement les propriétés de leurs compatriotes, ils considèrent, généralement, les vols faits à des étrangers comme une prouesse, comme une preuve d'adresse très-digne de louange et d'imitation. Nous ne doutâmes point qu'ils n'eussent fureté dans toutes nos huttes, mais ceux qui étoient partis dans la grande barque avoient eu soin d'enlever ce qu'il y avoit de

meilleur , et entr'autres choses, les balles de toile , dont ils fabriquèrent des chemises , des grande culottes , etc. Dans le cours de notre inspection , nous trouvâmes des pièces de veau marin , à moitié corrompues , que nous ne laissâmes pas de manger.

Lorsque nous eûmes fixé chacun notre domicile , nos gens allèrent processionnellement enterrer sur le mont *de la Misère* le cadavre de celui qui avoit été assassiné peu de jours après notre naufrage , et ce fut à l'omission de ce devoir pieux envers les morts , qu'ils imputèrent le mauvais succès de notre entreprise.

Par tout , les hommes des dernières classes sont enclins à la superstition; c'est un fait prouvé par l'expérience , et la raison en est évidente ; mais je ne crois pas que les marins soient , comme quelques-uns le prétendent , plus fortement entichés de cette extravagance. Dans les siècles les plus éclairés de l'antiquité , le peuple croyoit généralement que les ombres ou esprits des morts , ne jouissoient du repos qu'après qu'on avoit enterré leurs corps , et qu'en conséquence ils ne cessoient point de rôder autour de l'endroit où ils étoient morts , ni de persécuter les vivans qui avoient né-

gligé de leur rendre le dernier devoir de la sépulture ; dans presque tous les pays , c'est encore la croyance du bas peuple , et elle fut réveillée, parmi nos compagnons, par leur déplorable situation , et particulièrement par un accident qui précèda , de peu de jours , notre départ de l'ile. Nous entendîmes dans la nuit des cris lamentables , qui sembloient sortir de la mer. Nous sortîmes tous de nos huttes , nous courûmes sur le bord du rivage , et , au clair de la lune , nous aperçûmes indistinctement une forme humaine qui se débattait dans l'eau. Les cris de cette figure étoient si différens de celui de tous les animaux connus de nos gens , qu'ils leur firent une impression très-profonde. Ils se les rappelèrent depuis dans toutes leurs tribulations , et ils se persuadèrent que c'étoit la voix du malheureux qu'ils avoient négligé de mettre en terre.

Nous ne tardâmes pas à être de nouveau tourmentés par la famine ; le temps étoit si affreux , que nous ne pouvions ni chasser , ni hasarder de mettre notre bateau en mer. Quelques-uns parlèrent de la dernière et affreuse ressource des hommes qui s'étoient trouvés dans notre situation ; c'est-à-dire , d'en sacrifier un pour substanter les autres , et plusieurs

sieurs d'entre nous s'y étoient disposés d'avance, en dévorant, toute crue, la chair des animaux qu'ils pouvoient attraper. M. Hamilton trouva heureusement quelques pièces de bœuf à moitié pourries, que la mer avoit chassées sur la rive, à deux ou trois milles de nos huttes, et au lieu de les conserver pour lui, il eut la générosité d'en faire la distribution.

Environ quinze jours après notre retour dans l'île, le mystère de la hutte clouée fut éclairci par l'arrivée de deux canots d'Indiens, qui parurent fort surpris de nous rencontrer. L'un d'eux étoit de la tribu de Chonos, voisine de l'île Chiloé (1). Il étoit le cacique, c'est-à-dire, le chef de sa tribu, et son autorité avoit été confirmée par les Espagnols; car il portoit une canne à pomme d'argent, qui constitue la marque distinctive des chefs civils ou militaires chez les Espagnols et chez les peuples qui leur sont soumis. Ce bâton de commandement, dont les Indiens sont très-vains, sert à les affection-

(1) Chiloé est une île située sur la côte occidentale de l'Amérique méridionale, à 41 deg. 40 min. de latit. S., et le plus méridional de tous les établissements espagnols sur cette côte.

ner au gouvernement de leurs maîtres , et à les faire respecter de ceux qui dépendent de leur juridiction. Il paroît que les habitans de Chonos furent informés de notre naufrage par les tribus intermédiaires , qui firent circuler la nouvelle de cet événement , transmise par les Indiens qui nous visitèrent. Ce cacique fut envoyé probablement pour vérifier le fait , ou ayant peut-être été du nombre des premiers qui en eurent connaissance , il projeta d'en tirer parti , en s'appropriant toutes les ferrures qu'il pourroit rassembler. Ces sauvages ont appris des Espagnols à forger le fer , et les usages auxquels on peut l'employer ; mais comme la tyrannie d'un gouverneur ou commandant espagnol , est portée au point qu'un Indien seroit rigoureusement puni , s'il étoit connu pour s'être approprié , sans sa permission , la moindre bribe de ferrailles , ne fut-ce même qu'un vieux clou , ce cacique eut grand soin de cacher sa proie jusqu'au moment où il pourroit l'emporter ; et nous l'avions laissée intacte , dans l'espoir de nous en faire un mérite vis-à-vis de ceux qui viendroient la chercher.

Comme M. Elliot , notre chirurgien , parlait un peu l'espagnol , il parvint à lui faire

comprendre que nous désirions passer , s'il étoit possible , dans un des établissemens espagnols , mais que nous ne sayions comment nous y prendre , ni quelle direction tenir , et que s'il vouloit nous servir de guide , nous lui ferions présent , à notre arrivée , de notre bateau et de tout ce qu'il contiendroit. Après beaucoup de sollicitations , le cacique y consentit. En conséquence , nous fimes promptement nos préparatifs , et nous nous embarquâmes , sans oublier les ferrailles , que notre guide considéroit comme un trésor.

Nous étions au nombre de 15 , en comptant le cacique et un jeune Indien nommé Emmanuel.

Nous partîmes avec les deux canots , dont un étoit occupé par un sauvage et ses deux épouses. A une taille et une figure avantageuses , il joignoit un air de dignité qui annonçoit de la supériorité sur ses compagnons de voyage. Durant leur séjour dans notre île , il avoit sa hutte à part , et les autres Indiens sembloient avoir pour lui beaucoup de respect ; mais comme leur tribu étoit indépendante des Espagnols , et résidoit au sud de Chonos , après trois jours de navigation , ils nous quittèrent , et nous restâmes seuls avec notre guide et son valet.

Nous passâmes la première nuit dans une île absolument aride. Après avoir mis le bateau en sûreté, nous fîmes un bon feu, et nous nous couchâmes, à notre ordinaire, sans rien manger. Le lendemain nous fûmes encore moins chanceux; car, après avoir dépassé à l'ouest l'île de Montrose, nous ne trouvâmes point d'endroit sûr pour placer le bateau, et nous fûmes, en conséquence, forcés de passer la nuit sans quitter nos rames. Le troisième jour nous conduisit dans le fond d'une grande baie, où notre guide avoit laissé sa femme et deux enfans dans une hutte. Nous y passâmes trois jours à chercher des poissons à coquille sur la côte.

Le lendemain nous reprîmes la rame, après avoir reçu à bord la famille de Martin, qui nous conduisit à une rivière, dont le courant est si rapide, que tous nos efforts pour la remonter furent inutiles; au moyen de quoi, après avoir ranié depuis le matin jusqu'au soir, comme des forçats, il fallut renoncer à cette entreprise, et retourner sur nos pas. Jusque-là j'avois conduit le gouvernail, mais un de nos gens, se trouvant excédé de fatigue, abandonna sa rame, et ne survécut que quelques heures. Je fus forcé de prendre sa

place et de ramer contre le courant, jusqu'au moment où nous nous en désistâmes. Tandis que j'y faisois mes efforts, un bosseman, nommé Jean, le plus vigoureux de notre troupe, se laissa glisser de son banc, et nous dit qu'il alloit expirer, si on ne lui donnoit pas un morceau à manger pour le rappeler à la vie. Le capitaine avoit auprès de lui une forte pièce de veau bouilli, et il étoit le seul, dans le bateau, qui put secourir cet infortuné; mais les souffrances personnelles font considérer celles des autres avec indifférence. J'étois assis à côté du pauvre Jean, et ayant cinq à six petits poissons secs dans ma poche, je lui en mettois de temps en temps un dans la bouche; mais ceci ne servit qu'à prolonger son tourment; dont la mort ne tarda pas toutefois à le délivrer. Ce déplorable événement et celui dont j'ai fait mention précédemment, déterminèrent à abandonner cette entreprise. Nous les enterrâmes dans les sables.

Je ne me permettrai point ici de réflexions sur la conduite du capitaine, mais je crois pouvoir affirmer que dans ces deux dernières occasions, et dans quelques autres presqu'aussi urgentes, il auroit pu exercer honorablement son humanité, sans s'exposer à manquer à lui-même.

Il avoit des ressources que nous ne partagions pas. Son rang étoit considéré par l'Indien comme un motif de lui fournir les alimens qu'il nous refusoit. Le jour même où nous fûmes les témoins de ces accidens funestes, le capitaine Cheap tira de son sac une grosse pièce de veau bouilli, dont aucun de nous n'obtint une bouchée, à l'exception de notre chirurgien, qu'il honoroit, pour le moment, de sa bienveillance. Comme nous avions heureusement des herbes et quelques moules dans nos poches, nous n'attendions rien de lui; mais nos marins, indignés de sa dureté pour les deux malheureux qui venoient de succomber à leurs fatigues, ne purent pas se défendre de murmurer, et de dire que les survivans dévoient abandonner un commandant si barbare.

L'entreprise de faire remonter contre un courant si rapide un bateau très-lourd, par des hommes exténués de longue main par la famine; nous coûta deux hommes, et manqua être funeste à un plus grand nombre. Notre guide, insensible à notre situation, persistoit dans sa préférence pour cette route, qu'il avoit déjà suivie probablement dans un canot; mais pour notre bateau elle étoit impraticable. Son obstination nous fit présumer que ce passage

étoit le plus court, et qu'il auroit abrégé notre voyage; mais la suite nous donna lieu de croire que le désir de conduire chez lui, plus promptement et plus facilement, le bateau que nous avions promis de lui abandonner, fut le véritable motif qui lui fit préférer cette route à celle que nous prîmes définitivement, parce que dans celle-ci il falloit faire un long trajet sur terre, et qu'il n'étoit pas possible de transporter le bateau.

Les alentours de ce pays ne présentent que des précipices, des rochers et des montagnes arides. Son aspect est capable d'en détourner les aventuriers les plus hardis. Des pluies presque continues y tombent par torrens, et les brisans que le vent d'ouest forme sur cette côte, la rendent presque inabordable.

L'entrée des bois est difficile et non moins dangereuse; non pas qu'on ait à craindre les bêtes féroces, car elles trouveroient difficilement une retraite commode; mais parce que le sol n'est qu'un vaste marais, où les arbres semblent flotter. Il fallut cependant parcourir cet affreux canton pour chercher quelque chose de mangeable, et l'impérieuse faim qui nous dévoroit put à peine nous y résoudre. Emmanuel, le domestique du cacique, nous

servit, à la vérité, de guide. Son maître nous le laissa pour nous indiquer les endroits où nous pourrions trouver des poissons en plus grande abondance, et dans cet intervalle il alla dans son canot à la chasse des veaux marins, d'où il ne devoit revenir nous joindre qu'au bout de deux ou trois jours.

Après avoir parcouru quelque temps la côte avec peu de succès, nous prîmes le parti de regagner notre bateau. Mais six de nos gens, qui nous précédoint de quelques pas avec le jeune Indien, y montèrent, et, avant que nous pussions les joindre, ils partirent et nous abandonnèrent sans retour.

Jamais nous n'avions encore été dans une situation aussi effrayante. Avec notre bateau, nous perdîmes le peu de hardes que nous avions sauvées du naufrage, nos armes, nos munitions, tout enfin, excepté quelques charges de poudre que j'avois dans ma poche, et un seul fusil devenu inutile, parce qu'il falloit conserver la poudre pour pouvoir allumer du feu ; et tout ceci nous accabloit dans un pays mille fois plus stérile et plus affreux que notre île. Ce fut toutefois la perfidie de nos déserteurs et la perte que nous venions de faire qui hâtèrent notre délivrance. Nous ne
présumions

présumions pas alors que le bateau sur lequel nous fondions uniquement l'espoir de nous éloigner de cette horrible côte, étoit, au contraire, le funeste objet qui nous y auroit retenus, et que notre Indien se proposoit de nous faire recommencer notre navigation autour des caps et des pointes; car il étoit impossible de transporter ce bateau par terre, comme nous fîmes des canots Indiens. Mais comme ces idées ne nous vinrent point en tête, notre situation nous parut infiniment plus désespérée qu'elle ne l'avoit été jamais.

En rôdant tristement au bord de la mer, mes regards s'y tournoient quelquefois involontairement, car je n'avois plus rien à en attendre; mais je crus y apercevoir quelque chose de mouvant, et ma vue s'étant fixée sur cet objet, je vis distinctement un canot. J'avois de la peine à en croire mes yeux, car les Indiens s'aventurent rarement si loin de la côte. Je courus à informer mes compagnons, qui en doutèrent d'abord; mais comme il approchoit toujours, ils furent bientôt convaincus, et nous nous hâtâmes de faire des signaux avec des lambeaux de nos guenilles; et le secours d'une longue perche, qui produisit l'effet que nous en attendions. Les Indiens du canot nous

L

aperçurent, et abordèrent sur la côte à environ un mille au-dessus de nous; car il n'étoit pas possible d'en approcher à l'endroit où nous étions. Ils entrèrent dans une petite anse, qu'une rangée de roches mettoit à l'abri des coups de mer et du vent. J'allai les joindre avec le capitaine, et nous trouvâmes que le canot contenoit notre guide et son épouse, qui nous avoient quittés depuis peu de jours. Comme nous n'entendions alors l'espagnol ni l'un ni l'autre, nous conduisîmes l'Indien à l'endroit où nous avions laissé M. Elliot, qui pouvoit à peine se traîner. Après avoir conféré quelque temps, Martin demanda où étoient le bateau et son domestique; le chirurgien n'ayant pas pu répondre à cette question d'une manière satisfaisante, le cacique conclut que nous avions assassiné Emmanuel, et qu'il courroit avec sa famille le même risque; en conséquence il se disposoit à partir, et M. Elliot eut beaucoup de peine à le retenir. Il y réussit toutefois en l'assurant que son domestique étoit sain et sauf, et qu'il le verroit reparoître. Cette promesse étoit assurément très-hasardée, mais la providence voulut qu'elle se vérifiât. Emmanuel saisit la première occasion pour quitter nos déser-

teurs, et revint par des chemins impraticables pour tout autre qu'un Indien. Tout ce que nous pûmes en tirer, fut qu'il avoit pris la fuite au moment où ils descendoient dans une baie située à l'ouest.

Nous n'avions pour toute arme qu'un fusil de chasse, qui m'appartenoit, et quelques charges dans ma poire à poudre. Notre Indien se montra si pressé de rejoindre sa femme et son canot, que le capitaine Cheap, craignant qu'il ne nous abandonnât, me chargea de l'accompagner et de veiller sur lui jusqu'au lendemain. En conséquence, quand il fut retiré avec sa femme dans son wigwam, je pris poste en dehors, et j'y restai jusqu'au jour.

Dès le grand matin, le capitaine, M. Hamilton et le chirurgien vinrent nous joindre. Le dernier étoit si foible, qu'il falloit presque le traîner. Après quelques délibérations relatives à notre plan de voyage, on décida que nous prêterions tous la main au transport du canot à travers l'île où nous étions, pour le mettre à l'eau dans la baie, du côté opposé, d'où l'Indien partiroit pour chercher plusieurs de ses compatriotes, qui devoient venir le joindre. Mais comme ce canot ne pou-

voit contenir que trois, ou au plus quatre personnes, l'Indien jugea à propos de ne prendre avec lui que le capitaine et moi, et de laisser sa femme et ses enfans avec nos gens, pour garans de son retour.

Comme il étoit fort incertain que nous revissions notre bateau, et que nous ne pouvions plus, par conséquent, remplir avec l'Indien nos conventions, il fallut y suppléer par quelques autres articles. Je lui promis mon fusil, et le capitaine y ajouta quelques autres bagatelles, avec la promesse de solliciter pour lui une récompense pécuniaire.

Nous montâmes dans le canot, et nous ramâmes vigoureusement, sans autre restaurant qu'un peu de veau bouilli, dont ma part fut très-coute. Environ deux heures avant la fin du jour, nous descendîmes à terre, et nous aperçûmes sept à huit wigwams. L'Indien conduisit le capitaine dans un wigwam, et me laissa disposer de moi-même à ma fantaisie.

Exténué de fatigue et mourant de faim, j'étois fort embarrassé de ce que je devois faire. Je savois que, généralement parlant, les Indiens ont un caractère brusque ou même brutal, et que si je me permettois d'impor-

tuner un de ces sauvages, j'aurois peut-être du regret de ma démarche ; mais la nécessité l'emporta : j'allai droit au plus prochain wigwam, où je me glissai sur les mains et les genoux, car leur construction ne permet pas d'y entrer autrement. En faveur de ceux qui n'en ont jamais vus, j'en donnerai ici brievement la description. Ils diffèrent un peu de ceux du nord de l'Amérique, que les nombreuses relations de ce pays ont fait plus généralement connoître.

Lorsque dans le cours de leurs excursions, les Indiens de cette partie du monde veulent faire une pause, ne fusse que pour une nuit, les hommes se chargent de préparer une habitation, tandis que les femmes s'occupent beaucoup plus laborieusement, soit à plonger dans la mer pour en tirer des œufs de poisson, à faire du feu, ou à chercher des moules sur la côte. Les hommes abattent dans le bois une quantité de branches longues et droites. Ils en forment une espèce de cercle plus ou moins grand, ils courbent les têtes de toutes ces branches, de manière qu'elles se joignent, et forment une sorte de faisceau qu'ils lient avec une plante fort souple qui ressemble au chèvre-feuille. Ils couvrent ensuite cette es-

pèce de hutte avec des branches et des écorces. Mais comme cette dernière exige un peu de travail pour se la procurer , quand ils partent , ils l'emportent dans le fond de leur canot , et laissent le reste. Ils font du feu dans le centre du wigwam , et s'assèyent autour sur des branchages ; mais comme pour écouler la fumée il n'y a point d'autre ouverture qu'une porte fort basse et quelques trous qu'ils n'ont pas pu boucher , ils en sont fort incommodés , et les maux d'yeux sont communs parmi ces sauvages.

Mais pour en revenir au wigwam , où je pris la liberté de m'introduire , je trouvai deux femmes qui , apercevant une figure inconnue , et telle qu'on peut juger qu'étoit alors la mienne , éprouvèrent un moment de surprise et de frayeur. Elles étoient auprès du feu , dont je m'approchai sans excuse ni compliment. A la vérité , ne sachant pas un mot de leur langue , il m'eût été impossible d'en faire , quand même j'en aurois eu la plus grande envie. Une de ces femmes me parut jeune et fort jolie pour une Indienne : l'autre étoit vieille et aussi affreuse qu'on peut l'être sous la forme humaine. Après m'avoir considéré un moment avec l'air de la surprise ,

elles sortirent toutes deux du wigwam , et je m'assis , sans cérémonie , auprès du feu , pour sécher mes guenilles. Je ne jouissois pas toutefois très-tranquillement du plaisir de me chauffer , car je m'attendois à tout moment à voir arriver deux ou trois hommes , qui , au moins , m'expulseroient militairement , et qui ne m'en tiendroient peut-être pas quitte pour être mis à la porte.

Mais au lieu de la visite que je redoutais , je vis rentrer les deux femmes , dont les rires immodérés et l'air satisfait , dissipèrent mes craintes , et me firent supposer qu'elles venoient de conférer avec notre guide. Ayant observé que mes habits étoient trempés , et que je paroissois encore à moitié morfondu , la vieille alla chercher du bois et en chargea le feu. Quoique le froid me fit véritablement souffrir , j'étois plus violemment tourmenté par une faim dévorante , et je tâchai de le faire comprendre à mes hôtesses par des gestes significatifs. Elles m'entendirent , et la jeune , ayant détourné un tas d'écorces , en tira un fort beau poisson qu'elles firent griller. Quand il fut à peu près chaud , elles me firent signe de le manger , et n'eurent pas besoin de répéter leur invitation. Je le dévorai si rapide-

ment , qu'elles auroient pu facilement juger que j'en attendois un autre ; mais il n'y avoit pas moyen , car c'étoit leur reste.

Après avoir causé quelque temps entre elles , sans que je pusse participer à leur conversation , elles me firent signe de me coucher , et de dormir sur des branches sèches qu'elles venoient d'étendre à terre. Je me couchai , et ne tardai pas à dormir profondément. En me réveillant , après deux ou trois heures de sommeil , je vis qu'on avoit étendu sur moi une petite couverture fabriquée avec du duvet d'oiseau , que les Indiennes portent autour de leur ceinture. La jeune femme qui avoit eu cette attention , étoit couchée contre moi , et la vieille à côté d'elle. Le feu étoit fort ralenti , et le bois presque consumé , mais lorsqu'elles me virent réveillé , elles le renouvellèrent. Ce que j'avois mangé , n'avoit servi qu'à aiguiser mon appétit ; elles entendirent mes signes , et , après avoir conféré quelque minutes , elles sortirent suivies de deux chiens. Les Indiens dressent ces animaux pour la pêche comme nous le faisons pour la chasse. Elles furent absentes durant environ une heure , et rentrèrent presque morfondues ; l'eau dégouttoit de leur chevelure ,

chevelure , elles rapportèrent deux poissons qu'elles firent griller ; je mangeai le plus gros , elles mangèrent l'autre , et nous recommençâmes à dormir.

Dans la matinée , j'eus la curiosité de visiter les autres wigwams. Il n'y avoit que deux hommes , le reste étoit composé de femmes et d'enfans. Je trouvai le capitaine avec notre guide dans le wigwam où ils étoient entrés la veille. A la recommandation du cacique , le capitaine avoit été très-bien traité. Nous ne pûmes pas découvrir où étoient allés les hommes qui avoient laissé ici leurs familles ; mais il n'est point question de chasse dans ce pays , et les Indiens n'allant jamais à la pêche sans leurs femmes , qui sont chargées , dans cette occasion , de la partie la plus laborieuse , il est probable qu'ils étoient partis pour une expédition militaire. Leurs guerriers se servent quelquefois de l'arc , mais plus communément d'un dard , qu'ils lancent avec une force et une adresse extraordinaires. Ils ne marchent jamais sans cette arme. On les attendoit sous peu de jours , et j'avoue que je n'appris pas cette nouvelle avec plaisir ; mais je résolus de tirer , jusqu'à leur retour , le meilleur parti possible de la génératio-

M

sité de mes hôtesse. J'imaginai qu'un peu de propreté pourroit contribuer avec la nourriture au rétablissement de mes forces. Ma chemise étoit si complètement couverte de vermine, qu'elle formoit une sorte de crépi vivant, à travers lequel on ne distinguoit plus l'étoffe. Je la lavai dans un ruisseau du mieux qu'il me fut possible, et, pour la faire un peu sécher, je l'accrochai à une branche d'arbre. Tandis que je me félicitois de cette opération, j'entendis du bruit autour des wigwams, et j'aperçus bientôt que les femmes se disposoient à partir. Elles s'occupoient de porter dans leurs canots les écorces qui couvroient leurs wigwams. Je me hâtai d'endosser ma chemise, et de les rejoindre, me faisant un très-grand plaisir d'être le témoin d'une de leurs parties de pêche ; je fus assez heureux pour être placé dans le canot de mes hôtesse, avec deux de nos gens qui m'aidoint à ramer. Nous étions en tout quatre canots. Lorsque nous eûmes poussé au large jusqu'à l'endroit qui leur parut convenable, nous arrêtâmes sur un fond d'environ 12 toises de profondeur. Ma jeune hôtesse prit un panier entre ses dents, et se précipitant dans la mer la tête la première, elle plongea jusqu'au

fond , et y resta si long-temps , que j'en fus inquiet. Elle reparut toutefois avec son panier rempli d'*œufs de mer*. Elle s'approcha du bateau et remit le panier entre les mains de la vieille , qui le vida et le lui rendit. Lorsque la plongeuse eut un peu repris haleine , elle recommença son expédition avec le même succès , et continua ce rude métier durant une demi-heure. La providence semble avoir accordé aux Indiens de ce pays une nature amphibia , et elle leur est nécessaire ; car c'est du fond de la mer qu'ils tirent presque toutes leurs ressources : elle est si impétueuse sur toute la côte , les réssacs et les brisants ont tant de violence , qu'on aperçoit rarement des poissons sur sa surface. J'ai vu ici des enfans de trois ans se traîner sur les mains et les genoux entre les roches , et se plonger dans la mer par le plus grand froid , sans être intimidés par les brisants , ni par le mugissement des vagues.

L'*œuf de mer* est un poisson à coquille , dont l'enveloppe est garnie de pointes dans tous les sens , au moyen desquelles il se meut d'un endroit à un autre. On y trouve quatre ou cinq jaunes séparés , comme les compartiments d'une orange. Ils sont très-nourrissans

et d'un goût agréable. L'eau étoit alors si froide, qu'en rentrant dans les canots, nos plongeuses paroissoient transies. Lorsqu'au retour de ces expéditions elles se trouvent à portée des wigwams, elles courent se mettre auprès d'un grand feu. Elles y présentent d'abord un côté, qu'elles frottent en le chauffant, et ensuite l'autre, qu'elles chauffent et frottent alternativement, jusqu'à ce que la circulation du sang soit rétablie. Cette pratique, en supposant qu'elle ne produise pas d'autre mal, doit les rendre plus sensibles à l'impression du froid; que si elles attendoient à l'air le rétablissement de leur chaleur naturelle; mais je ne doute pas que l'usage de s'approcher trop tôt du feu, ne soit la cause des maladies très-communes parmi elles, qu'on nomme *éléphantiasis* ou enflure des jambes (1).

(1) Il y a deux infirmités du corps humain qui portent ce nom, en raison de leur ressemblance avec différentes parties de l'animal, si connu dans les pays où ces deux maladies sont communes. Celle qu'on nomma primitivement *éléphantiasis*, étoit la lèpre, qui rendoit la peau du corps noirâtre et raboteuse comme celle de l'éléphant. La seconde maladie qui porte le même nom, produit une en-

Ayant repris nos plongeuses à bord, et ramé presque jusqu'à la fin du jour, nous descendîmes sur une pointe de terre fort basse. Dès que nous eûmes halé les canots, on s'occupa de fabriquer les wigwams, qui furent promptement construits. Je continuai à jouir de la faveur de mes hôtesses et de loger avec elles. Elles me régalaient d'abord d'œufs de mer, et allèrent ensuite à une autre sorte de pêche avec des filets et leurs chiens. Cette race, qui ressemble à ceux que nous nommons des mâtins, sont très-intelligens et très-faciles à dresser pour la pêche. Quoique leur mission ne soit pas fort commode, ils semblent y prendre plaisir, et témoignent même de l'impatience en aboyant comme nos caniches, lorsqu'on leur jette un bâton dans la rivière. Deux Indiennes, tenant chacune un bout du filet, entrent dans l'eau, les chiens font un grand circuit, plongent au fond de l'eau, et chassent les poissons dans le filet; mais

flure des pieds et des jambes, et les déforment si horriblement, qu'ils ressemblent aux piliers qui supportent ce massif animal. Les médecins de l'Arabie et du Malabare prétendent que les causes de cette dernière maladie, sont la mauvaise qualité des eaux et les transitions subites du grand froid au grand chaud.

cette manière de les prendre n'est praticable que dans un très-petit nombre d'endroits. Vers la fin du jour, mes hôtes rapportèrent deux poissons, dont nous fîmes notre souper; après quoi nous nous étendîmes sur nos feuilles sèches.

Nous passâmes ici la journée du lendemain. Le jour suivant, nous reprîmes la rame, et ne la quittâmes qu'au soir. En descendant à terre, nous aperçûmes les canots des Indiens, dont on attendoit depuis long-temps le retour. Ceci devoit produire dans mes affaires un changement fâcheux, qui me fut annoncé par les tristes regards de ma jeune hôtesse. Elle auroit voulu s'expliquer plus clairement, mais j'avois fait si peu de progrès dans sa langue, qu'il me fut impossible d'entendre un seul mot de ce qu'elle me disoit.

Dès que les Indiens furent à terre, mes deux protectrices allèrent les joindre, et s'approchèrent avec l'air de l'inquiétude, ou plutôt de la terreur, d'un Indien âgé, dont le regard sombre et la figure rébarbative étoient très-propres à exciter ces sensations chez ceux qui se trouvoient sous sa dépendance. Son air d'importance et la déférence que les autres

sembloient avoir pour lui , annonçoient suffisamment sa qualité de cacique ou de chef de ces sauvages. Les arrivans causèrent quelque temps avec notre guide , qui leur raconta probablement notre histoire et l'objet de notre voyage ; car ils eurent les yeux fixés sur nous durant tout le temps de leur conférence. Cette information étant terminée , ils commencèrent à préparer leurs wigwams , et je découvris que les deux Indiennes avec qui j'avois logé , étoient les femmes du vieux chieftain , quoique l'une des deux eut beaucoup plus l'air d'être sa fille ; et le peu que j'ai pu savoir , me porte à croire qu'elle lui appartenloit en effet à ces deux titres. Il étoit facile de voir qu'il y avoit de la brouille dans le ménage ; soit qu'il ne fut pas satisfait de leurs réponses à ses questions , ou que leur conduite lui parut suspecte , il fut saisi d'une si violente colère , qu'il prit dans ses bras sa jeune femme , et la lança inhumainement contre les roches. Son ressentiment ne s'en tint pas à cet acte de barbarie , car il continua de la battre sans miséricorde. Je souffrois d'autant plus de voir traiter ainsi ma bienfaitrice , que , connoissant l'excessive jalouſie des Indiens , je me considérois comme

la cause de ce triste événement. J'eus peine à contenir mon impatience, et le désir de faire expier à ce sauvage son féroce abus de la loi d^{re} plus fort. Mais comme ceci n'auroit pu servir qu'à exciter de nouveau sa jalousie et sa vengeance, l'intérêt de cette infortunée m'obligea, autant que le mien, d'endurer paisiblement cette scène déchirante.

Notre guide, ou cacique, nous fit comprendre qu'il falloit nous embarquer à l'instant dans le canot qui nous avoit apportés, et rejoindre nos camarades. Il ajouta que, sous peu de jours, les Indiens que nous laissons ici, viendroient se réunir à nous, et que nous cinglerions tous ensemble vers le nord. Il ne nous arriva rien d'extraordinaire dans le trajet, mais le lendemain de notre arrivée, M. Elliot, notre chirurgien, se trouva très-mal. Depuis notre départ, sa maladie et ses infirmités avoient augmenté considérablement. M.^{rs} Campbell et Hamilton étoient exténués d'inanition, n'ayant eu pour toute subsistance, que quelques œufs de mer, que la femme de notre cacique se procura de la manière que j'ai décrite. Cette Indienne étoit le parfait contraste de ma jeune Indienne. La considération que les circonstances nous

nous forçoient d'avoir pour son mari, la rendit excessivement insolente ; elle nous traitoit absolument comme ses esclaves. La conduite du cacique n'étoit pas beaucoup plus humaine, car il nous laissoit jeûner sans miséricorde ; et le capitaine, dont il croyoit pouvoir tirer plus de parti, fut toujours l'unique objet de son attention. De son côté, en approuvant sa conduite, le capitaine contribuoit à nous maintenir dans la détresse et l'humiliation. S'il avoit rabattu lui-même un peu de sa hauteur et de son ton de suprématie, le cacique se seroit peut-être montré moins insensible à nos souffrances. Le caractère du capitaine Cheap étoit sans doute aigri par une longue suite de tribulations, qui influèrent plus ou moins sur chacun de nous, et nous rendirent plus durs les uns pour les autres. Nous ne fûmes jamais admis à l'honneur d'entrer dans le wigwam occupé par le cacique et son épouse ; le capitaine auroit pu facilement nous éviter cette mortification. Celui que nous construisîmes pour nous étoit si mal fagoté qu'il n'en méritoit pas seulement le nom, quoiqu'il n'annonce qu'une habitation très-chétive.

L'arrivée des Indiens que nous attendions

N

adoucit un peu nos peines. Ils apportèrent une provision de veau marin, dont nous eûmes une part. Deux ou trois jours après, leurs jeunes gens firent une excursion, et rapportèrent une quantité d'oiseaux très-délicats, qu'ils nomment des cormorans. Voici leur manière de les prendre. Ils vont d'abord à la découverte des nids entre les rochers ; ils prennent ensuite des torches faites avec l'écorce des bouleaux, qui sont ici très-communs ; ils approchent leurs canots des rochers aussi près qu'il leur est possible, et, en agitant devant les nids leurs torches enflammées, ils effrayent et éblouissent les oiseaux au point qu'en voulant faire ils tombent dans les canots, où les Indiens les assomment avec un gourdin destiné à cet usage.

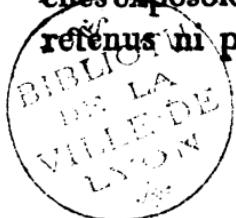
Dans les endroits les moins fréquentés de la côte, ils prennent les veaux marins facilement ; mais quand ils ont été poursuivis deux ou trois fois, ils deviennent alertes à se sauver, au moindre bruit, dans la mer. Cependant comme pour respirer ils sont forcés de sortir de temps en temps leur tête au-dessus de l'eau, les Indiens saisissent ce moment pour leur lancer un dard avec tant de jus-

tesse qu'il traverse, presque toujours, les deux yeux de l'animal.

J'ai été témoin de cette expédition, et je puis certifier que ces sauvages manquent rarement leur visée.

Mais comme tous leurs moyens de subsistance étoient absolument nuls pour nous, et que nous n'avions plus ni armes ni munitions, nous endurâmes ici la plus rigoureuse famine que nous ayons jamais éprouvée. Les Indiens, n'ayant plus rien à redouter de notre ressentiment, nous abandonnèrent sans pitié; et lorsqu'ils nous accordoient quelques secours, c'étoit plus par caprice que par compassion; car ils nous voyoient le plus souvent mourans de faim, sans y être du tout sensibles. Mais les bonnes Indiennes, qui m'avoient précédemment si bien traité, me continuaient encore de temps en temps leurs bons offices. Quoique je fusse sévèrement exclus de leur wigwam, elles trouvoient le moyen de placer à ma portée quelques morceaux qu'elles déroboient à leur mari; et, certes, cet acte de charité méritoit toute ma reconnaissance, car pour me rendre ce service, elles exposoient leurs vies. Les Indiens, n'étant retenus ni par le frein des lois, ni par celui

N 2



de leur conscience , exercent dans leurs familles , et par conséquent sur leurs femmes , une autorité arbitraire et absolue. Ils les considèrent comme une propriété dont ils peuvent disposer à leur fantaisie. Leur conduite est dans tous les temps très-cruelle , car , quoique chargées de la pénible et dangereuse tâche de tirer du fond de la mer leur subsistance , il ne leur est permis d'y toucher que quand leur mari en a pris sa suffisance. C'est lui qui fait leur part , et en général elle est très-mince. C'est le plus souvent ce que le mari n'a pas trouvé de son goût. Ce despotisme domestique n'est pas particulier aux Indiens de cette contrée ; on le trouve dans tous les pays où on rencontre des hordes de sauvages.

Les Indiens de cette partie du monde sont d'une taille médiocre , bien proportionnés et très-actifs. Ils courent sur les rochers avec une agilité étonnante , et , en pratiquant cet exercice , leurs pieds s'endurcissent de manière qu'ils peuvent , dans tous les temps , se passer facilement de chaussures.

On trouveroit sans doute extraordinaire que , dans le nombre de mes observations sur ce peuple , j'eusse omis totalement l'article

de la religion. Mais comme c'est à cet égard que leur ignorance est plus remarquable, et comme nous jugeâmes prudent de nous écarter des endroits où ils célébroient leurs cérémonies religieuses, qui ne sont autre chose qu'une imitation des anciennes bacchanales, où les deux sexes exercent alternativement toutes les extravagances et les fureurs que le délice peut produire, le lecteur ne doit pas s'attendre à en trouver ici une description fort exacte ; je ne puis raconter que ce dont j'ai été accidentellement le témoin involontaire.

Leurs fêtes religieuses n'ont point d'époques fixes. Les jeunes gens attendent que les hommes d'un âge plus mûr se sentent des dispositions dévotes. Ceux-ci commencent la cérémonie en poussant des gémissemens et des soupirs, qui se convertissent insensiblement en cris perçans, en vocifications effrayantes suivies d'emportemens, qui ressemblent fort aux convulsions de la rage. Ils courent, sautent, se roulent à terre, saisissent des tisons ardens, et en frappent tous ceux qu'ils rencontrent. Quelquefois ils se font mutuellement des blessures avec des coquilles aiguës, et s'enduisent de leur sang tout le corps et

la figure. Ces dégoûtantes orgies continuent jusqu'à ce que ceux qui les ont mises en train aient les lèvres chargées d'écume, le corps baigné de sueurs, et qu'enfin ils tombent à terre excédés de lassitude. Quand les hommes ont terminé leur rôle sur cette scène, les femmes commencent le second acte, et portent, en général, beaucoup plus loin qu'eux tous les excès d'extravagance. Notre cacique, à qui les Espagnols avoient fait honte de ces abominations, affectoit d'en avoir horreur, et, quoiqu'il sut à peine faire le signe de la croix, il prétendoit être très-zélé pour le christianisme.

Ce fut vers le milieu de mars que nous partîmes avec les Indiens dans leurs canots, mais ils eurent soin de nous séparer, de manière que deux de nous ne fussent pas ensemble. Je fus chargé de ramer à mon ordinaire, et M. Campbell eut le même sort. M. Hamilton n'en avoit pas la force, et le capitaine en fut toujours dispensé. Notre chirurgien étoit mourant et étendu dans le fond du canot qui le portoit. Le temps devenant trop mauvais pour naviguer dans des canots, nous fîmes une pause, et ce fut ici que M. Elliot, notre chirurgien, termina sa

vie. En partant, il sembloit être le plus vigoureux de nous. Il étoit jeune et agile; mais les fatigues et la famine minèrent peu à peu son tempérament. Nous n'avions point d'aussi habiles tireurs que lui et M. Hamilton. Tandis que nous étions des armes et des munitions, ils ne se donnèrent pas un instant de repos, et ce fut à leur infatigable activité que nous dûmes le plus souvent nos subsistances. Nous creusâmes une fosse, et nous l'enterrâmes.

Je placerai ici une anecdote relative à notre cacique, qui pourra donner une idée du caractère violent de ces sauvages. Il s'éloigna un jour dans son canot avec sa femme, à une petite distance de la côte, où elle plongea pour prendre des œufs de mer; mais ayant eu peu de succès, ils revinrent fort mécontents. Leur fils, un enfant d'environ trois ans, qu'ils sembloient aimer beaucoup l'un et l'autre, courut au devant d'eux jusqu'au bord de la mer. Son père lui tendit un panier rempli d'œufs, qui échappa de ses petites mains, trop faibles pour le soutenir. L'Indien transporté de fureur, sauta du canot, prit l'enfant et le jeta de toutes ses forces contre les roches, où il tomba baigné dans

son sang ; sa mère le releva , mais il ne survécut pas une heure. Elle en parut inconsolable ; son féroce mari n'eut pas même l'air d'être fâché de sa violence.

Deux jours après cette triste aventure , nous remontâmes dans les canots la grande baie , dont je fis mention lorsqu'en cherchant à doubler le cap nous commençâmes à tourner à l'ouest. Nous trouvâmes une terre sablonneuse et basse , avec une espèce d'embouchure de rivière , à laquelle nous ne fîmes point alors attention , parce qu'il y avoit si peu d'eau , qu'il fallut vider les canots et les porter à bras à une certaine distance , d'où nous les halâmes jusque dans la rivière , qui s'élargit ici considérablement , et ressemble moins à une rivière qu'à un lac. Nous la remontâmes jusqu'à environ cinq lieues , où nous entrâmes dans une de ses branches , qui court quelque temps à l'ouest et tourne ensuite au nord. Cette branche est étroite , mais très-rapide , au moyen de quoi nous avançions lentement malgré nos efforts. A la fin du jour nous descendîmes sur la rive , où nous passâmes très-désagréablement la nuit sur un sol fangeux et sans abri , quoiqu'il plût averse. Les Indiens ne furent guères plus à leur aise

aise, car il n'y avoit point de bois pour construire leurs wigwams; de façon que ce qu'ils purent imaginer de mieux, fut de former avec leurs rames une espèce de palissade, contre laquelle ils adossèrent un tas d'écorces qu'ils portoient dans leurs wigwams, et de se garantir, par ce moyen, du vent. Comme ils connoissoient l'aridité des endroits qu'ils devoient traverser, ils s'étoient pourvus de subsistances. Mais nous n'avions rien absolument, à l'exception de quelques racines d'un goût fort désagréable, dont nous avions vu les Indiens faire usage. Nous ramâmes encore le lendemain contre le courant, sans faire meilleure chère. Le jour suivant, nous atteignîmes l'endroit où il faut faire un trajet par terre. Ici nous trouvâmes du bois en abondance, mais rien à manger. Les Indiens vidèrent leurs canots, et après les avoir halés à terre, ils construisirent des wigwams. Nous passâmes cette nuit à l'ordinaire, sous un arbre. Depuis trois jours j'avois ramé comme un forçat, n'ayant pour toute nourriture que les racines dont j'ai fait mention. Ma chemise, à moitié pourrie et en lambeaux, grouilloit de vermine; mes vêtemens consistoient dans une

O

vieille redingote fort courte, une veste, qui jadis avoit été rouge, et un pantalon de coutil; c'étoit tout ce que j'avois sauvé du naufrage; et depuis long-temps j'étois sans souliers ni bas. Au point du jour, les Indiens commencèrent à démonter leurs canots, dont la construction est très-ingénieusement inventée pour les transporter facilement à bras, lorsqu'ils veulent traverser des terres ou des bois, et éviter de doubler une pointe ou un cap dans des mers impétueuses, où leurs foibles bateaux ne résisteroient pas. Un canot est ordinairement composé de cinq pièces ou planches; une pour le fond, et deux pour chaque bordure. Ces sauvages n'ayant point d'outils de fer, sont réduits à débiter le tronc d'un gros arbre en planches, avec des os de poissons, des pierres à fusil, ou des coquilles tranchantes, et le secours du feu. Au bout de chaque planche ils percent plusieurs trous, et les lient ou les assemblent avec une espèce d'osier liant et solide. Mais comme l'osier ne bouche pas suffisamment les trous, ils mettent tremper des écorces d'arbres dans l'eau, et en les broyant entre deux pierres, ils en font une très-bonne étoupe, qu'on peut facilement ôter et remettre, suivant l'occasion.

Lorsqu'ils veulent traverser des terres, chacun porte une planche. Nous eûmes tous notre fardeau, à l'exception du capitaine Cheap, qui ne pouvoit pas même se traîner sans le secours d'un bras. A la vérité, je n'ai de ma vie fait une aussi rude traverse. Le capitaine et quelques autres partirent avant moi. J'attendis deux Indiens du canot dans lequel j'étois venu. Je portois une pièce de canevas mouillée et très-pesante, avec une pièce de veau puant, appartenant au capitaine Cheap. Dans de pareils chemins, un homme vigoureux et bien portant auroit été suffisamment chargé de ce fardeau, sous lequel j'étois à chaque instant près de succomber. Nous traversâmes un bois très-fourré, et un sol si fangeux, que nous y enfonçions quelquefois jusqu'à mi-jambe. De temps en temps, il falloit passer par-dessus le tronc d'un gros arbre couché à travers le sentier que nous suivions. Nous heurtions sans cesse contre les souches d'arbres, et il n'y avoit pas moyen de s'en garantir, parce qu'elles étoient cachées dans l'eau, ou plutôt dans la bourbe. Après avoir fait environ un mille avec les Indiens, ils me quittèrent, et me laissèrent continuer seul cet affreux voyage.

Je me hâtai autant qu'il me fut possible, dans la crainte qu'ils ne partissent sans m'attendre. En passant par-dessus un arbre qui barroit la route, je tombai dans une marre profonde, dont je me tirai avec beaucoup de peine. Lorsque j'en sortis j'étois si épuisé de fatigues, que je fus forcé de m'asseoir sous un arbre, où je m'abandonnai à mes douloureuses réflexions; mais comme je sentis qu'elles n'étoient bonnes à rien, dans cette occasion, elles furent courtes. Je me levai, et après avoir fait une marque à l'arbre, j'y laissai mon paquet, et me remis en marche. Au bout de quelques heures, j'atteignis mes compagnons. Ils étoient assis sous un arbre; j'en fis autant sans dire un mot, et chacun observa le même silence. Le capitaine Cheap le rompit enfin pour me demander où étoient son yeau et sa toile; je l'informai de ma triste aventure; je lui montrai mes pieds et le bas de mes jambes tout en sang; mais loin de compatir à mes souffrances, chacun murmura et parut mécontent de la perte de mon fardeau. Je ne répondis point; mais après avoir pris un peu de repos, je rentrai dans le bois, et j'allai jusqu'à l'arbre marqué, où je repris mon paquet, avec lequel je revins,

et j'arrivai juste au moment où mes compagnons s'embarquoient avec les Indiens pour traverser le grand lac, dont le bord opposé sembloit s'étendre jusqu'aux pieds des Andes ou Cordillères. Je me disposois à m'embarquer avec eux, mais ils me dirent d'attendre d'autres Indiens qui ne tarderoient pas de les suivre. J'ignorois d'où ces Indiens pouvoient venir, mais je n'en fus pas moins abandonné seul à la nuit tombante. Ils ne me laissèrent pas même un morceau du veau que j'avois eu tant de peine à porter. Après avoir suivi des yeux les canots aussi loin que ma vue put s'étendre, je rentrai dans le bois, et m'assis sur une souche d'arbre, n'ayant mangé, de tout le jour, que la racine d'une plante qui ressemble à celle des artichauts. Elle est fort juteuse et d'un goût un peu acide.

Dans cette déplorable situation, la fatigue me délivra, passagèrement, de mes inquiétudes; je m'endormis profondément. M'étant réveillé avant le jour, je crus entendre des voix d'hommes à une petite distance, et en effet, quand le jour parut, j'aperçus un wigwam. On croira facilement que je ne tardai pas de m'y rendre; mais ma réception ne fut pas encourageante; car m'étant courbé pour

y entrer, je reçus deux ou trois coups de pied sur la figure. Le ton colère de ceux qui me traitoient si inhumainement me força de faire retraite, et d'attendre sous un arbre, où je restai jusqu'à l'apparition d'une vieille femme, qui me faisoit signe d'approcher. J'obéis avec grand plaisir, et fus admis dans le wigwam, où je trouvai trois hommes et deux femmes. Le plus jeune, pour qui les deux autres sembloient avoir du respect, étoit dans un état pitoyable. Son corps décharné étoit tout couvert de pustules. La vieille prit un morceau de veau marin, et le tenant d'un bout entre ses pieds, et de l'autre dans ses dents, au moyen d'une coquille tranchante, elle en coupa des tranches qu'elle distribua aux Indiens. J'en eus pour ma part une tranche, et j'étois si affamé, que je l'avalai sans la mâcher.

Je n'avois jamais vu aucun de ces Indiens, j'ignorois leur destination, et dans ce moment c'étoit pour moi la chose la plus indifférente. Peu m'importoit qu'ils allassent au sud ou au nord, pourvu qu'ils m'emmènassent ; cependant, après leur avoir fait des signes, auxquels ils répondirent dans la même langue, je compris qu'ils se dirigeoient vers le nord. Etant tous

sortis du wigwam , à l'exception du malade , ils prirent les planches de leur canot , et les transportèrent au bord du lac. Lorsqu'elles furent rassemblées , nous montâmes dedans , et il fallut reprendre la rame , à mon ordinaire. Nous traversâmes le lac jusqu'à l'entrée d'une rivière très-rapide , où nous passâmes la nuit , n'osant pas nous y hasarder dans l'obscurité , parce qu'il est jonché de longues souches d'arbres qu'on a de la peine à éviter dans le jour. Je passai cette nuit fort mal à mon aise ; non-seulement ils ne me donnèrent rien à manger , mais ils ne me permirent pas même d'approcher de leur wigwam. Dès le matin nous partîmes , et après avoir descendu très-rapidement la rivière par un temps affreux , sur la fin du jour nous nous arrêtâmes. Les Indiens halèrent leur canot et disparurent. Je me trouvai de nouveau seul dans l'obscurité , et exposé à la pluie qui tomboit averse. Je ne m'en couchai pas moins sur le rivage , où l'eau baignoit une moitié de mon corps. Cette affreuse situation ne m'empêcha point de dormir , et au bout de trois ou quatre heures , je fus réveillé par des douleurs intolérables. J'essayai plusieurs fois de me lever , mais sans succès. Je réussis énfin à me mettre sur les

genoux, et en regardant vers le bois, je vis un grand feu peu éloigné de moi ; je m'y traînai à la longue, et m'avançai presque dedans, espérant me délivrer de mes douleurs cuissantes. Les Indiens offensés de cette intrusion, tombèrent sur moi, et me firent retirer à quelques pas. Je me postai néanmoins de manière à profiter un peu de la chaleur, qui me guérit de mes crampes. Dès le matin, nous quittâmes cet endroit, et nous sortîmes bientôt de la rivière.

Les Indiens rentrés de nouveau en mer, résolurent de descendre au premier endroit commode, pour renouveler leurs provisions, dont ils commençoient à manquer. Celui qu'ils choisirent avoit assez bonne apparence, et en effet, nous y trouvâmes des moules en abondance. Quoique affamé, je ne me permis point d'en manger en les ramassant, car je craignois toujours qu'ils ne partissent sans moi. Quand mon chapeau fut rempli, je remontai dans le canot, et je repris ma rame. J'avois placé mon chapeau à côté de moi, et j'en tirois de temps en temps une moule, dont je jetois les coquilles. Les Indiens s'en régaloient aussi ; mais l'un deux ayant remarqué que j'en jetois les coquilles dans la mer, fut saisi

saisi d'une colère violente, et l'ayant fait observer aux autres, ils me frappèrent tous ensemble, et peu s'en fallut que je ne fisse le même saut que mes coquilles. La nature de mon offense fut pour moi un mystère, et je ne le découvris qu'au moment où j'aperçus leurs coquilles soigneusement entassées dans le fond du canot. J'en conclus qu'ils y attachoient quelque considération superstitieuse, et je me résignai à attendre pour manger mes moules que nous fussions à terre, où nous ne tardâmes pas de descendre. J'y trouvai une grappe de groseilles que je cueillis sur l'arbre ; mais les Indiens me l'arrachèrent des mains, en me faisant entendre, par leurs signes, que c'étoit du poison : au moyen de quoi, les mêmes hommes, qui, quelques heures avant, vouloient me jeter à la mer, me sauvèrent probablement, dans cette occasion, la vie.

Le surlendemain je rejoignis mes compagnons, et je ne me rappelle pas qu'il y ait eu de grandes démonstrations de joie de parti d'autre. Je trouvai ici un très-grand canot appartenant à notre guide, et au lieu de six hommes qu'il auroit fallu pour le conduire facilement à la rame, il n'y avoit que M. Campbell et moi, avec l'Indien et son

compagnon ou domestique. Mais ce cacique ne touchoit jamais une rame ; il passoit le temps à faire tranquillement la conversation avec sa femme. M. Hamilton resta dans le canot qui l'avoit apporté , et qui devoit suivre encore quelque temps notre route , quoique presque tous les autres nous eussent quittés depuis long-temps. Si on nous avoit nourri , nous aurions pris patience , mais jamais le cacique ne nous donnoit le moindre morceau , à moins qu'il n'eut plus de veau qu'il ne pouvoit en porter , et cette circonstance arrivoit rarement. Nous étions si décharnés , que nous ressemblions beaucoup moins à des hommes vivans qu'à des squelettes , et la vermine qui nous rongeoit , nous faisoit encore plus souffrir que la faim. Souvent , quoiqu'exposé à la grêle ou à la pluie , je me dépouillois pour secouer mes guenilles et les battre contre les roches , mais il en restoit toujours plus qu'il n'en falloit pour nous tenir au supplice. Nous étions toutefois très-propres , en comparaison du capitaine Cheap , dont la description seroit si dégoûtante , que je ne me permettrai d'en présenter qu'une partie ; il avoit la barbe d'un ermite , et le visage couvert d'un enduit de crasse huileuse , parce qu'il

se servoit toujours de son sac de viande en guise de traversin, dans la crainte que nous missions la main dedans ; ses jambes étoient enflées si prodigieusement, que chacune d'elles paroissoit plus grosse que son corps, presque étique.

Un jour, en descendant à terre, nous trouvâmes sur le rivage une quarantaine d'Indiens, dont la figure et le corps étoient enduits de différentes couleurs. Notre cacique sembloit entendre fort imparfairement leur langage, et leur accent nous parut fort différent de ceux que nous avions entendus jusqu'alors. Ils nous firent toutefois comprendre qu'un vaisseau avoit paru sur la côte à une petite distance de l'endroit où ils étoient alors, et qu'il portoit un pavillon rouge. Nous apprîmes depuis que c'étoit la pinque l'*Anna*, dont les aventures sont particulièrement détaillées dans le voyage de l'amiral Anson.

Comme il n'y avoit plus qu'un petit canot qui suivoit notre route, et que celui qui avoit conduit jusque-là M. Hamilton nous quitta, notre cacique lui proposa de passer dans son canot, mais il le refusa. L'insolence de cet Indien lui avoit paru si insupportable, qu'il aima mieux se séparer de nous,

et attendre une occasion incertaine pour nous rejoindre. Nous nous quittâmes, et nous fûmes plusieurs mois sans le revoir.

Nous avançâmes fort lentement vers le nord, et comme le journal de ce passage ne seroit qu'une répétition des souffrances et de la misère dont j'ai déjà donné une description suffisante, je passerai sur les détails, jusqu'à notre arrivée dans une île située à trente lieues au sud de Chiloé. Nous y attendîmes deux jours un vent favorable pour traverser la baie. Notre cacique ne pouvoit pas penser à ce passage sans frémir, et ce n'étoit pas sans motif, car il est très-dangereux pour un bateau, de quelque espèce qu'il puisse être, et à plus forte raison pour un mauvais canot, dont j'ai fait connoître la construction. Il se détermina cependant à l'entreprendre, après avoir fait, durant une heure, une infinité de signes de croix, et fabriqué une sorte de voile avec des morceaux de l'étoffe que les Indiens portent autour de la ceinture. Enfin nous passâmes, non sans peine. La planche qui formoit le fond du canot se fendit, l'eau entroit par-dessus les bords, et nous en fûmes presque remplis durant tout le passage, quoique nous travaillions tous constamment à la

vider. Le cacique attendit, avec peine, que nous fussions proche de la terre pour y sauter. Sa frayeur duroit encore, et, sans nous, il n'en auroit pas été quitte pour la peur, car il nous avoit dirigé presque sur les brisants, d'où il auroit été impossible que le canot se tirât, particulièrement dans la nuit. Nous suivîmes la côte jusqu'à ce que nous trouvassions une eau tranquille, et nous descendîmes enfin dans l'île de Chiloé. Nous passâmes ici la journée suivante. Il neigeoit, et le froid étoit excessif pour des hommes qui n'avoient point de chaussures. Le capitaine Cheap étoit si bas, que j'ai peine à croire qu'il eût survécu, s'il avoit fallut faire encore quelques lieues pour trouver du secours.

Ce fut ici que le cacique enterra les ferrailles qu'il avoit arrachées du débris du vaisseau, car il ne lui seroit pas resté un clou si les Espagnols en avoient eu connaissance. Sur le soir, nous remontâmes dans le canot, et vers les neuf heures, nous eûmes la joie d'apercevoir une espèce de maison, qui appartenloit à un ami de notre guide. Comme, suivant nos conventions, je devois lui donner mon fusil, il me pria de le charger, et de lui montrer comment il falloit s'y prendre pour

le tirer , ce qu'il fit en tournant la tête. Il n'en tomba pas moins de peur dans le fond de son canot. Les habitans de la maison , peu accoutumés au bruit des armes à feu , coururent se cacher dans les bois. Cependant un d'eux , moins timide que les autres , monta sur un tertre et nous demanda , de loin , qui nous étions. Notre cacique s'étant fait connoître , ils revinrent tous , et nous apportèrent une provision de poissons et de pommes de terre bouillies. Depuis deux mois je n'avais pas fait un si bon repas. Quand il fut terminé , nous reprîmes la rame , et nous gagnâmes , à environ deux milles , un petit village , où nous descendîmes. Ici notre cacique prit le ton de maître , et fit un bruit qui réveilla tous les habitans. Il obligea un d'eux de nous ouvrir sa porte et de nous allumer du feu. Nous étions au milieu du mois de juin , et c'est celui de l'hiver dans cette partie du monde. Les Indiens accoururent bientôt en grand nombre , et parurent compatir à nos malheurs , dont notre guide leur raconta ce qu'il savoit. Ils étoient fort curieux de savoir à quelle nation nous appartenions , mais le cacique ne put pas leur dire. Il nous en avoit souvent fait la question , et nous lui ré-

pondîmes toujours que nous étions de la Grande-Bretagne, dans la crainte que le nom d'Anglais ne le détournât de conduire à Chiloé des hommes dont la nation étoit en guerre avec les Espagnols.

Ces bonnes gens s'empressoient à l'envi de nous rendre des services; ils préparèrent pour le capitaine un lit de peaux de mouton auprès du feu, et l'y couchèrent. Sans les soins qu'ils en prirent, je ne crois pas qu'il eût survécu quatre jours. Quoique au milieu de la nuit, ils allèrent tuer un mouton, et se hâtèrent de faire du bouillon et des gâteaux de farine d'orge. On imaginera facilement quel régal ce fut pour des misérables privés, depuis si long-temps, de toute nourriture salubre. Après nous être rassasiés, nous nous couchâmes auprès du feu, que les Indiens eurent grand soin d'entretenir, et, dès le matin, toutes les femmes du village vinrent successivement chargées, les unes de mouton rôti, d'autres, de volailles, d'œufs, de pommes de terre, et dans l'après-midi, les hommes nous apportèrent des jarres de liqueur, et entr'autres du chicha, qui ressemble, pour le goût, à notre aile d'avoine. Nous bûmes largement, et quand tout fut fini, de nouveaux mets nous arri-

verent; ce fut ainsi que nous passâmes tout le temps de notre séjour parmi ces généreux Indiens. Les naturels de ce pays sont vigoureux, bien faits, d'une figure gracieuse, et toujours très-propres. Les hommes sont vêtus de ce qu'ils nomment un *puncho*; c'est une pièce d'étoffe carrée, généralement rayée de plusieurs couleurs, ayant une fente suffisante pour passer leur tête. Une moitié pend par devant, et l'autre par derrière, comme une chape d'église. Ils portent dessous une espèce de chemise de flanelle, sans col ni manches. Leurs larges culottes ressemblent à celles des matelots Hollandais. Leurs jambes sont couvertes d'une chaussette tissée, qui descend jusqu'à la cheville. Ils ne connaissent point l'usage des souliers. Ils portent leurs cheveux plats, proprement peignés, et liés très-près de la tête. Quelques-uns portent un chapeau qu'ils fabriquent eux-mêmes, et d'autres vont nu-tête. Les femmes sont vêtues d'une chemise sans manches comme celle des hommes, et, par-dessus, d'une pièce d'étoffe carrée qu'elles croisent par devant avec une épingle d'argent; elles portent une jupe à raies de différentes couleurs. Elles arrangeant, comme les hommes,

mes, leurs cheveux avec beaucoup de soin. Les deux sexes ont la tête serrée dans un filet qui cache en partie leur front, et qu'ils attachent par derrière. Enfin ces Indiens sont, par leur propreté, le contraste de tous les sauvages que j'avois vus jusqu'alors. L'expres qu'ils avoient envoyé pour informer de notre arrivée le corrégidor Espagnol de Castro, ville considérable et un peu éloignée, revint au bout de trois jours avec un ordre au cacique de ce canton, de nous conduire immédiatement à un endroit où un détachement de soldats se trouveroit pour nous recevoir. Ces bonnes gens parurent fort inquiets de ces préparatifs, car ils redoutent infiniment les soldats Espagnols. Ils voulurent savoir de quel pays nous étions, et nous leur déclarâmes que nous étions des Anglais, alors en guerre avec l'Espagne. Cette information sembla redoubler leur amitié pour nous, et je crois que, s'ils avoient osé, ils nous auroient cachés pour nous préserver de tout accident. Loin d'être affectionnés aux Espagnols, ils détestent jusqu'à leur nom; et j'en suis peu surpris, car ils tiennent ces malheureux insulaires dans une sujexion, ou plutôt dans un esclavage si rigoureux, que je ne conçois pas comment ils

Q

ont l'absurdité de compter sur leur secours dans aucune circonstance. Nous nous embarquâmes sur la fin du jour, et il faisoit nuit lorsque nous arrivâmes à l'endroit où la garde nous attendoit. Il y avoit trois ou quatre officiers et une douzaine de soldats, le sabre en main, qui nous environnèrent, comme si trois pauvre diables qui, malgré trois jours de régal, pouvoient à peine se traîner, eussent été des ennemis formidables. Ils nous conduisirent sur le haut d'une montagne, où ils nous placèrent sous un hangard, car il n'y avoit qu'un toit sans côtés ni murailles; au moyen de quoi nous passâmes la nuit aux quatre vents, couchés sur terre. Ici, des gens de toute espèce vinrent nous contempler. Mais les Indiennes ne venoient jamais les mains vides; elles nous apportoient des volailles, du mouton, ou enfin quelque chose de mangeable; et nous fûmes très-bien nourris. Nous sentîmes toutefois la différence de notre situation, depuis que nous avions passé des mains de nos bons Indiens dans celles des Espagnols. Chez les premiers, nous étions libres, et ici, nous ne pouvions nous éloigner de dix toises pour secouer la vermine qui nous rongeoit, sans avoir à nos côtés deux

soldats tenant à la main leur sabre. Le lendemain, nous eûmes la visite d'un jésuite de Castro, dont nous ne fûmes pas redevable à sa charité chrétienne, mais au rapport de notre cacique, qui avoit répandu que nous étions munis d'effets d'un très-grand prix. Le capitaine Cheap ayant tiré, par inadvertance, une montre d'or à répétition, le religieux tira de sa poche une bouteille d'eau-de-vie, et nous en versant à chacun un petit verre pour nous épanouir le cœur, il en vint à son but sans détour, en nous demandant si nous n'avions pas sauvé du naufrage des montres ou des bagues ? le capitaine Cheap ne se rappelant pas d'avoir mis en évidence un meuble qu'il cachoit avec le plus grand soin, répondit affirmativement qu'il ne possédoit ni bague ni bijou quelconque, mais comme il savoit que M. Campbell avoit une montre d'argent que notre chirurgien lui avoit donnée en mourant, il l'invita d'en faire présent au jésuite, en lui observant que ces religieux ayant beaucoup d'autorité et d'influence, il pourroit nous rendre des services. Campbell donna la montre d'assez mauvaise grâce, et reçut en échange un présent fort mesquin, qui ne valoit pas la moitié de la boîte de la

Q 2

montre. Nous apprîmes depuis, que le gouverneur en ayant été informé, fut fort mécontent, parce que ces petits profits lui appartenioient de droit, et qu'il le déclara clairement au jésuite. L'officier de la garde ayant reçu l'ordre de nous transporter à Castro à la nuit tombante, on nous conduisit à bord d'une pirogue avec un détachement de soldats, qui nous accompagnèrent. Vers les huit heures du soir, nous arrivâmes à l'entrée du port. On passa beaucoup de temps en cérémonie pour demander les clefs de la ville, comme si c'eût été une forteresse; mais en y entrant, nous ne vîmes ni portes, ni murailles, ni la moindre apparence d'une garnison. En grimpant une côte à l'entrée de la ville, nous traversâmes une haie d'hommes rangés des deux côtés avec des manches à balai sur l'épaule, en guise de mousquet, et portant à la main une mèche allumée. La maison du corégidor étoit remplie d'une foule de curieux accourus pour nous voir. C'étoit un grand homme maigre, fort âgé, vêtu d'un long manteau, coiffé d'une perruque lisse, et portant à son côté une très-longue épée. Il nous reçut en grande cérémonie; mais n'ayant point d'interprète, nous comprîmes fort peu de

chose à ses questions. Nous répondîmes beaucoup mieux à l'attention qu'il eut de nous faire servir des volailles et des jambons. Quoique nous ne fussions qu'à trois à table, nous mangeâmes autant que dix hommes d'un appétit ordinaire, et il est très-étonnant que les excès que nous fîmes dans ce genre depuis notre arrivée à Chiloé, ne nous aient pas été funestes. Non-contens de nous remplir jusqu'à la gorge, nous garnissions encore nos poches à la dérobée, et nous nous relevions deux ou trois fois dans la nuit pour dévorer ces provisions. Le capitaine Cheap, tout en déclarant qu'il en étoit honteux, faisoit comme les autres. Après le souper, le corrégidor nous conduisit au collège des jésuites, environnés d'un cortège de soldats et d'une foule de populace. Le collège, quoique vaste, ne contennoit que quatre jésuites, et ils étoient les seuls dans l'île. Le lendemain matin, le provincial envoya chercher le capitaine Cheap. Ils conversèrent en latin, qu'ils parloient peut-être assez mal l'un et l'autre; mais ils parvinrent à s'entendre. A son retour, le capitaine nous dit que ces charitables religieux paroisoient toujours très-empressés de nous détacher des vanités du monde, en nous

débarrassant des objets de luxe, si nous en avions sauvés quelques-uns. Si vous avez, nous dit-il, quelque article de cette espèce, vous ne sauriez mieux faire que de les leur abandonner ; mais ce sermon produisit peu d'effet ; parce que le prédicateur ne donna pas l'exemple. Le corrégidor, ayant appris des religieux que nous étions des hérétiques, les chargea de nous convertir ; mais l'un d'eux lui observa que cette entreprise seroit déplacée dans une île où rien ne pouvoit nous exciter à changer de religion ; mais que dans le délicieux pays du Chili, où tout étoit plaisir et jouissance, on réussiroit facilement à nous convertir. Nous attendîmes dans notre cellule quela cloche sonnât le dîner. On nous conduisit au réfectoire, où nous trouvâmes deux tables, l'une pour les religieux, et l'autre pour nous. Lorsqu'ils eurent fait en latin une prière qui nous parut fort longue, nous nous assîmes et nous mangeâmes ce qu'on avoit placé devant nous, en observant le profond silence dont les jésuites nous donnoient l'exemple. A la fin du repas, on recommença la longue prière, qui nous impatienta toutefois beaucoup moins que la première. Nous regagnâmes notre cellule, et nous passâmes ainsi huit

jours sans sortir, comme si nous avions été hors de ce monde; car au silence de cette maison, qui n'étoit jamais rompu que par la cloche du dîner, on auroit pu la croire inhabitée. Vers la fin du huitième jour, on entendit frapper violemment à la porte du collége, et nous vîmes entrer un jeune officier envoyé par le gouverneur de Chaco, pour nous y conduire. Ce jeune homme, étant le fils du gouverneur, avoit, dans cette île, presqu'autant d'autorité que son père. Après avoir pris congé des jésuites qui, se voyant frustrés de leurs espérances, ne furent pas probablement fâchés d'être débarrassés de nous, nous partîmes, escortés d'une trentaine de soldats montés sur des chevaux. Nous fîmes ce soir-là environ huit milles, et nous couchâmes dans une ferme appartenante à une vieille dame qui avoit deux filles très-jolies. La bonne maman parut fort sensible à notre situation, et prit grand soin de nous. Elle demanda au fils du gouverneur s'il croyoit qu'elle put obtenir de son père la permission de me garder quelque temps chez elle. Il répondit qu'il lui en feroit la proposition, et qu'il ne doutoit point que son père n'y consentît. Quand les soldats entrèrent dans la maison, j'obser-

vai qu'ils n'avoient point de souliers , et qu'ils portoient , comme les Indiens , des guêtres ou bottines sans pieds , et garnies toutefois de forts éperons , les uns d'argent , les autres de cuivre , qui produisoient un cliquetis semblable à celui des chaînes. Ces soldats paroisoient vigoureux et bien portans , comme tous les Espagnols nés dans cette île. Après avoir bien soupé , nous nous couchâmes sur des peaux de moutons qu'on avoit étendues auprès d'un bon feu. Nous partîmes de grand matin , et après avoir fait , à cheval , quelques milles , nous arrivâmes au bord de la mer , où nous trouvâmes plusieurs pirogues et quelques officiers qui nous attendoient. Le plus grand nombre des soldats s'embarquèrent avec nous ; les autres firent le tour avec les chevaux. Nous n'arrivâmes à Chaco que le quatrième jour. Dans ces parages , la mer est si impétueuse , et la marée si rapide , qu'un bateau ne peut pas la refouler. On prit ici les mêmes précautions qu'à Castro ; nous traversâmes une file de soldats armés de la même manière , à l'exception que quelques-uns avoient réellement des mousquets à mèche , et c'est la seule espèce d'arme à feu qu'ils ont ici. Dans la traversée , les soldats avoient fait une pompeuse

pompeuse description *del Palacio del Rei*, c'est-à-dire, du palais du roi, c'est ainsi qu'ils nomment la maison du gouverneur; nous nous attendions en conséquence à voir un édifice magnifique; mais ce n'étoit autre chose qu'une grange très-spacieuse, couverte de chaume, et divisée en plusieurs chambres ou appartemens. Le gouverneur, environné de ses principaux officiers, étoit assis près d'une table couverte de serge rouge. Il nous fit asseoir, et essaya de converser avec nous par l'entremise de son interprète, qui ne savoit ni l'anglais, ni l'espagnol, quoiqu'il prétendit être né en Angleterre, et y avoir résidé plus de quarante ans. Précédemment flibustier de profession, il avoit été pris près de Panama par les Espagnols. Le gouverneur nous fit souper chez lui, après quoi nous traversâmes sa cour pour nous retirer dans notre *appartement*, qui avoit jusque-là servi, très-probablement, de bûcher à son excellence. Mais comme nous y étions au sec, et à l'abri des injures du temps, nous nous trouvâmes parfaitement logés. On mit à notre porte un factionnaire avec sa flambeuge en main, sans doute pour nous empêcher de sortir; mais c'étoit une précau-

R

tion très-inutile, car quand nous aurions eu la liberté, nous n'aurions su qu'en faire, ni où aller. Un soldat parut fort épris de ma vieille jaquette, encore très-abondamment fournie de vermine. Il me donna en échange un vieux *puncho*, dont j'ai précédemment donné la description, et pour les restes de ma veste, il me donna une paire de culottes. Je me serois trouvé passablement équipé, si j'avois eu une seconde chemise. Le lendemain, vers midi, le gouverneur nous envoya chercher, et nous dînâmes à sa table ; après quoi nous retournâmes à notre gîte, où la foule des curieux nous laissoit rarement seuls. Au bout d'environ une semaine, on nous débarrassa du factionnaire, et nous eûmes la liberté de rôder dans ce qu'on appeloit le palais. Nous dînions tous les jours avec le gouverneur, mais nous nous accommodions fort mal de ses jours de jeûne, qui revenoient très-souvent. Mais ayant obtenu, personnellement, la bienveillance du cuisinier et de l'intendant, je ne rentrois jamais dans notre chambre qu'avec les poches bien garnies, au moyen de quoi j'y passois très-agréablement mon temps. On ne tarda pas à nous accorder la liberté de parcourir la ville, et d'aller par tout où nous

voulions. Toutes les maisons nous étoient ouvertes , et souvent , quoiqu'on sût que nous sortions de dîner , on nous conduisoit à une table copieusement garnie. Ces bonnes gens sembloient croire que nous ne pouvions jamais trop manger après un si long jeûne ; et à nous voir opérer , on auroit pu croire que nous en jugions de même. Ces peuples sont , en général , généreux et très-hospitaliers , mais très-ignorans , et gouvernés par des moines qui abusent de leur crédulité. Tous les habitans , même les Espagnols , parlent ici la langue indienne et la préfèrent à l'espagnole. Les femmes sont presque toutes très-blanches , et quelques-unes très-jolies. Elles ont la voix belle , et racorent généralement de la guitare. Mais elles ont aussi la détestable habitude de mâcher du tabac , qui est ici très-rare , et considéré , en conséquence , comme un luxe fort élégant. Lorsqu'elles se réunissent dans une maison , la maîtresse du logis apporte une grande pipe de bois bien remplie de tabac , et , après en avoir pompé deux ou trois fois la fumée , elle se couvre la bouche de son manteau , pour l'avaler sans en rien perdre. Un moment après on la voit sortir de ses narines et de ses oreilles. Elle pré-

R 2

sente la pipe à une autre, qui en fait autant, et ainsi de suite à la ronde. Leurs maisons sont de misérables chaumières, dont on peut juger par le *palais* du gouverneur. Elles font le feu dans le centre de la chambre, et un trou pratiqué de chaque côté dans le haut de la muraille sert d'issue à la fumée. Il n'y a point ici de cheminée. La classe des gens aisés est la seule qui mange du pain de froment. Il en croît ici fort peu, et il n'y a point de moulins pour le moudre; mais on a des pommes de terre ou topinambours en abondance. Ils nourrissent un grand nombre de porcs, et fournissent le Chili et le Pérou de jambons. Ils ne manquent point de moutons, mais les vaches y sont rares, et c'est en partie par leur négligence à abattre le superflu de leurs bois. S'ils en prenoient la peine, ils auroient des pâturages suffisans. Leur commerce consiste en jambons, en lard de porc, dont on fait usage au lieu de beurre dans toute l'Amérique méridionale; en planches de cèdre, que les Indiens vont abattre aux pieds des Andes ou Cordillères. Ils fabriquent aussi des petites boîtes guillochées, dont les dames Espagnoles se servent pour placer leurs ouvrages, des tapis et des ma-

telas piqués, des *punchos* très-artistement brodés tout autour; c'est dans le Chili et le Pérou l'habit de cheval des gens de distinction. Ce vêtement leur paroît, dans cette occasion, plus commode que tous les autres. Il leur vient, tous les ans, de Lima un navire, quelquefois deux; mais ils ne comptent que sur un, et il leur est arrivé d'être deux ou trois ans sans en voir. Cette circonstance les met fort mal à l'aise, car c'est ce vaisseau qui leur apporte des revêches, des toiles, des chapeaux, des rubans, du tabac, du sucre, de l'eau-de-vie et du vin; mais ce dernier article est presque en totalité pour l'usage des églises. Ce vaisseau les fournit de l'herbe du Paraguay, qui leur sert de thé. La cargaison de ce navire est adressée particulièrement aux jésuites, qui occupent plus d'Indiens que tout le reste des habitans pris ensemble, et qui font par conséquent presque tout le commerce. La monnaie d'argent n'a point de cours dans cette île. Celui qui a besoin de quelques aunes de toile, de quelques livres de sucre, de tabac, ou de quelque autre article venant du Pérou, donne, en échange, un nombre fixé de planches de cèdre, de *punchos* ou de jambons. Durant notre séjour dans cette île, nous

vîmes arriver un senau de Lima. La joie fut générale parmi les habitans, qui n'avoient point reçu de vaisseau dans l'année précédente, l'escadre de l'amiral Anson ayant répandu l'alarme sur la côte. Ce navire n'étoit pas celui qu'on attend tous les ans, mais un de ceux qui, comme je l'ai dit, viennent quelquefois accidentellement. Son capitaine étoit un homme âgé, fort connu dans l'île, où il venoit tous les deux ou trois ans depuis plus de trente années. Il avoit la tête excessivement volumineuse, et portoit, par sobrieté, le nom de *Cabuco de Toloro*, ou tête de taureau. Il étoit à peine ici depuis huit jours, lorsqu'il vint déclarer fort tristement au gouverneur, qu'il ne pouvoit plus dormir paisiblement depuis qu'il avoit appris que trois prisonniers Anglais avoient la liberté de rôder dans l'île, sans gardes, et qu'il s'attendoit à tout moment à les voir saisir et emmener son vaisseau. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que ce capitaine avoit toujours une trentaine d'hommes constamment à bord de son navire. Le gouverneur l'assura qu'il répondroit de nous, et qu'il pouvoit dormir tranquille. Il ne put pas toutefois se défendre de lui rire au nez, et toute la ville en fit autant. Mais les assurances

du gouverneur n'ayant pas suffi pour le rassurer , il se hâta de disposer de sa cargaison , et de remettre en mer. Nous étions depuis environ trois mois dans cette île , lorsque nous vîmes arriver M. Hamilton , conduit par un détachement que le gouverneur avoit envoyé au sud pour le chercher. Il étoit dans une situation déplorable ; mais la bonne nourriture ne tarda pas à rétablir sa santé et ses forces.

Le gouverneur est dans l'usage de faire une tournée dans tous les districts de son arrondissement , et , dans cette occasion , nous l'accompagnâmes. Il commença par visiter Caselmapo et ensuite Castro. Dans tous ces passages , il tient une espèce de Cour. Les principaux caciques viennent l'informer de ce qui s'est passé depuis sa dernière visite , et prennent ses ordres pour l'année suivante. A Castro nous eûmes , comme à Chaco , la liberté d'aller par tout sans gardes. On se dispensa des précautions qu'on avoit prises à notre premier passage ; il paroît qu'elles eurent pour motif de nous faire croire que cette ville étoit défendue par des fortifications redoutables. Nous vîmes clairement qu'il n'y avoit pas un seul canon. A Chaco , il y avoit un petit for-

tin construit en terre , environné de palissades et d'un petit fossé , garni de quelques mauvais canons sans affûts , qui ne défendoient point l'entrée du port. Durant notre séjour à Castro , la vieille dame chez qui je passai la première nuit après notre sortie du collège des jésuites , envoya prier le gouverneur de me permettre de passer quelques semaines chez elle , et il y consentit ; en conséquence j'y passai très-agréablement environ trois semaines. Elle me traita comme son fils , et voulut me retenir plus long-temps ; mais le gouverneur étant près de retourner à Chaco , m'envoya chercher , et je quittai avec beaucoup de regrets ma bienfaitrice. Dans le nombre des maisons que nous visitâmes à Castro , il y en avoit une appartenante à un vieil ecclésiastique , qui passoit pour le plus riche particulier de l'île. Il avoit une jeune nièce qu'il aimoit tendrement , et à qui il destinoit la totalité de sa fortune. Il avoit pris grand soin de son éducation , au moyen de quoi on la considéroit comme une des plus aimables personnes de Chiloé. Elle n'étoit pas régulièrement belle , mais très-jolie. Cette jeune personne m'honora de son attention ; elle proposa à son père de me convertir , et lui

lui demanda ensuite la permission de m'épouser. Le bon homme qui l'idolâtroit, consentit à tout, et en conséquence, à ma première visite, il m'informa des dispositions de sa nièce et de son approbation. Après cette courte harangue, il me conduisit dans une chambre remplie d'armoires et de coffres qu'il ouvrit. Il me montra tous les bijoux et la garde-robe de sa nièce, entre autres choses, il me présenta une pièce de fort belle toile, dont il alloit, disoit-il, me faire couper des chemises, et, dans ma situation, cet article étoit très-capable de me tenter. J'eus cependant la force de refuser ses propositions obligeantes; et comme j'avois alors appris assez d'espagnol pour me faire entendre, je m'excusai le plus poliment qu'il me fut possible d'accepter l'honneur qu'il me destinoit.

Parmi les Indiens qui vinrent joindre ici le gouverneur, il y avoit quelques caciques du canton où nous avions été si bien traités en arrivant à Chiloé. Un jeune homme de ce nombre ayant commis quelque faute, le gouverneur le fit mettre aux fers, et le menaça d'un châtiment très-sévère. Nous ne pûmes pas découvrir quel étoit son crime, ou si le gouverneur n'avoit point joué cette comédie pour

S

nous donner une idée de son pouvoir sur ces chefs. Quoi qu'il en soit, nous fûmes très-inquiets du sort de ce jeune homme, qui nous avoit comblé de bons offices. A notre sollicitation, le capitaine Cheap intercéda pour lui, et obtint sa liberté. Mais le gouverneur lui déclara, d'un ton fort animé, qu'il pouvoit nous remercier, car ce n'étoit que par considération pour nous qu'il ne le faisoit pas servir d'exemple. Il me semble que ce jeune homme ne pouvoit pas être puni plus ignominieusement qu'en le chargeant de fers dans une place publique, en présence de tous les caciques et d'une multitude d'Indiens. Cette mesure me parut même très-impolitique de la part du gouverneur, car ce cacique vint remercier le capitaine de son humanité, et il seroit possible qu'il se ressouvînt de ceci dans l'occasion, ainsi que les autres caciques qui en furent les témoins, et parurent plus affectés de cette violence, que celui sur qui elle tomboit.

Nous retournâmes à Castro, et le gouverneur nous prévint que le vaisseau qu'on attendoit pour le mois de novembre, nous transporteroit au Chili. Nous sentîmes ici plusieurs secousses de tremblement de terre. Un

jour étant en visite dans une maison où j'allois très-familièrement, un Indien venu d'une distance de plusieurs lieues pour faire des emplettes, avoit acheté, entre autres choses, quelques images qui représentoient des saints. Ayant déployé son précieux achat, il passa à la ronde entre les mains de toutes les femmes, qui, après avoir fait bien dévotement plusieurs signes de croix, baisoient respectueusement les images. L'une d'elles me les passa, en disant qu'un hérétique refuseroit sans doute de baisser ces saintes figures, et, en effet, je les rendis sans m'être conformé à cette cérémonie. Le hasard voulut que dans ce moment une violente secousse de tremblement de terre se fit sentir, et on ne manqua pas de l'imputer généralement à mon irrévérence. Il s'ensuivit que tous ceux qui se trouvoient dans la maison en sortirent avec la précipitation et l'air de la terreur. Je m'esquivai furtivement avec tout autant de précipitation que les autres, et la crainte d'être assommé par la populace, qui me regardoit comme un porte-malheur. Avant de retourner dans cette maison, j'eus grand soin de leur laisser le temps d'oublier cette aventure.

Il y a ici un bon port, mais l'entrée est

S. 2

dangereuse pour ceux qui ne le connoissent pas. Les marées sont très-rapides, et il y a, au milieu de la passe, des rochers couverts par les eaux. L'île a environ soixante lieues de circonférence; elle est située à environ 40 deg. 20 min. sud. C'est le plus méridional de tous les établissemens Espagnols dans ces mers. L'été est très-court, et, dans la plus grande partie de l'année, on éprouve fréquemment des coups de vent suivis de fortes pluies. En face de cette île, il y a sur les Cordillères un volcan sujet à des éruptions violentes. Une entre autres répandit l'alarme dans l'île tandis que nous y étions. Elle produisit, dans la nuit, le bruit des canons du plus gros calibre. Dès le matin le gouverneur monta à cheval, et fit plusieurs fois, précipitamment, le trajet de sa maison au fortin, en disant que c'étoit sans doute une visite que les Anglais se disposoient à lui faire, et qu'il les receyroit chaudemant; ce qui vouloit dire, apparemment, qu'il leur laisseroit un bon feu pour se chauffer dans sa maison, car je suis très-convaincu qu'il auroit fui dans les bois, si des Anglais avoient paru, même avec un seul vaisseau de guerre.

Les femmes de la plus haute distinction ne

portent ni bas ni souliers dans leurs maisons. Elles réservent ces chaussures pour des occasions particulières. J'en ai vu souvent arriver à une église située en face de la maison du gouverneur, et chaussé leurs bas et leurs souliers à la porte. Je les ai vues se déchausser en sortant. Quoiqu'elles aient toutes la peau blanche, et qu'elles soient en général assez jolies, un grand nombre se barbouillent la figure si ridiculement, qu'il est presque impossible, en les regardant, de ne pas rire.

Le gouverneur que nous trouvâmes dans cette île, étoit natif du Chili. La présidence les place ici pour trois années, qui leur paraissent longues, parce que leurs appointemens sont très-mesquins, quoiqu'ils ne négligent rien de ce qu'ils en peuvent tirer. Les villes de Castro et Chaco consistent en un certain nombre de maisons éparques, sans rues régulières : elles ont toutefois des places, comme presque toutes les villes qui appartiennent aux Espagnols. Les habitans de Chaco sont peu nombreux, à l'exception du moment où le vaisseau de Lima arrive. Les Indiens accourent alors de toutes les parties de l'île, pour acheter ce dont ils ont besoin, et re-

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

tournent dans leurs fermes dès qu'ils ont terminé leurs emplettes. Ce navire arriva vers la mi-décembre , et le 2 janvier nous nous y embarquâmes. Sa destination étoit pour Valparaiso. Nous gagnâmes la mer avec beaucoup de peine. L'impétuosité de la marée nous chassa presque sur les roches dont j'ai fait mention ; et comme notre vaisseau tiroit autant d'eau qu'un bâtiment chargé de charbon , ses ponts étoient continuellement lavés par les vagues. C'étoit toutefois un très-beau navire , d'environ deux cent cinquante tonnes. Les bois dont on se sert ici pour construire les vaisseaux , sont excellens , relativement à leur durée. Celui que nous montions avoit déjà quarante ans de service. Le capitaine étoit Espagnol , et marin fort ignorant. Le capitaine en second , le maître d'équipage et le contre-maître , étoient Français , et très-instruits. Le pilote étoit mulâtre , et l'équipage composé d'Indiens et de nègres. Les derniers étoient tous esclaves et très-vigoureux ; mais on ne les laissoit jamais monter à la manœuvre , dans la crainte qu'en tombant dans la mer , ils ne fissent éprouver une perte à leur propriétaire. Les Indiens étoient très-actifs et fort bons marins pour ce climat. Nous avions

à bord le provincial des jésuites. Il fut admis, avec le capitaine Cheap, dans la grande cabane, où ils mangeoient avec le capitaine. Quant à nous, le pont nous servoit de lit. Lorsque nous étions fatigués, nous nous y étendions au grand air. Mais c'étoit peu de chose en comparaison de nos tribulations passées. Nous vivions fort bien avec le lieutenant et le maître d'équipage, qui se faisoient toujours servir leurs repas sur le pont. Nous buvions de l'eau-de-vie comme si c'eût été de la petite bierre, et nous passions le reste du temps à fumer.

Le cinquième jour nous aperçûmes la terre à cinq lieues au sud de Valparaiso ; et peu de temps après, durant un calme, des fortes houles, venant de l'ouest, nous chassèrent rapidement sur la terre. Nous jetâmes plusieurs fois la sonde, mais la profondeur des eaux ne nous permit pas de jeter l'ancre.

L'alarme étoit générale sur le bâtiment, lorsque le jésuite sortit, pour la première fois, de la cabane, où il avoit été très-incommode durant tout le passage. Ayant été informé du danger, il retourna dans la cabane, et apporta l'image d'un saint, qu'il fit pendre au haut ban d'artimon, après quoi il menaça le saint où sa figure,

de la jeter à la mer , si elle ne nous donneoit pas bien vite un bon vent ; le hasard voulu qu'il nous en vint un peu de terre , et le jésuite remporta triomphalement son image. Le lendemain nous jetâmes l'ancre dans le port de Valparaiso. Dans la partie qui fait face au fort , les bâtimens sont si près de la terre , qu'ils jettent ordinairement trois ancre sur le rivage , contre lequel l'eau a par tout huit à dix toises de profondeur. Sans cette précaution , les coups de vent qui descendent des montagnes , les chasseroient infailliblement au large. Ce port n'est praticable qu'en été ; durant les mois d'hiver , les navires n'oseroient entreprendre d'y entrer. Les vents du nord y règnent avec tant de violence , qu'ils seroient infailliblement brisés sur la côte.

Le capitaine Espagnol alla informer le gouverneur qu'il avoit quatre prisonniers Anglais sur son bord. On ordonna de nous mettre sur le soir à terre , où nous trouvâmes un file de soldats avec leurs fusils armés de baionnettes. Ils nous environnèrent et nous conduisirent au fort , où une foule de populace nous attendoit avec impatience. Ils nous menèrent chez le gouverneur qui étoit aveugle. Après nous avoir fait quelques questions en présence des officiers

officiers dont sa maison étoit remplie, il ne parla plus que de la force de la garnison qu'il commandoit; il nous demanda si nous avions remarqué que toute la batterie basse étoit composée de canons de cuivre. On ne tarda pas à nous envoyer dans notre gîte. Nous n'y trouvâmes que les quatre murs, à l'exception d'un monceau de chaux vive qui en occupoit un tiers et produisoit une inondation de puces, dont nous fûmes bientôt couverts. Quelques soldats de l'amiral Pizarro, qu'il avoit débarqués à Buenos Ayros, n'ayant pas pu doubler le cap Horn, étoient ici en garnison. On établit à notre porte une guérite, et nous eûmes constamment un factionnaire avec la baïonnette au bout du fusil, pour nous empêcher de sortir. Le peuple venoit en foule visiter notre prison, et les soldats tiroient parti de leur curiosité, en mettant à contribution tous ceux qui vouloient la satisfaire. Le capitaine et M. Hamilton ayant sauvé leurs commissions, furent reconnus pour officiers, et en conséquence tirés de prison. M. Campbell et moi nous y restâmes. Le capitaine parut fort affligé de nous y laisser. Il me promit que s'il pouvoit approcher du président, il ne cesseroit de le solliciter jusqu'à ce qu'il

T

eut obtenu ma sortie. Dès qu'ils furent sortis, on nous réduisit à un ordinaire très-misérable. Un soldat, que le gouverneur avoit chargé de nous fournir nos subsistances, nous apportoit tous les jours des pommes de terre écrasées dans de l'eau chaude. Les autres soldats de la garnison et les curieux qui venoient nous voir, en firent l'observation, et dirent au soldat qu'il étoit honteux de nous traiter d'une manière si barbare. Il répondit que le gouverneur ne lui allouoit pour chacun de nous qu'une réale par jour, et que ce n'étoit pas sur lui que devoit tomber le reproche. Il ajouta qu'il en étoit honteux lui-même, mais que pour l'argent qu'on lui donnoit il ne pouvoit pas mieux faire. Depuis cet instant, nous fûmes beaucoup mieux traités. On nous apporta même du vin et des fruits. Nous présumâmes qu'on avoit fait des représentations au gouverneur, et qu'il avoit augmenté notre paye. On lui avoit effectivement observé que ce qu'on nous donnoit ne pouvoit pas nous faire subsister; mais sa réponse fut: eh bien, qu'ils crèvent, car ils n'obtiendront très-certainement de moi rien de plus; et Dieu sait encore si je serai jamais remboursé de cette avance. Cette charitable harangue circula

dans toute la ville , et il en résulta que personne ne vint plus nous voir sans nous apporter quelque chose. Un malheureux conducteur de mulets tiroit de sa bourse une réale. Nous voulûmes faire présent de tout ceci à notre soldat , mais il ne voulut pas accepter une obole ; ce bon homme nous observa que nous pourrions en avoir besoin , et durant les deux ou trois semaines que nous restâmes encore dans cette prison , il se priva , tous les jours , d'une moitié de sa paye pour nous faire subsister , quoiqu'il eut une femme et six enfants , et pas le moindre espoir d'être récompensé de ce sacrifice. Deux ans après , ma situation étant devenue meilleure que la sienne , j'eus la satisfaction de lui faire un petit présent. Durant notre détention nous sentîmes , pendant la nuit , une violente secousse de tremblement de terre. A chaque instant nous nous attendions à être écrasés sous le toit de notre prison , et notre horreur étoit augmentée par le bruit des chaînes et des imprécations qui partoient d'une prison voisine , où on avoit enfermé soixante-dix scélérats chargés de fers , qu'on faisoit travailler aux fortifications , comme dans d'autres pays les criminels condamnés aux galères. Peu de

T 2

jours après, on nous apprit que le président avoit ordonné de nous envoyer à St.-Iago, capitale du Chili, et distante de Valparaiso d'environ quatre-vingt dix milles. Il y avoit alors dans le port de Lima plusieurs bâtimens qui déchargeoient leurs cargaisons, de façon que, presque chaque jour, des troupes de mulets partoient pour St.-Iago chargés de marchandises. Le gouverneur envoya chercher un des maîtres muletiers, et lui ordonna de nous emmener avec lui. Le conducteur lui demanda de qui il recevroit le remboursement de ses avances durant les cinq jours qu'il mettroit à faire la route. Le gouverneur lui répondit qu'il n'en savoit rien, mais que, pour son compte, il n'avanceroit pas une obole.

Après avoir pris congé de notre généreux soldat, qui nous apporta encore quelques petites provisions pour notre voyage, nous partimes et fîmes environ quatorze milles le premier jour. Nous couchâmes en plein champ, suivant la coutume des muletiers, qui s'arrêtent dans l'endroit où ils trouvent les meilleurs pâturages pour leurs mules. Le lendemain nous grimpâmes la montagne de Zapata, et après avoir traversé une vaste plaine, nous

trouvâmes une seconde montagne très-pénible pour les mules chargées de deux ballots fort pesans. Notre muletier en conduisoit environ une centaine. Il n'y a dans aucun pays des mules comparables à celles du Chili; quoique perpétuellement sur la route, et sans autre nourriture que ce qu'elles peuvent trouver durant la nuit, elles sont aussi grasses que les chevaux les mieux nourris de l'Angleterre. Nous passâmes la quatrième nuit dans une plaine en vue et à environ quatre lieues de St.-Iago. Le lendemain en avançant vers la ville, notre maître muletier qui nous avoit témoigné de la bienveillance et très-bien traité dans la route, me recommanda sérieusement de ne pas faire un long séjour à St.-Iago, où on ne rencontroit que le vice et l'extravagance. Il me conseilla de continuer avec lui le métier de conducteur, en m'observant qu'il m'auroit bientôt mis au fait. Nous menons, ajouta-t-il, une vie heureuse et infiniment préférable aux plaisirs dangereux qu'une grande ville peut procurer. Après l'avoir remercié de l'intérêt qu'il prenoit à ma personne, je lui répondis que j'essayerois d'abord de la ville, et que si elle ne me convenoit pas, j'accepterois sa proposition. Sa bonne opinion de moi étoit

fondée sur l'attention que j'avois eue de l'aider dans toutes les occasions où mon secours pouvoit lui être utile, pour rassembler ses mules lorsqu'elles s'écartoient dans les longues plaines que nous traversâmes.

En arrivant à St.-Iago, le muletier nous remit entre les mains du capitaine de garde à la porte du palais, et celui-ci nous introduisit chez le président don Joseph Manso, qui nous reçut très-civilement. Il nous fit conduire dans une maison où nous trouvâmes le capitaine Cheap et M. Hamilton logés parfaitement; elle appartenloit à un médecin Ecos-sais établi depuis long-temps dans cette ville. Ses excellentes qualités personnelles et son habileté dans sa profession le faisoient jouir ici d'une très-haute considération. Ayant appris l'arrivée de quatre prisonniers Anglais, il alla prier le président de permettre qu'il les logeât dans sa maison. Il l'obtint et, quand nous aurions été ses frères, il n'auroit pas pu nous traiter plus affectueusement. Durant les deux années de notre résidence dans sa maison, il fut constamment occupé de nous procurer toutes les commodités et les agréments possibles. Nous voyions avec déplaisir les dépenses qu'il faisoit pour nous, mais il ne voulut ja-

mais, à cet égard, écouter un seul mot de nos représentations; et on peut dire, avec vérité, qu'il n'exista jamais un homme plus généreux ou plus sensible. Deux ou trois jours après notre arrivée, le président nous fit inviter à dîner chez lui, où nous devions trouver l'amiral Pizarro et plusieurs de ses officiers. Cette invitation nous fut très-désagréable, car nous n'osions pas la refuser, et dans l'état où nous étions, il étoit impossible de paroître.

Le lendemain, un officier Espagnol, nommé don Manuel de Guiror, appartenant à l'escadre de l'amiral Pizarro, vint nous offrir deux mille dollars, sans le moindre espoir d'en être remboursé, et uniquement pour tirer des malheureux de peine. Après lui avoir témoigné notre vive reconnaissance de sa générosité, nous acceptâmes six cents dollars, et lui donnâmes, en échange, une traite de pareille somme sur le consul anglais de Lisbonne. Au moyen de cet urgent secours, nous nous vêtîmes décentment à l'espagnole, et, comme nous étions sur notre parole, nous jouîmes librement de tous les plaisirs de la ville.

St.-Iago est située à environ 33 deg. 30 min. de latit. S. à l'ouest de l'immense chaîne de montagnes, nommées les Andes ou Cordil-

lières. Elle est au centre d'une magnifique plaine d'environ 30 lieues d'étendue. Elle fut fondée par don Pedro de Baldivia, le conquérant du Chili, qui en forma le plan par carrés, comme celui de Lima. Presque toutes les maisons appartenantes à la classe aisée, sont entre cour et jardin. Un ruisseau, très-proprement revêtu de pierres plates, traverse toutes les rues; il sert à les rafraîchir et à arroser les jardins. La ville est très-bien pavée; les jardins sont remplis d'orangers et de fleurs de toute espèce, qui répandent leurs parfums dans les maisons et jusque dans les rues. Vers le centre de la ville, on trouva la *Placa Real* ou la place royale, et huit belles avenues qui y aboutissent. A l'ouest, elle contient la cathédrale et le palais épiscopal; au nord, le palais de la présidence, la cour royale, l'hôtel-de-ville et la prison; au sud, elle est garnie d'une rangée de portiques occupés, dans toute leur longueur, par des boutiques, au-dessus desquelles on a pratiqué une galerie où se placent les spectateurs des combats de taureaux. A l'est, on voit une rangée de belles maisons appartenantes à des personnes de distinction; et dans le centre, une fontaine avec un vaste bassin de cuivre. La plupart

plupart des maisons n'ont qu'un étage ou rez-de-chaussée. Les fréquens tremblemens de terre ont forcé de prendre cette précaution, mais elles produisent un effet agréable. Les églises sont riches en dorures et en argenterie; celle des jésuites passe pour un fort beau morceau d'architecture, mais elle est beaucoup trop élevée pour un pays sujet à des se-cousses qui ont englouti plus d'une fois des milliers de ses habitans. A l'extrémité orientale de la ville, il y a une montagne, ou plutôt un roc nommé *Ste.-Lucie*, d'où on découvre la ville et tout le pays qui l'environne, à la distance de plusieurs lieues. Les *estancia* ou maisons de campagne sont charmantes; elles ont presque toutes des superbes boscquets d'oliviers et des plantations de vignes. Le vin du Chili est, dans mon opinion, très-comparable à celui de Madère, et on en fait une si grande quantité, qu'il se vend à très-bas prix. Le sol de ce pays est si fertile, que sa culture exige peu de vigueur. Il suffit de gratter un peu la terre pour qu'elle rende au centuple, sans le secours d'aucun engrais. Le froment du Chili est incontestablement le plus beau de l'univers; les fruits sont excellens dans leur espèce. Les bœufs et les moutons sont à si bon

Marché, que pour trois dollars on a une fort belle vache, et un mouton gras pour deux schellings. Leurs chevaux sont d'une vigueur extraordinaire ; et quoiqu'on en vende quelques-uns très-cher, on peut en acheter un très-bon pour quatre dollars, ou environ dix-huit schellings d'Angleterre (environ vingt-deux livres de France). Peu d'Indiens sont assez pauvres pour n'avoir pas cinq ou six chevaux. Dans l'univers, il n'y a pas de meilleurs cavaliers que les Indiens du Chili, et cela n'est pas fort étonnant ; car ils ne font jamais à pied un trajet de cent toises. Ils ont toujours un *laco* attaché à leur selle. C'est une longue lanière de cuir, au bout de laquelle ils font un nœud coulant, et cet instrument leur est généralement plus utile que toute autre espèce d'arme ; car, avec son secours, ils sont sûrs de saisir, au grand galop, soit un cheval ou un taureau sauvage, en lui entravant, à volonté, un pied de devant ou de derrière. Les chevaux qu'ils montent dans ces occasions sont si bien dressés, qu'aussitôt que l'animal est pris, ils arrêtent ; et comme ils en sont avertis par la secousse de la courroie qui tient à leur selle, ils tournent brusquement et renversent l'animal ; au moyen de

quoi , le cavalier le tue ou s'en assure , comme bon lui semble. Ces Indiens sont si adroits , qu'en faisant galoper leurs chevaux de toute leur vitesse , ils ramassent à terre un gant ou un mouchoir. J'en ai vu s'élancer sur le dos d'un taureau sauvage , et s'y tenir malgré tous les efforts de l'animal pour s'en défaire. On trouve ici des métaux de toutes les espèces ; de l'or , de l'argent , du fer , de l'étain , du plomb et du vif-argent. Mais quelques-unes de ces mines , et entre autres celles de vif-argent , sont en pure perte , parce qu'ils ne connaissent pas la manière de les exploiter. C'est de ce pays que le Pérou tire ses cuivres ; on en transporte aussi beaucoup en Europe. Je ne crois pas qu'il y ait sous le ciel un plus beau climat que celui du Chili. Ce qu'ils nomment l'hiver , ne dure pas trois mois , et , durant ce temps , le froid est très-médiocre. On peut en juger par la construction de leurs maisons , où il n'y a pas une seule cheminée. La température du reste de l'année est délicieuse , quoiqu'il fasse très-chaud depuis les dix ou onze heures du matin jusqu'à cinq heures de l'après-midi ; les matinées et les soirées sont fraîches et très-agréables. Dans la plus chaude saison de l'année , depuis les six heures du soir jusqu'à deux

ou trois heures du matin, les habitans du pays se réunissent. Ils s'amusent assez généralement à faire de la musique et à boire des liqueurs à la glace, qu'ils trouvent, dans tous les temps, sur les Cordillères en abondance.

Dans ces assemblées, les intrigues galantes ne sont pas rares, car c'est durant toute l'année leur principale occupation. Les femmes dansent parfaitement, et leurs *fandangos* sont très-agréables. Elles ont toutes l'oreille fort juste, et, pour la plupart, de fort belles voix. Leurs instrumens ordinaires sont la harpe et la guitare. Elles ont beaucoup de politesse et de complaisance. Soit qu'on les invite à danser, à chanter, ou à jouer de leur instrument, elles s'y prêtent sans se faire prier, et de très-bonne grâce : elles exécutent des contre-danses de toutes les espèces, mais celles qui semblent leur donner plus de plaisir, ressemblent à nos *horn pipe* (1). Les femmes sont très-jolies et fort recherchées dans leurs ajustemens. Elles ont, en général, des chevelures longues et fournies, dont elles forment quatre tresses, qu'elles retroussent par-derrière; chaque tresse est tenue au moyen d'une épingle, dont la tête

(1) Sorte de danse anglaise.

est un diamant. Le surplus des ornement de leur tête se bornent à quelques fleurs. Leurs chemises sont couvertes de dentelles, ainsi qu'un petit corset serré qu'elles portent par-dessus. Leurs jupes fendues et croisées par-devant, sont ordinairement ornées de trois rangs de très-belle broderie d'or ou d'argent. Dans l'hiver, elles portent une espèce de cassaquin d'étoffe d'or ou d'argent, et, en été, de superbe toile blanche couverte des plus magnifiques dentelles de Flandres. Leurs manches sont excessivement larges. Par-dessus tout ceci, elles portent, dans les temps froids, une espèce de mantelet amplement garni de dentelles. Elles ont les pieds très-mignons, et n'en tirent pas moins de vanité que les Chinoises. Leurs bras et leurs poitrines sont nus ou à peu près, et on peut même dire que leur habillement met en évidence la presque totalité de leurs charmes. Elles ont des yeux perçans, de l'esprit naturel, beaucoup d'amérité et de penchant à la galanterie.

La description d'une maison peut servir pour toutes les autres. On entre d'abord dans une vaste cour, sur un des côtés de laquelle sont les écuries. On passe ensuite dans une salle basse, qui communique d'un côté à une

grande pièce d'environ vingt pieds de largeur sur quarante pieds de longueur. Le côté proche de la fenêtre est garni, dans toute sa longueur, d'une estrade ou plate-forme élevée de cinq à six pouces au-dessus du plancher, couverte de tapis et de coussins de velours, où les femmes s'asseyent, les jambes croisées, à la manière des Maures. Au bout de l'estrade, il y a dans une alcove un lit, dont les draps qui pendent sur le devant sont, ainsi que les oreillers, bordés de dentelles avec profusion. L'alcove a une fausse porte très-commode dans certaines occasions. Il y a généralement deux autres chambres intérieures qui communiquent l'une dans l'autre. La cuisine et les offices sont détachés de la maison, et ordinai-rement sur un des côtés du jardin.

Les femmes attachent de la vanité à la parure de leurs esclaves mulâtres. Elles sont aussi richement vêtues que leurs maîtresses, à l'exception des diamans, dont celles-cipoussent le luxe jusqu'à l'extravagance. En guise de thé, elles prennent, deux fois par jour, une infusion de l'herbe du Paraguay, dont j'ai déjà fait mention. On la leur apporte dans une grande soucoupe d'argent montée sur quatre pieds, où l'on place une petite tasse fabriquée avec

une gourde ou calebasse garnie d'un couvercle d'argent. On met dans cette tasse de l'herbe , du sucre à volonté , et un peu de jus d'orange , après quoi on y verse de l'eau chaude , et on l'avale immédiatement au moyen d'un long tube d'argent, dont le bout est garni d'une petite grille arrondie qui retient l'herbe. On considère comme une grande politesse de la part d'une maîtresse de maison , lorsqu'après avoir sucé le tube deux ou trois fois , elle fait à un étranger l'honneur de le lui passer sans l'essuyer.

On mange ici les ragoûts assaisonnés d'une si copieuse quantité de poivre rouge , que ceux qui n'y sont pas faits en ont la bouche et le gosier enflammés pendant quelques heures ; et quoi qu'on ait à sa table un dîner très-complet , rien n'est plus commun que de voir entrer des filles mulâtres portant , dans une petite assiette d'argent , une portion de ces ragoûts épicés que sa maîtresse vous envoie avec un million de compliments et l'invitation de manger un petit morceau de ce qu'elle vous adresse ; et il faut le faire sur le champ , en présence de la porteuse , sans quoi sa maîtresse se croiroit grièvement insultée. A notre arrivée à Chiloé , nous aurions

été toujours très-civils, mais ici nous aurions voulu, le plus souvent, pouvoir nous dispenser de cette cérémonie.

Le président ne nous invita plus à dîner. Nous étions tenus à la formalité de nous trouver, une fois tous les quinze jours, à son lever. Nous y fûmes exacts, et il nous reçut toujours avec politesse. Il étoit aimable et généralement respecté dans tout le pays. Peu de temps après notre départ, il obtint la vice-royauté du Pérou. Il nous accordoit facilement la liberté de faire une excursion de douze à quinze jours dans les cantons du voisinage, et nous en profitions quelquefois pour aller passer quelque temps chez don Joseph Dunose, gentilhomme Français fort aimable, et non moins instruit, qui avoit épousé à St.-Iago une jeune Indienne très-jolie et très-riche. Quelques Espagnols nous reçurent aussi dans leurs maisons de campagne. Nous étions fort répandus dans la ville, où nous avions un grand nombre de connaissances, et en général nous n'eûmes qu'à nous louer de la manière dont nous fûmes traités par les habitans. Il y a ici beaucoup de gens de distinction qui sont venus d'Espagne y former des établissemens. A deux pas de notre logis, il

il y avoit une dame, nommée dona Francisca Giron, et comme son nom ressembloit beaucoup au mien, elle prétendit que nous devions être parens. Elle avoit une fille très-jolie qui chantoit et jouoit admirablement de plusieurs instrumens. Elle passoit pour la perle de St.-Iago. Sa maison étoit toujours remplie de la meilleure société, et on nous y recevoit toujours avec distinction. Il y a ici beaucoup de carrosses, mais celui du président est le seul auquel on attèle quatre chevaux. La voiture ordinaire est une calèche ou vis-à-vis, attelé d'une seule mule. Les fêtes ou combats de taureaux sont infiniment plus brillans qu'à Lisbonne ou par tout ailleurs. Jamais je n'ai vu des hommes aussi alertes ou aussi adroits que ceux qui attaquent ces animaux redoutables. A la vérité, ils en font un métier; personne ne s'avise ici de courir ce danger par plaisir; et on a observé que, parmi ces espèces de gladiateurs, il arrive rarement que ceux qui continuent long-temps ce métier, terminent leur vie par une mort naturelle.

Les taureaux sont toujours les plus vigoureux qu'on peut attraper dans les forêts ou les montagnes; on n'arrondit point le bout de

leurs cornes comme à Lisbonne, pour les empêcher de percer les hommes du premier coup. Jai vu des hommes attendre le taureau de pied ferme, sauter plusieurs fois par-dessus sa tête, et enfin sur son dos, où ils se maintenoient très-long-temps, malgré toutes les secousses et les efforts de l'animal. Mais j'ai été aussi très-souvent témoin d'accidens funestes.

Les femmes vont à ces fêtes en grande parure, et beaucoup moins, je crois, pour s'amuser du spectacle de ces combats que pour jouir de l'admiration qu'elles excitent. Elles ont une autre espèce de divertissement, qui consiste en processions nocturnes. Elles y vont couvertes d'un voile, à la faveur duquel elles s'amusent à causer avec des inconnus, en déguisant leurs voix, à peu près comme on le fait dans nos mascarades. Etant, durant une nuit de carême, posté contre les maisons, dans une rue que la procession traversoit, sans autre vêtement qu'une veste très-légère, sous mon manteau, une dame saisit mon bras que j'avais sorti, je ne sais pourquoi, et me pinça si violement, que je crus qu'elle avoit emporté le morceau ; j'en portai très-long-temps les marques. Je n'osai toutefois ni suivre celle qui m'avoit fait cette singulière caresse, ni lui

parler, dans la crainte d'occasionner quelque désordre, qui m'auroit peut-être fait assommer par la populace; elle se glissa dans la foule, et je n'ai jamais pu savoir de qui j'avais reçu cette faveur.

J'ai vu souvent ces processions suivies de quarante ou cinquante pénitents, vêtus d'une robe blanche à queue traînante, et coiffés d'un bonnet de même couleur qui leur couvroit totalement le visage, à l'exception des yeux, qui restoient découverts au moyen de deux trous. Leurs épaules étoient nues, et ils se fustigeoient avec une discipline, dont chaque coup faisoit jaillir du sang. D'autres marchoient nu-pieds, chargés d'une croix si pesante, que son poids les faisoit succomber. Les rues étoient remplies d'une foule de moines de tous les ordres. Indépendamment des troupes régulières qui gardent le président, il y a une milice très-nombreuse.

Toutes les marchandises d'Europe sont très-chères. Les draps qui se vendent en Angleterre de 14 à 15 sehellings l'aune, valent ici depuis 10 jusqu'à 11 dollars. Tous les autres articles sont en proportion. Nous y trouvâmes un grand nombre d'Espagnols qui, ayant été pris par l'amiral Anson, étoient restés quel-

que temps prisonniers sur le *Centurion*. Ils se louoient tous de la manière dont ils avoient été traités, et il est probable que nous fûmes, en grande partie, redevables de leur bonne réception, à l'exemple d'humanité que leur avoit donné l'amiral. Jusque-là ils n'avoient rencontré que des flibustiers ou des corsaires, qui traitent si brutalement leurs prisonniers, que les Espagnols du Chili et du Pérou au-roient presqu'autant aimé mourir que de tomber entre les mains des Anglais. Plusieurs me dirent qu'ils s'étoient trouvés si bien sur le *Centurion*, qu'ils n'auroient pas eu de répu-gnance à suivre l'amiral en Angleterre.

Durant notre séjour ici, M. Campbell chan-gea de religion, et nous quitta. Vers la fin de la seconde année, le président nous apprit qu'il y avoit à Valparaiso un vaisseau français venant de Lima, et destiné pour l'Espagne, qui nous prendroit sur son bord. Après avoir pris congé de nos connoissances, et fait nos remercimens à notre généreux hôte, nous nous rendîmes à Valparaiso sur des mules.

J'ai oublié d'informer mon lecteur que le président avoit alloué au capitaine Cheap six réales par jour, et quatre à chacun de nous,

durant tout le temps que nous restâmes à St.-Iago. Nous prenions cet argent quand nous en avions besoin. Le soldat qui nous avoit si généreusement secouru dans notre prison, fut le premier homme que nous rencontrâmes en entrant à Valparaiso, et j'eus la satisfaction de lui faire un présent, qui lui fut d'autant plus agréable, qu'il ne s'y attendoit pas. Jusqu'au départ du vaisseau, nous passâmes le temps à nous divertir, étant heureusement délivrés de toute relation avec le gouverneur du fort. La ville est si misérable, qu'elle en mérite à peine le nom. Il y a toutefois, au bord de la mer, d'assez beaux magasins pour la réception des marchandises.

Le vingt décembre 1744 nous nous embarquâmes à bord de la frégate le *Lys*, appartenante au port de St.-Malo. Ce navire, d'environ 450 tonnes, étoit armé de 16 canons, et son équipage consistoit en 60 hommes. Il avoit plusieurs passagers et, entre autres, don Georges Juan, un personnage d'un très-grand mérite et fort connu depuis en Angleterre. Il avoit passé plusieurs années au Pérou avec don Antonio Ulloa, pour mesurer quelques degrés du méridien proche de l'équateur. Nous devions toucher à la Concep-

tion pour y joindre trois navires français qui retournoient dans leur pays. Comme nous étions dans une saison où les vents du sud règnent sur cette côte, nous tîmes au large vers l'ouest en vue de l'île de Juan Fernandez. Nous entrâmes, le 6 janvier 1745, dans la baie de la Conception, et nous jetâmes l'ancre à Talcaguana. Nous y trouvâmes le *Louis Erasme*, le *marquis d'Antin* et la *Délivrance*, trois navires français que nous devions accompagner. Quoique nous ayons mis seize jours à faire notre passage, la distance de Valparaiso à la Conception n'est guères que de soixante lieues ; mais il n'y a pas moyen de serrer la terre contre le vent du sud qui règne dans cette saison ; et la manière d'effectuer plus promptement son passage, est de se tenir à cent ou cent vingt lieues au large.

La baie de la Conception est belle et très-vasse, mais il y a beaucoup de bas fonds et guères plus de deux endroits propres à jeter l'ancre. On peut toutefois la jeter à moins d'un quart de lieue de la ville, mais seulement dans les mois de la belle saison ; dans tout autre temps on y seroit fort exposé. Le meilleur ancrage est à Talcaguana, vers l'extrémité méridionale de la baie, où les eaux ont environ cinq

à six toises de profondeur. Le fond est bon, et on y est garanti des vents du nord. La ville n'a pour défense qu'une batterie basse, et elle ne commande que l'ancrage qui lui fait face. Le pays est très-agréable, et fournit en abondance des subsistances de toute espèce. Dans les excursions que nous fîmes journellement durant notre séjour à Talcaguana, nous rencontrâmes plusieurs très-gros serpens, mais les gens du pays assurent qu'ils ne sont pas dangereux. J'avois lu précédemment des descriptions du Chili écrites par des jésuites, qui affirmaient que ce pays ne contient pas une seule bête venimeuse, et qu'ils en avoient fait l'expérience en y apportant des punaises, qui moururent immédiatement. Il est cependant vrai que je n'en ai, de ma vie, été plus tourmenté qu'à St.-Iago ; et il y a aussi de très-grosses araignées, dont la morsure ou piqûre est très-venimeuse. J'en ai vu, de mes yeux, des effets effrayans, et je ne doute pas que, faute de secours donnés à temps, elle ne devint mortelle. Durant mon sommeil, un de ces insectes me piqua la joue, et en très-peu de temps toute cette partie de ma figure devint aussi noire que de l'encre. Je fus guéri par l'application d'une pierre bleuâtre, qui

est peut-être celle qu'on nomme la pierre à serpent dans les grandes Indes , et qui consiste dans une composition. Cette pierre se colla naturellement et tint quelque temps à ma joue. Lorsqu'elle tomba , on la lava dans du lait pour en extraire le venin qu'elle avoit tiré , et on la replaça jusqu'à ce que la douleur fut appaisée ; après quoi la plaie guérit promptement.

Tandis que les vaisseaux restèrent dans la baie , les équipages s'occupèrent à tuer et saler des bœufs pour le voyage. Chaque navire prit sur son bord autant de veaux qu'il en pouvoit commodément contenir. Tout étant terminé , nous sortîmes le vingt-sept janvier de la baie ; mais , environ huit jours après , notre bâtiment fit une voie d'eau très-forte , et si basse , qu'il n'y avoit pas moyen de la boucher sans retourner dans le port , et décharger le navire , en partie , pour pouvoir y atteindre. En conséquence , nous quittâmes les autres vaisseaux et nous regagnâmes Valparaiso , en faisant jouer constamment toutes les pompes. Cet accident fut toutefois très-heureux pour le *Lys* , car les trois autres vaisseaux furent pris , et le *Lys* l'auroit été indubitablement s'il s'étoit trouvé de leur compagnie.

pagnie. Durant ce dernier séjour à Valparaiso, nous eûmes la plus violente secousse de tremblement de terre que j'aie jamais sentie.

La réparation de notre navire étant terminée, le 20 mars nous remîmes en mer, dans une saison un peu tardive pour passer le cap Horn. Le lendemain on diminua la ration d'eau, et cette économie continua durant tout le passage. Nous fûmes forcés de nous éloigner long-temps à l'ouest. Nous poussâmes à plus degré au nord de l'île Fernandez, avant de trouver un vent dont nous pussions nous servir pour gagner au sud. Le 25, dans la lati. de 46 deg., nous fûmes accueillis d'un vent d'ouest, qui nous obliga de rester en panne durant plusieurs jours; et, jusqu'au-delà du cap, nous eûmes des brises carabinées, une mer violente, et presque toujours de la neige. Après l'avoir dépassé, nous avançâmes lentement au nord. A la vérité, je ne crois pas que dans tout le cours du voyage il nous soit arrivé de filer plus de six nœuds. Le 27 mai nous passâmes la ligne, et comme malgré notre économie l'eau commençoit à nous manquer, il parut indispensable de faire une pause à la Martinique. Le 19 juin, dans la matinée, nous découvrîmes l'île de Tabago, et

Y

nous dirigeâmes sur la Martinique. Suivant nos calculs, nous devions l'apercevoir au premier de juillet, mais nous fûmes trompés dans notre attente. Nous imputâmes ceci aux courans, mais personne de nous ne pouvoit dire s'ils nous avoient chassé trop à l'est ou à l'ouest. Après avoir consulté de nouveau la carte, on jugea que si le courant nous eut poussé trop à l'ouest, ç'auroit été au milieu des Grenadilles, et elles sont si proches les unes des autres, qu'il paroissoit impossible de les avoir traversées sans en voir une. On en conclut que nous étions à l'est, et, en conséquence, nous portâmes S. O. P. O.; mais après avoir fait plus de trente lieues dans cette direction, sans apparence de terre, nous prîmes le parti de tourner au nord jusqu'à ce que nous découvrissions Porto Rico, et le quatre dans l'après-midi nous l'aperçûmes; de façon qu'il fut alors démontré que nous avions passé, durant la nuit, entre les roches des Grenadilles; et, certes, jamais vaisseau ne fit un passage plus dangereux ou plus extraordinaire. On résolut de passer entre Porto Rico et St.-Domingue, et de porter sur le Cap Français, où nous arrivâmes dans la nuit. Dans la matinée nous bordâmes la côte, et

comme je me promenois sur le pont , le capitaine Cheap sortit de la cabane , et vint me dire qu'il venoit de voir une tonne de bœuf flotter auprès du navire ; qu'il étoit sûr qu'elle avoit été récemment jetée à la mer , et qu'il gageoit que sous peu de temps nous verrions un corsaire anglais paroître. Environ une demi-heure après , nous aperçûmes , du pont , deux voiles , et nous vîmes distinctement qu'elles nous chassoient. Dans cet instant , nous eûmes un calme plat , mais les deux navires avoient déjà si considérablement gagné sur nous , que nous les reconnûmes pour deux bâtimens de guerre anglais , l'un à deux ponts , et l'autre portant vingt canons en batterie. On avoit négligé de placer des vedettes à notre mât ; et , quand on aperçut le danger , il n'y avoit plus moyen de l'éviter. Les Français et les Espagnols , un peu déconcertés , se proposèrent de profiter du premier souffle de vent pour s'échouer sur la côte de Porto Rico ; mais lorsqu'ils réfléchirent que les brigands , dont cette île est peu-peuplée , les égorgeroient très-probablement pour piller le navire , ils aimèrent mieux courir la chance d'être pris par les Anglais. En conséquence , ils portèrent au nord entre les deux

îles. Dans l'après-midi, nous eûmes un vent frais, et nous avançâmes assez lestement; mais les deux navires l'eurent bientôt aussi, et ils nous serrèrent de si près, qu'il parut impossible de s'en sauver. Les officiers coururent à leurs malles, et remplirent leurs poches de ce qu'ils avoient de plus précieux. Quelques-uns vinrent m'offrir des bourses pleines d'or, en me disant qu'ils aimoient mieux que j'en profitasse que ceux qui les poursuivoient. Je répondis que rien ne pres-
soit encore, mais je ne croyois pas moins leur prise aussi certaine que si les Anglais avoient été sur leur bord. Nous eûmes un très-beau clair de lune, et à chaque instant nous nous attendions à voir arriver sur nous les deux vaisseaux; mais les Français en furent quittes pour la peur. Les vaisseaux dis-
parurent, et, à notre grande surprise, lorsque le jour parut, on ne les apercevoit plus du haut du grand mât. Faute d'une heure ou deux de persévérance, ces deux corsaires per-
dirent une prise très-riche. Le *Lys* portoit près de deux millions de dollars, indépendam-
ment d'une cargaison précieuse. Le huit, à six heures du matin, nous étions à la hauteur du cap la Grange, et nous apprîmes ici des

habitans du Cap Français que , depuis le commencement de la guerre , ils avoient vu tous les jours deux ou trois corsaires anglais croiser à leur hauteur , à l'exception du seul jour de notre arrivée. Dans l'après-midi , nous jetâmes l'ancre dans le port du cap.

Nous ne perdîmes pas un seul homme dans cette longue traversée ; je ne me rappelle pas même d'en avoir vu un malade. Mais ici ils furent presque tous incommodés , et trois ou quatre y moururent. Quoique ce pays soit beau et bien cultivé , c'est un des endroits les plus mal-sains des Indes occidentales. Lorsque nous y eûmes passé quelques jours , le gouverneur nous fit dire de nous rendre chez lui ; mais il ne fit pas plus d'attention à nous qu'à ses esclaves ; il ne daigna pas même nous faire asseoir.

Vers la fin du mois d'août , nous vîmes arriver une escadre composée de cinq vaisseaux de guerre français , commandée par M. de l'Estanduère , qui devoit convoyer en France les vaisseaux du commerce. Ni lui , ni ses officiers , ne firent la moindre attention au capitaine Cheap , quoiqu'ils le rencontrassent tous les jours à terre. Un soir , au moment où nous allions regagner notre vaisseau avec son capitaine , un garde marine , appartenant à

l'escadre , sauta dans notre bateau , et ordonna aux rameurs de le conduire au vaisseau qu'il montoit ; au moyen de quoi il nous fallut attendre , pendant plus de deux heures , le retour de notre bateau sur le rivage . Le six septembre , nous mêmes en mer avec une cinquantaine de navires marchands , escortés par les cinq vaisseaux de guerre . Le huit , nous découvrîmes *Cayco grande* , et , le lendemain , nous vîmes un fort beau corsaire de la Jamaïque qui nous suivoit , en se tenant toujours au vent du convoi , afin d'en enlever , durant la nuit , un ou deux navires , s'il étoit possible . M. l'Estanduère l'ayant aperçu , envoya une frégate en informer tous les capitaines du convoi , et leur ordonner de se tenir , durant la nuit , très-proches les uns des autres ; ce qu'ils observèrent si exactement , que plusieurs se heurtèrent et furent si endommagés , que leurs réparations nous retinrent une journée entière . Le corsaire maintenant toujours son poste , M. de l'Estanduère envoya deux de ses plus fins voiliers pour lui donner la chasse : le corsaire parut y faire peu d'attention jusqu'à une certaine distance ; dès qu'il se voyoit serré , il prenoit chasse et disparaissoit promptement ; et dès que les deux chasseurs rétrogradoient , il reprenoit

son poste. Ce manège occasionnant, toutes les nuits, des accidens à quelques navires du convoi, un très-beau bâtiment de trente canons, appartenant au port de Marseille, sortit de la ligne du convoi et s'éloigna un peu au vent des autres. M. l'Estanduère s'en étant aperçu dans la matinée, envoya un frégate chercher le capitaine, qu'elle amena sur son bord. Ayant ensuite fait un signal à tout le convoi de s'approcher, on tira de son bord un coup de canon, et il hissa au bâton de commandement un pavillon rouge. Immédiatement après, le capitaine marchand fut monté à la vergue du perroquet et plongé trois fois dans la mer. On le reconduisit ensuite à son bord, après lui avoir ordonné de tenir, durant toute la journée, ses flammes flottantes pour le distinguer des autres. On nous assura que le jeune homme qui venoit d'être traité si ignominieusement, appartenoit à une famille distinguée d'une des provinces méridionales de France, et que, comme il étoit personnellement connu pour un jeune homme très-brave et rempli d'honneur, il ne manqueroit pas de demander satisfaction de cette insulte, quand il en trouveroit l'occasion. Cette affaire fit en effet beaucoup de bruit en France. Le vaisseau que nous montions

marchoit si pesamment, qu'un jour il s'éloigna aussi de sa station. Le commandant de l'escadre fit un signal d'ainener à notre capitaine, qui fut saisi de frayeur. Lorsque nous fûmes à la portée de la voix, M. de l'Estanduère l'accabla d'injures, et après lui avoir rappelé l'aventure du capitaine Marseillais, il lui déclara qu'il seroit traité de même s'il lui arrivoit encore de sortir de sa station. Il résulta toutefois de cette rigoureuse discipline, que le convoi arriva intact. Le corsaire eut beau rôder autour de nous, il ne tira point de fruit de sa persévérandce.

Le 27 octobre dans l'après-midi, nous découvrîmes le cap Ortegal, et le 31 nous jetâmes l'ancre dans la rade de Brest. Comme le *Lys* étoit porteur d'une cargaison très-précieuse, on le toua le lendemain matin dans le port. L'argent fut bientôt transporté à terre, où les officiers et tous les marins, absens de chez eux depuis plusieurs années, se hâtèrent de descendre. Nous fûmes les seuls avec un ou deux hommes de garde, qui restèrent à bord. Il faisoit très-froid, particulièrement pour nous, qui avions resté si long-temps dans des climats très-chauds, et nous le sentions d'autant plus vivement, que

que nous étions vêtus d'étoffes très-légères. Nous n'avions ni bois, ni chandelle, car ces articles sont expressément défendus dans les ports, à cause des accidens qui pourroient en résulter. Quelques-uns des officiers de notre vaisseau eurent l'attention de nous envoyer tous les jours des vivres, sans quoi nous aurions pu mourir de faim, car M. l'intendant ne daigna point songer à nous; et quoiqu'il y eut ici en armement une nombreuse escadre, pas un des officiers n'approcha du capitaine Cheap. Dès cinq heures après-midi nous étions dans les ténèbres; et, quand nous voulions souper, il falloit avoir soin de placer les vivres d'avance, car nous n'aurions jamais pu les trouver. Après avoir ainsi passé très-tristement huit jours, nous vîmes arriver une espèce de galère, chargée d'un grand nombre de prisonniers Anglais, appartenans à deux corsaires qui avoient été pris par les François. On nous fit passer sur leur bord, et nous entrâmes à environ quatre lieues dans la rivière de Landernau. Nous fûmes dans cette ville sur notre parole; en conséquence, nous prîmes les meilleurs logemens que nous puîmes trouver, et nous vécûmes très-bien. Au bout de trois mois, il vint un ordre de la

cour d'Espagne , qui nous permettoit de retourner en Angleterre par la première occasion. Ayant appris qu'il y avoit à Morlaix un navire hollandais prêt à mettre à la voile , nous nous y rendîmes , mais il falloit attendre encore près de six semaines. Enfin , nous nous arrangeâmes avec le maître d'un bateau pêcheur hollandais , qui promit de nous descendre à Douvres , et se fit payer d'avance. En arrivant à l'embouchure de la rivière , nous trouvâmes un corsaire français qui se disposoit à partir pour une croisière. Il hêla le hollandais , et lui ordonna de jeter l'ancre , en déclarant qu'il le couleroit bas , s'il s'avisoit de partir avant lui. Il fallut céder à la force , et attendre le départ du corsaire , que nous donnions au diable de tout notre cœur. Il sortit enfin , et nous le suivîmes. Notre passage fut fort lent et non moins désagréable. Le neuvième jour , nous découvrîmes Douvres , et nous rappelâmes au hollandais ses conventions. Mais au lieu de nous y conduire , il prit la direction contraire , et , au jour , nous nous trouvâmes près des côtes de France. Nous lui reprochâmes sa perfidie , et nous voulions le forcer de retourner sur Douvres , lorsque nous découvrîmes un vaisseau de

guerre anglais qui portoit sur nous à pleines voiles. L'officier qui vint visiter notre bateau pêcheur, nous apprit que son vaisseau étoit *l'Ecureuil*, commandé par le capitaine Masterson. Il nous conduisit sur son bord, et le capitaine Masterson nous fit immédiatement conduire à Douvres par un cutter qui l'accompagnoit. Y étant arrivés dans l'après-midi, nous partîmes pour Canterbury sur des chevaux de poste, mais le capitaine Cheap se trouva si fatigué, qu'il ne put pas aller plus loin, et le lendemain, n'étant pas encore en état de monter à cheval, il monta dans une chaise avec M. Hamilton. Je continuai de courir en bidet. Mais ici l'examen de nos finances, que nous partageâmes, nous jeta dans un très-grand embarras, car elles étoient insuffisantes pour nous conduire à Londres. Ma part se trouva si courte, que je n'avois que de quoi payer très-strictement mes chevaux, mais rien pour vivre sur la route, ni même pour payer le passage des barrières. Quant à celles-ci, je m'en tirai en les traversant au galop, sans m'embarrasser des clameurs des gardiens, qui ne pouvoient pas m'atteindre; et comme j'avois appris à supporter des longs jeûnes, j'endurai celui-ci sans beaucoup de

peine. En arrivant au premier faubourg, je me fis conduire par un fiacre dans la rue de Malborough, où ma famille résidoit à mon départ de l'Angleterre. Je trouvai la maison vide et close. N'ayant pas eu la moindre nouvelle de mon pays durant ma longue absence, je ne savois à qui m'adresser pour savoir si mes parens étoient morts ou en vie. M'étant rappelé d'un marchand de toile qui fournissoit la maison, j'indiquai sa boutique à mon fiacre. Je me fis connoître ; il paya mon cocher, et je lui demandai des nouvelles de ma famille. Il m'apprit que ma sœur, récemment mariée au lord Carlisle, résidoit dans la place de Soho. Je m'y rendis pédestrement ; mais le portier, à qui mon accoutrement, moitié français, moitié espagnol, et mes grosses bottes crottées ne plurent pas probablement, fut près de me claquer la porte au nez, je parvins cependant à me faire admettre.

Il seroit superflu d'informer le lecteur de la surprise et de la joie que causa à ma sœur mon apparition imprévue. Elle me donna l'argent nécessaire pour me présenter convenablement à nos connaissances ; et toutes les épreuves et les vicissitudes de ma fortune furent enfin, pour cette fois, terminées.

SECONDE PARTIE,
ou
SUITE DU VOYAGE
DE BYRON.

THE STATE OF TEXAS
TO THE PEOPLE OF TEXAS
THE STATE OF TEXAS
TO THE PEOPLE OF TEXAS

RELATION

Du voyage des marins, faisant partie de l'équipage du vaisseau la Gageure, qui abandonnèrent le capitaine Cheap dans l'île et qui revinrent à travers le détroit de Magellan.

Le lecteur doit se rappeler que la plus nombreuse partie de l'équipage s'étoit déterminée à tenter son retour en se dirigeant au sud à travers le détroit de Magellan, et que la presque totalité ayant enfin adopté cette résolution, ils abandonnèrent dans l'île le capitaine Cheap, M. Hamilton, et M. Elliot le chirurgien-major, emmenant avec eux la grande barque récemment reconstruite, la berge et la chaloupe. Il doit se souvenir aussi qu'à leur premier relâche, ils jugèrent à propos de renvoyer la berge avec quelques-uns des leurs, parmi lesquels étoient M^{rs}. Campbell et Byron, pour prendre dans l'île quelques balles de canevas, qui pouvoient leur devenir nécessaires pour réparer les voiles.

Ne voyant pas reparoître la berge, ils armèrent la chaloupe, comme ils en avoient menacé M. Byron, et allèrent la chercher sur les lagunes, où ils la supposoient. Ne l'ayant pas trouvée, ils ne doutèrent pas que ceux qui étoient restés dans l'île ne l'eussent mise en sûreté, et qu'il ne fallut un combat pour la ravoir. En conséquence, ils retournèrent vers leurs compagnons, qui se résignèrent à s'en passer. Cette privation leur fut très-sensible, n'ayant plus pour descendre, dans l'occasion, sur les côtes, d'autre ressource que la chaloupe, qu'un accident pouvoit leur enlever. Ils partirent cependant, et firent, dès les premiers jours, une navigation difficile et dangereuse. L'inquiétude et le mécontentement ne tardèrent pas à se faire sentir. La barque étoit encombrée d'un si grand nombre, que chacun s'y trouvoit fort gêné; l'humidité des habits, la transpiration des corps serrés les uns contre les autres, répandoient une odeur insupportable.

Le vent ne permettant pas de gagner au large, ils descendirent sur la côte pour chercher des subsistances. Ce fut avec beaucoup de peine qu'ils vinrent à bout de passer les petites îles qui sont au sud de celle où ils avoient fait

fait un triste et long séjour. Les obstacles et les dangers croissant à mesure qu'ils s'en éloignoient, un grand nombre se repentirent d'avoir rejeté l'avis de leur capitaine, et l'esprit de dissention se renouvela. Le 2 novembre, ils se trouvoient, suivant leurs observations, à 50 degrés de lat. S., et l'île Wager étant à 47 degrés même latitude. Ils n'avoient fait, en trois semaines, qu'un trajet bien court. Le lendemain, la chaloupe eut sa voile de traverse déchirée d'un coup de vent, et s'éloigna de la barque, malgré l'invitation de ses compagnons, qui l'engagèrent à s'approcher. A deux heures après-midi, elle précedoit la barque d'environ quatre milles. Ceux-cifirent en vain tous leurs efforts pour la rejoindre, mais ils la perdirent totalement de vue.

La difficulté de descendre à terre pour y chercher des vivres, leur fit vivement regretter la perte de la chaloupe. Ils découvrirent heureusement un assez bon havre, où la violence de la mer les retint deux jours. Le 6, ils remirent en mer, et eurent la joie de voir venir à eux la chaloupe. Sur le soir ils jetèrent l'ancre, et le vent s'étant un peu calmé, ils attachèrent la chaloupe à la proue de leur bâtiment. Il n'y resta que deux hom-

A a

mes, les autres allèrent chercher des vivres sur la côte. Dans la nuit, un de ces deux hommes monta sur la barque, et, vers les deux heures après-minuit, un coup de vent détacha et emporta la chaloupe. Le malheureux qui étoit dedans, crioit de toutes ses forces ; mais il fut impossible de le secourir ; l'homme et la chaloupe disparurent, et furent sans doute broyés entre les roches. Le décuoragement devint général, les esprits s'agrirent, chacun murmuroit, et refusoit les services les plus indispensables à sa propre conservation. L'équipage exigea qu'on fit la répartition des vivres. Onze d'entre eux demandèrent qu'on les mit à terre avec leur part des subsistances. Toutes les représentations furent vaines, il fallut les satisfaire ; on leur donna des provisions, et ils signèrent un certificat qui attestoit qu'on les avoit débarqués de leur choix, et non par force.

La troupe n'étoit plus composée que de 60 hommes, et c'étoit encore beaucoup trop pour un si petit bâtiment. Le 10, suivant les calculs du sieur Bulkeley, ils étoient à la hauteur du cap Vittoria, et peu de temps après, ils atteignirent l'embouchure du détroit de Magellan. Ici, les obstacles et les dan-

gers se multiplièrent d'une manière effrayante. Tandis qu'ils étoient au milieu des rochers, il survint un ouragan terrible et un déluge de pluie. Le temps devint si sombre, qu'on ne distinguoit plus les objets d'un bout du bâtimenit à l'autre. Ils se croyoient perdus, mais le temps s'éclaircit; et, après une course d'environ une lieue à travers les roches, ils trouvèrent un bon havre. Le 11 dans l'après-midi, étant proches de terre, ils aperçurent deux Indiens qui les regardoient du haut d'un rocher. Ils leur firent des signes; deux de leurs gens descendirent à terre, mais les Indiens s'enfuirent dans les bois. Le lendemain, les Indiens reparurent; quatre hommes descendirent à terre et les suivirent jusqu'à un endroit où ils trouvèrent plusieurs autres Indiens dans un canot; les deux autres y entrèrent, et s'étant un peu éloignés du rivage, ils firent entendre par signes qu'ils avoient besoin de vêtemens. Nos gens se servirent du même moyen pour leur demander des vivres. Ils n'avoient qu'un vieux chien qu'ils trouquèrent contre une paire de culottes de coutil. Le chien, quoique galleux, fut aussitôt tué et mangé par nos quatre marins.

Le 14, ils découvrirent à l'ouest un cap que

A a 2

le canonnier prétendit être le cap Pilar , et le lendemain , un autre qu'il supposa le cap Mundar ; mais ils souffroient toujours de plus en plus de la disette des vivres. Quelques-uns troquoient leurs meilleures nippes contre de la farine ; les matelots qui pouvoient s'en passer , vendoient leur portion. Elle fut d'abord appréciée à douze schellings la livre , et se vendit ensuite jusqu'à une guinée. Un jeune enfant de seize ans mourut d'inanition. Un autre jeune-mousse , ayant confié à un des marins une vingtaine de guinées et un gobelet d'argent , conjura le gardien de ce dépôt de lui donner de quoi acheter des vivres. Il le refusa durement , sous prétexte que cet argent devoit servir à lui acheter au Chili des habits et du linge. Il eut la barbarie de laisser expirer ce jeune homme de faim , sans vouloir se dessaisir d'une obole pour lui sauver la vie. La disette de vivres étoit au point qu'il mouroit presque tous les jours quelqu'un faute d'aliment.

Il étoient déjà fort avancés dans le détroit , lorsque M. Beans , le lieutenant , prétendit qu'ils avoient pris une fausse direction , et qu'au lieu d'enfiler le détroit , ils s'étoient écartés dans une lagune qui est au nord du dé-

troit. Son avis prévalut contre celui du canonnier, qui méritoit plus de confiance, car il étoit le seul en état de faire les observations et les calculs nécessaires dans cette occasion. Mais l'équipage n'apercevant pas assez promptement les issues et les indices relatés dans les mémoires du chevalier de Narborough, perdit patience. On rebroussa chemin, et on perdit quinze jours à s'éloigner du but vers lequel on tendoit. Le 4 décembre, ils aperçurent, pour la seconde fois, le cap Pilar, ayant en face du sud ouest le cap Dé-séada. Le canonnier les ayant fait observer à M. Beans, celui-ci fut forcé d'avouer qu'on avoit suivi, dès la première fois, la véritable route ; au moyen de quoi, son ignorance et sa présomption prolongèrent les souffrances, les dangers et l'horrible situation de l'équipage. La certitude d'être enfin dans le détroit, répandit une joie qui sauva le lieutenant des reproches qu'il méritoit. On oublia les maux passés, et chacun reprit courage.

Le lendemain, étant vis-à-vis le promontoire de Quad, ils aperçurent de la fumée sur la rive opposée (1), et, un moment après,

(1) J'aurois pu abréger ces détails, dont la ressem-

quelques Indiens à l'entrée d'une petite baie. Leurs cris de *bona bona* ayant été considérés comme un signe d'amitié, quelques marins allèrent les joindre, et en reçurent en troc de quelques marchandises de peu de valeur, des chiens, des oies et quelques pièces de bœuf.

- Ces Indiens sont de taille médiocre, ils ont le teint olivâtre, et les cheveux d'un beau noir, qu'ils portent fort courts. Ils ont le visage rond, le nez et les yeux fort petits, et les dents fort blanches. Leurs têtes sont chargées d'une touffe de plumes, qui produit un fort bel effet. Leurs vêtemens sont fabriqués de peaux de veaux marins, et d'un autre animal qu'ils nomment *guianacoës*, dont j'aurai occasion de parler. Ceux qui parurent ici avoient avec eux leurs femmes, mais elles se sauvinerent dans les bois ; au moyen de quoi il ne fut pas possible de savoir si leur figure avoit quelques agréments. Le vent étant devenu favorable, ils parcoururent, sans danger, des côtes, où ils trouvèrent de très-bonne eau,

blance avec ceux que le lecteur a lus précédemment pourroit lasser sa patience, mais je n'ai pas cru devoir supprimer ce qui tend à faire connoître le détroit et les pays qui l'environnent.

quantité de moules, et d'autres bons coquillages, des mouettes et d'autres oiseaux de mer.

Le 9, ils dépassèrent l'île de Ste.-Elisabeth, et découvrirent un fort beau pays où les guianacoës courroient par troupes de dix à douze. Cet animal est de la taille de nos plus grands cerfs. Il a le cou fort long, les jambes fines et le pied fourchu. Sa tête ressemble à celle du mouton. Son corps est couvert de laine rouge sur le dos, et blanche sur les flancs et sous le ventre. Cet animal, très-agile, a la vue perçante et fuit rapidement dès qu'on l'approche. Le lendemain, étant dans une baie assez commode, la barque y courut un grand risque, elle heurta à deux reprises, et le reflux étoit si fort, qu'en moins d'un quart d'heure le bâtiment se trouva à sec. Le bonheur voulut toutefois qu'il ne fut point endommagé. A la marée montante, ils le remirent à flot, et profitèrent d'un vent frais pour atteindre le cap de la Vierge-Marie.

Au bout d'un mois, ils parvinrent enfin à sortir du détroit, après avoir reconnu, par expérience, l'exactitude des renseignemens contenus dans la description que le chevalier Narborough à donnée de ce détroit. Après

192 SUITE DU VOYAGE

avoir dépassé le cap de la Vierge-Marie, ils aperçurent sur la côte des hommes à cheval, qui faisoient des signes avec leurs chapeaux, comme s'ils avoient voulu leur parler. Ils étoient suivis d'autres hommes à pied qui conduisoient quantité de bétail. Les navigateurs, jugeant à leur apparence qu'ils étoient des Européens, jetèrent l'ancre et tâchèrent de serrer la terre, mais la force de la marée les empêcha d'y descendre. Toute cette côte est fort plate, et les inconnus, agitant en l'air leurs mouchoirs, firent entendre qu'il y avoit à une lieue delà, vers le nord, une baie où la barque pourroit entrer et approcher la terre; mais les marins en furent empêchés par un vent contraire, qui les fit dériver au sud. Ils portèrent au large, et le vent ayant tourné subitement à l'ouest, ils furent forcés de s'éloigner, sans savoir si ceux qu'ils voyoient sur cette côte étoient des naturels du pays, ou s'ils y avoient été jetés par un naufrage.

Le 14, suivant leurs observations, ils étoient à 49 deg. 10 min. de lat. S., et à 74 deg. 5 m. de longit. O. Le lendemain, ils atteignirent l'île des Pengouins, située à une lieue du rivage. Elle étoit couverte de veaux marins et de pengouins; cet oiseau, commun sur différentes

férentes côtes, est suffisamment connu pour se dispenser de sa description. Ils se hâtèrent de quitter cette île pour arriver plus promptement au port Désiré, où ils se proposoient de passer quelques jours.

L'entrée de ce port est remarquable par un roc de quarante pieds de hauteur au sud, et à environ un mille du bord de la mer. Il ressemble à une borne construite de main d'homme. Ils allèrent à une lieue delà visiter l'île des Veaux-Marins, et, en moins d'une demi-heure, ils en tuèrent un si grand nombre, qu'après en avoir fait une ample provision, ils furent obligés d'abandonner le reste. Soit que leur chair eut quelque qualité nuisible, où qu'elle fut trop indigeste pour des estomacs affoiblis, plusieurs de ceux qui en mangèrent, à la vérité sans ménagement, furent saisis de fièvres violentes accompagnées de maux de tête. On trouve sur cette côte des briques gravées de différens caractères. Sur une, on lisoit très-distinctement, *capt. Stratton, 16 canons, 1687*, qui désignoit probablement un naufrage. Ils trouvèrent aussi le puits Peckett, indiqué par le chevalier Narborough. La source est si foible, qu'elle ne donne que 120 pintes d'eau par jour; mais le puits étant

B b

alors rempli, ils trouvèrent suffisamment d'eau pour renouveler leur provision.

L'esprit d'indocilité avoit pris de si fortes racines, qu'ici les dissentions se renouvelèrent avec violence. La répartition de la farine servit encore de prétexte. Il n'en restoit qu'une tonne, et c'étoit bien peu pour atteindre au Brésil. Mais ici, l'équipage mutiné, ne voulut point écouter les représentations, ils vouloient de la farine, et il fallut en donner, au hasard de tout ce qui pouvoit en résulter pour l'avenir. La ration fut fixée à une demi-livre; ceux qui étoient chargés de la manœuvre du bâtiment, exigèrent une double ration; mais cette demande excita la clamour générale, et fut rejetée.

Le 26, ils quittèrent le port Désiré, et, le même jour, ils doublèrent le cap Blanco, dont ils vérifièrent la longitude à 71 degrés onest. Le jour suivant, ils eurent un temps favorable à tous égards, mais l'esprit de révolte alloit en croissant, et les clamours devinrent si bruyantes, qu'il fallut distribuer le reste de la farine, sur le pied d'une livre et demie par tête: on peut juger quelle ne dura pas long-temps. Pour toutes subsistances, il ne restoit que les veaux marins, plus d'à moitié

corrompus faute de sel. Il falloit être affamé pour en manger malgré sa repoussante odeur. Mais la saleté et la puanteur leur étoient devenues familières.

Jusqu'au 10 de janvier, ils n'eurent point d'autre nourriture. Le munitionnaire en mourut ; son corps n'étoit plus qu'un squelette, et c'est peut-être le premier des munitionnaires d'un vaisseau de roi qui ait péri de famine. Ils étoient tous décharnés, et rongés de vermine ; ceux qui passoient pour les plus sains, pouvoient à peine se tenir debout durant dix minutes. Enfin, la vue de la terre ranima le courage et l'espoir. Mais jusqu'au 12, ils ne purent pas serrer le rivage d'assez près pour descendre à terre. Ils avoient devant les yeux un superbe pays couvert de chiens et de chevaux sauvages, qui courroient par troupes dans la campagne. Mais ce spectacle ne servoit qu'à exciter leurs désirs sans les satisfaire. Ils n'avoient rien à manger, et leur provision d'eau étoit réduite à une tonne. La violence des vagues et de la marée, ne permettoient pas d'approcher la terre, sans courir le risque, presque certain, de voir le bâtiment brisé sur la côte. Ils proposèrent aux moins éclopés de gagner la terre à la

B b 2

nage. Cette proposition les fit tous frémir, et personne ne paroisoit disposé à tenter cette entreprise; M. Ewers, lieutenant des troupes de terre, et deux autres officiers, en donnèrent le courageux exemple. D'autres les suivirent et, enfin, onze des plus robustes s'y aventurèrent. Ils parvinrent tous sur la côte, à l'exception d'un seul; les forces lui manquèrent et il se noya. Les autres prirent des tonnes vides, dans lesquelles ils attachèrent des fusils, des sacs de poudre et des balles, qu'ils jetèrent à l'eau du côté de la côte où la marée les poussa promptement. Ceux qui étoient à terre s'en servirent sans perdre un instant. Après avoir tué un grand nombre de veaux marins couchés sur le rivage, ne trouvant point de bois, ils firent du feu avec le fumier des chevaux et des chiens, qui sont ici plus nombreux que les moutons dans les plaines de Dorset. Ceux qui étoient restés par force sur le bâtiment, contemplaient ces apprêts de bonne chère avec envie. Mourans de faim à la vue de l'abondance, ils eurent recours à une vieille peau de veau marin dont on s'étoit servi pour former une espèce de tente; ils essayèrent toutefois de la mâcher. Le lendemain, ils réussirent à serrer

d'un peu plus près le rivage , et ayant amarré les rames à l'écouille , ils s'en servirent pour tirer à eux ce que leurs compagnons leur avoient préparé. Ils reçurent d'abord un cheval et un chien , qui furent dévorés en un instant. Quelque temps après , les trois officiers revinrent à bord , traînant après eux une bonne provision de cheval et de veau marin.

C'en étoit fait de tous , s'ils n'eussent pas profité du bon moment , car , dès qu'ils furent embarqués avec les vivres , il survint une brise de mer si violente , quelle entraîna le bâtiment. Malgré tous leurs efforts , il fallut s'éloigner et laisser à terre huit de leurs gens avec toute l'eau fraîche. Sur le soir , la tempête redoubla , la tête du gouvernail fut brisée , et la barque menacée du même sort. Forcés de porter au large et d'abandonner leurs gens à terre , ils mirent à flot une de leurs tonnes remplies d'habits , de poudre , de balles , de chandelles , et d'un nombre suffisant d'armes à feu , avec une lettre qui informoit ces malheureux du danger que le bâtiment avoit couru , et de l'impossibilité de venir les reprendre. Ils eurent la consolation de voir ces huit infortunés se saisir de la

tonne que la marée avoit poussée sur le rivage.

Durant les quatre jours suivans , ils avancèrent très-peu. Le 18 , la provision d'eau pour 33 hommes étoit réduite à 80 pintes. Le lendemain , ils furent assez heureux pour prendre terre au moment où la dernière pinte d'eau venoit d'être consommée. Plusieurs se jetèrent à la nage pour aller plus promptement en chercher , et ils en burent avec si peu de modération , qu'ils furent très-malades. Un d'eux en fut si incommodé , qu'en voulant revenir à bord les forces lui manquèrent , et il se noya.

Le lendemain , les sieurs Bulkeley et Cummins rencontrèrent à terre quelques habitans du pays, montés sur de bons chevaux. Comme ils étoient au sud de la rivière de la Plata , ils supposèrent que ces gens étoient des Portugais , et Bulkeley qui parloit leur langue , lia conversation avec eux. Ils lui apprirent que la guerre continuoit entre les Anglais et les Espagnols ; que ces derniers avoient alors deux vaisseaux de guerre , l'un de 50 , et l'autre de 60 canons , qui croisoient à la hauteur du cap Ste.-Marie ; qu'il n'y avoit pas plus de six semaines qu'un de leurs vaisseaux de 71 canons s'étoit brisé contre la côte , sans qu'un

seul de l'équipage ait pu se sauver. Ils déclarèrent qu'ils étoient Castillans, qu'ils faisoient métier de pêcher du poisson, et, qu'après l'avoir salé, ils alloient le vendre à Buénos Airés. Bulkeley leur demanda pourquoi ils étoient venus se fixer sur les terres du Portugal; ils répondirent qu'ils n'étoient pas les seuls, et qu'il y avoit dans ce canton un grand nombre d'établissemens Espagnols.

Ces pêcheurs conduisirent les marins anglais dans leur habitation, où ils leur firent manger de très-bon bœuf et d'excellent pain blanc. Les Anglais voulant en rapporter à leurs camarades, ne purent obtenir pour moins de quatre guinées vingt-six pains de la grosseur de ceux qu'on vend à deux sols la pièce en Angleterre. Un de ces Indiens offrit de tuer autant d'oies et de canards sauvages, que les quatre marins pourroient en emporter, si on vouloit lui donner un fusil et de la poudre. Cummins lui donna le sien; mais le chasseur n'étant pas revenu à l'heure convenue, les Anglais craignirent que les Espagnols ne méditassent quelque trahison. Ils revinrent précipitamment et, dès qu'ils furent à bord, le bâtiment partit pour Rio Grandé.

Ils naviguèrent sept jours de suite sans pouvoir descendre à terre. Dès le 26, il ne leur resta plus de provision d'aucune espèce. Trois hommes périrent de famine. Le 27, suivant leurs observations, ils étoient à 32 deg. 40 min. de lati. S., et devoient par conséquent approcher de Rio Grandé. En effet, le 28 janvier, vers les six heures du matin, ils découyrirent l'embouchure de la rivière, et cette vue les transporta de joie.

Il y a dans cette embouchure une barre de sable très-dangereuse, et plusieurs bas fonds difficiles à passer. Le sieur Bulkeley servit de pilote, et conduisit heureusement le bâtiment jusqu'à l'entrée de la ville, où ils jetèrent l'ancre. Les soldats qui montèrent sur leur bord pour conduire quelqu'un d'eux chez le gouverneur, parurent effrayés des figures dégoûtantes et décharnées qu'ils y rencontrèrent.

Les sieurs Beans, Cummins, Pemberton et Bulkeley suivirent les soldats, et furent très-obligeamment reçus par le commandant. On les plaça dans des logemens commodes, et ils n'eurent qu'à se louer du traitement qu'on leur fit. On envoya à ceux qui restèrent à bord quatre quartiers de bœuf et deux sacs de pains; il y avoit long-temps qu'ils n'avoient

n'avoient fait une si bonne chère. Dans l'après-midi , le gouverneur étant revenu de la campagne , il accueillit favorablement les députés , et les questionna sur différentes particularités de leur voyage. M. Bulkeley lui ayant été présenté comme le pilote , il lui demanda s'il avoit à bord une bonne carte du pays , et ayant appris qu'il n'en avoit d'aucune espèce , il parut très-surpris que , sans ce secours , le bâtiment eût franchi la barre du fleuve , et voulut savoir , jour par jour , la route qu'ils avoient suivie depuis leur débouquement du détroit. M^{rs}. Beans et Pemberton furent logés dans son palais , et il chargea le commandant de prendre soin que rien ne manquât au reste de l'équipage. Il apprit à ces deux officiers que la *Perle* et le *Severn* , deux vaisseaux de leur escadre , étoient alors à Rio Janeiro en très-mauvais état ; qu'ils avoient été séparés du reste de l'escadre dès le temps où ceux-ci étoient arrivés au cap Noir ; qu'ils avoient fait route pour le Brésil , et envoyé demander des hommes pour remonter leur équipage , ne pouvant en recevoir d'Angleterre qu'à l'arrivée de la flotte , qu'on n'attendoit qu'à la fin de mai ou dans les premiers jours de juin. Le gouverneur termina par

Cc

promettre de les faire partir par le premier vaisseau qui entreroit dans le port.

La triste aventure des naufragés s'étant répandue, on vint en foule contempler le bâtiment qu'ils avoient nommé le *Spedwell*, et les malheureux échappés aux fureurs de l'Océan par une espèce de miracle. Le gouverneur et le commandant y étant venus le lendemain, furent très-étonnés qu'un bâtiment si petit put contenir trente hommes, et leur surprise redoubla, quand ils surent qu'au départ il en avoit porté plus de soixante, dont un très-grand nombre avoient péri faute de subsistances. Ils remarquèrent que du côté de la poupe, la saillie n'avoit guères que quatre pouces de largeur. Ils ne pouvoient concevoir comment celui qui conduisoit le gouvernail pouvoit s'y tenir. L'explication de cette énigme leur prouva que les besoins extrêmes inspirent des moyens d'industrie très-extraordinaires.

Des vivres sains, et en abondance, rétablirent promptement les forces de tous les gens de l'équipage. Depuis le naufrage de leur vaisseau, ils n'avoient pas joui d'un sort si doux. Le bonheur de leur situation les portoit à raconter leurs aventures avec plaisir, et même

à en plaisanter ; tant la cessation du péril change les idées.

Depuis trois jours qu'ils étoient à Rio Grandé, ils n'avoient pas encore connoissance des troubles qui l'agitoient. Ils apprirent que presque tous ceux qu'ils avoient pris pour des officiers, étoient des soldats récemment élevés à ce grade par la violence, dans une révolte de la garnison. Le mauvais traitement fait aux soldats servit au moins de prétexte à cette révolte ; ils manquoient de vivres et d'habits, et depuis long-temps on avoit négligé de payer leur solde. Enfin, las de se plaindre sans être écoutés, après avoir en vain tenté toutes les voies de représentations, ils résolurent de se faire justice eux-mêmes. Ils en vouloient principalement au gouverneur ; non qu'il les eût personnellement vexés, mais parce qu'au lieu de réprimer, comme il l'auroit dû, ceux qui les opprimoient, il les avoit encouragés. Le gouverneur, informé de leur projet, en redouta les suites, et voulut les prévenir. Les moyens de force n'étant pas admissibles, il usa de ruse, et tâcha de détourner sur d'autres l'orage prêt à fondre sur lui. Dans toutes les occasions où les soldats pouvoient l'observer ou l'entendre, il eut soin

C c 2

d'affecter, dans ses discours, beaucoup de chagrin de leur situation, et la plus grande envie de l'adoucir. Ses émissaires répandirent qu'on le soupçonnait injustement d'indifférence pour les intérêts de sa garnison, et du dessein de profiter personnellement de leurs privations ; que ceux qui répandoient ces fausses inculpations espéraient déguiser, par ce moyen, leurs rapines ; ils ajoutoient : que le gouverneur avoit tout tenté pour améliorer leur sort, et qu'il n'auroit point de repos qu'il n'eût réussi à leur faire rendre justice. En faisant circuler cette apologie, on avoit soin de nommer les officiers qu'on vouloit faire passer pour les coupables.

La répétition de ces propos en imposa aux soldats ; ils eurent honte de leur méprise, et commencèrent à se persuader que celui qu'ils avoient jusque-là considéré comme leur ennemi, avoit des droits à leur reconnaissance : et comme la multitude est toujours extrême, leur haine pour le gouverneur se changea subitement en affection. En changeant d'objet, leur fureur ne perdit rien de sa violence. Ils ne s'en tinrent pas, vis-à-vis de leurs officiers, à des reproches injurieux, ils les déposèrent, et choisirent parmi les simples soldats des sujets

qu'ils mirent à leur place. Ces soldats prirent si promptement les airs et les manières de leur nouveau grade, que nos marins Anglais n'aperçurent rien qui pût leur indiquer cette métamorphose.

Cette révolution, lorsqu'ils en furent informés, leur parut très-étrangère à leurs intérêts personnels, et elle auroit pu en effet leur être indifférente, si la place avoit été pourvue de vivres; mais les magasins n'en contenoient au plus que pour six semaines, et les soldats voyoient, avec déplaisir, des étrangers en partager les restes. Leurs murmures déterminèrent le gouverneur, qui craignoit de les irriter, à retrancher aux Anglais leurs rations, de façon qu'ils vécurent plusieurs jours sans pain, et avec si peu d'autres alimens, qu'ils avoient à peine de quoi subsister. Lorsqu'ils voulurent s'en plaindre, on leur montra les magasins, et, les voyant vides, ils n'eurent rien à répliquer. On leur promit cependant de leur donner la ration des soldats de la garnison, jusqu'à ce que l'arrivée du navire qu'on attendoit permit de l'augmenter.

La fâcheuse situation de ces malheureux naufragés les détermina à solliciter leur départ. Leur lieutenant, logé chez le gouver-

neur, avoit semblé les oublier dès le moment où il mit le pied à terre. Il n'avoit pas daigné descendre une seule fois au port pour s'informer s'ils étoient morts ou en vie. Le canonnier alla lui faire des représentations sur la nécessité de quitter une ville où la plus affreuse disette alloit bientôt se faire sentir. Il s'excusa de son mieux, en disant que le gouverneur, à qui il en avoit parlé, attendoit l'arrivée d'un vaisseau pour les faire partir, ne voulant pas les exposer dans un mauvais bâtiment tel que le leur. Mais Bulkeley répliqua que les risques de l'attente étoient beaucoup plus dangereux que ceux du passage. M. Beans le renvoya, en lui promettant d'en parler au gouverneur.

Ils attendirent, en vain, deux jours sa réponse. Bulkeley résolut de faire une seconde démarche pour obtenir leur transport à Rio Janeiro. Cette visite se termina, comme la précédente, par la promesse d'une réponse du gouverneur avant la fin de la journée. Mais elle ne vint pas plus que l'autre, et Bulkeley, poussé à bout, écrivit au lieutenant une lettre fort vive, dans laquelle, après lui avoir reproché son manque de parole, il lui exposoit la situation de l'équipage, qui manquoit

de pain depuis plusieurs jours. Il lui déclaroit , qu'on l'accusoit d'en être la cause , et qu'il répondroit quelque jour de sa négligence à procurer le départ des marins attachés à la marine royale.

Cette lettre produisit son effet ; M. Beans descendit au port , et visita les gens de l'équipage , qui le reçurent très-froidement. Il en conduisit quelques-uns chez le commandant , qui promit de leur faire donner de bonnes provisions de bœuf et de poisson , mais point de pain , ne pouvant pas faire l'impossible.

On étoit au 6 de mars ; le vent avoit été depuis long-temps favorable , le vaisseau n'arrivoit pas , et la provision de vivres touchoit à sa fin. Dans la crainte où étoient ces malheureux marins de se voir encore exposés aux horreurs de la famine , ils députèrent Bulkeley et deux autres , pour obtenir du gouverneur un guide et la permission de partir. Il accorda l'un et l'autre ; M. Pemberton déclara qu'il se joindroit à eux pour faire le trajet par terre , et y persista malgré les représentations du gouverneur , qui lui exagéra la difficulté de cette entreprise.

Il fut donc décidé qu'ils partiroyent incessamment , et Bulkeley courut dans les envi-

rons pour trouver cinq ou six hommes qui voulussent, en les payant, l'accompagner jusqu'à Ste.-Catherine. Durant son absence, on apprit que quatre navires arrivés à Ste.-Catherine, venoient de mettre à la voile pour Rio Grandé. Dès ce moment, ils renoncèrent au voyage projeté, et se félicitèrent de n'avoir pas trouvé les moyens de hâter leur départ.

Les vaisseaux annoncés arrivèrent le 19, et déclarèrent que la *Perle* et le *Severn* étoient partis pour les Barbades. Ces vaisseaux chargés d'argent et de subsistances avoient pris, en passant, le gouverneur de Ste.-Catherine, et lui avoient remis les ordres de la cour, qui le chargeoit d'aller, en personne, à Rio Grandé, publier l'amnistie accordée par le roi de Portugal à tous les complices de la dernière révolte qui voudroient rentrer dans le devoir. Le lendemain, toute la garnison étant sous les armes, le gouverneur de Ste.-Catherine, après avoir fait provisoirement l'éloge des grandes qualités, bonté, clémence, etc., de son souverain maître, le roi de Portugal, lut à haute voix l'amnistie. Les soldats s'étant livrés à des acclamations, le gouverneur leur déclara qu'il apportoit le tiers de ce qui leur étoit dû, que le reste étoit en

en chemin, et qu'il alloit leur payer un tiers sur le champ, s'ils vouloient le recevoir. Cette proposition calma subitement leur joie, et ils s'écrièrent unanimement : tout, ou rien ; cette réponse fut suivie de clamours et de menaces de passer au service de l'Espagne ; mais le commandant, qui étoit du nombre des intrus, donna l'exemple de la soumission. Il quitta les marques distinctives de son nouveau grade, prit un mousquet, et passa dans les rangs. Les autres en firent de même, et, en un instant, on vit la révolte appaisée et la discipline rétablie. Il semble qu'on auroit dû punir ceux qui l'avoient provoquée par leurs malversations, mais la politique des gouvernemens ne permet point d'accorder cette satisfaction aux rebelles, qui pourroient considérer, à l'avenir, la révolte comme une ressource assurée.

L'embarquement tant désiré eut enfin lieu le 28 mars 1742, sur un brigantin nommé la *Ste.-Catherine*. On donna aux Anglais naufragés, pour le trajet, deux tonnes de bœuf salé, et dix grosses mesures de farine. Le 31, ils passèrent la barre du fleuve, et entrèrent bientôt dans un havre sûr, pour prendre le vent. Il est environné d'une vaste plaine arro-

D d

sée par plusieurs petites rivières qui donnent beaucoup de poissons. Le pays produit d'excellens melons. Les pâturages et les bestiaux sont abondans, et c'est là qu'on boit le lait le plus délicieux de l'univers. Le 28, ils entrèrent dans le port de St.-Sébastien. L'ancre est excellent et sûr pour les plus gros navires. Le territoire de cette ville présente un spectacle enchanteur. On y voit des orangers et des citronniers en profusion ; le poisson et le gibier y sont très-communs, ainsi que les fruits de toute espèce.

Le 12, ils arrivèrent à Rio Janeiro, où ils furent très-bien traités, et n'éprouvèrent point d'autres désagréments que ceux de leurs propres dissensions, qui furent si violentes, qu'il fallut les séparer pour mettre en sûreté leurs vies. Ce fut le bosseman qui causa tout ce tapage ; et c'étoit à M^{rs}. Bulkeley, Cummins et un autre, qu'il en vouloit principalement. Le gouverneur, fatigué de leurs querelles, se hâta de faire embarquer ces trois hommes ; et le 20 mai, ils montèrent sur un bâtiment brésilien de 28 canons, nommé le *St.-Tubes*.

Le 7 juin, ils entrèrent dans le port de Baïas, capitale de tout le Brésil. Cette ville est située dans le fond d'une baie, dite de

Tous les Saints, entrecoupée de plusieurs belles îles où on cultive le coton. En entrant, on aperçoit, à l'est, la pointe de Gloria, défendue par une tour et d'autres fortifications. Au fond de la baie, on trouve un port où l'ancre est sûr pour les plus grands navires. Du côté de la terre, et du côté de la mer, la ville est très-bien fortifiée ; elle est vaste, riche, très-peuplée, et magnifiquement bâtie ; mais elle a l'inconvénient d'être située sur le penchant d'une montagne très-roide. Ses rues étant des espèces de précipices, on est forcé d'employer des machines pour conduire les marchandises jusqu'au port. Les maisons sont au nombre de trois mille, toutes construites avec des briques ou de la pierre. Les églises sont superbes. La cathédrale est vaste, très-ornée de sculptures et de dorures, et la sacristie remplie d'ornemens très-riches. En face de la principale porte, il y a une fort belle place, d'où on découvre le port. Attenant à la cathédrale, il y a un hospice très-richement fondé. L'église des jésuites, totalement construite avec des marbres d'Europe, a des ornemens d'un prix inestimable. Presque tous les ordres religieux ont ici une grande et belle maison

D d 2

Les édifices publics, et particulièrement le palais du vice-roi, sont remarquables par leur étendue et la magnificence de leur construction.

Les habitans sont en général fiers et vains, très-adonnés au faste de la parure et de la représentation ; et comme il leur est défendu de porter des galons d'or ou d'argent, ils y suppléent par une profusion de colifichets, tels que chaînes, médailles, chapelets, colliers, boucles d'oreilles, croix d'or et d'argent ; ils ne sont pas moins recherchés sur la décoration et les meubles de leurs maisons. La situation de leur ville n'admettant pas l'usage des voitures roulantes, ils se font porter par leurs nègres dans des hamacs de coton, mollement couchés sur des carreaux de velours, et entourés de rideaux de damas, qu'ils ouvrent et ferment à leur gré. Mais leurs rues ne présentent pas moins le contraste affligeant d'une pompe qui éblouit, et d'une misère qui révolte. D'un côté, on admire la magnificence des maîtres, et de l'autre, la misère et le triste sort d'une multitude d'esclaves nus, excédés de fatigue, baignés de sueur, assommés de coups, et dépendans, pour leur vie, du caprice de leurs tyrans.

Tous les vivres sont ici très-chers, principalement le poisson. Le voisinage de la mer en fournit peu, parce qu'ils en sont écartés par les baleines qui l'infestent. Elles sont beaucoup plus petites que celles du Groenland. On en prend un très-grand nombre qu'on coupe en morceaux, et leur chair se vend au marché à raison d'un vingtaine la livre. Cette chair ressemble beaucoup à celle du bœuf, mais le goût n'en est pas aussi bon. Le peuple s'occupant presqu'exclusivement au trafic du tabac, la culture des terres est très-négligée. Le peu de terrain qu'on cultive, est ordinairement la proie des essaims de fourmis qui dévorent tout, et dont les habitants du pays ne savent pas se garantir. Les liqueurs et les vins qu'on apporte d'Europe sont presque toujours gâtés avant l'arrivée. Le peu qui se conserve, est vendu à un prix exorbitant.

Après avoir vécu très-misérablement durant quatre mois à Baïa, où ils ne furent secourus, ni par le vice-roi, ni par les habitants, les naufragés se rembarquèrent le 11 septembre, pour Lisbonne, sur le *St.-Tube*, accompagnés d'un vaisseau de guerre portugais et de deux navires venant des Indes.

orientales. Le *St.-Tube* n'étant pas aussi bon voilier que les autres, les perdit de vue dès le second jour. Il essuya des mauvais temps dans la traversée; mais, quoiqu'en assez mauvais état, il n'éprouva point d'accident considérable.

Le 23 novembre, à 39 deg. 17 min. de lati. N., et 6 deg. de long. O., ils découvrirent la roche de Lisbonne, à la distance de 16 lieues. Sur les dix heures du soir, il s'éleva un vent impétueux qui, après avoir mis en pièces la voile d'avant, poussa le navire sur la côte, avec tant de violence que chacun se crut perdu irrévocablement. Tandis que l'eau entroit de toutes parts dans le navire, l'équipage, au lieu de courir aux pompes, imploroit, à genoux, la protection de tous les saints du paradis.

Les Anglais, qui n'ont pas coutume d'en user ainsi lorsque le danger les menace, donnèrent l'exemple de l'activité, et réveillèrent si bien les Portugais de leur léthargie, que tout l'équipage, les soldats, les officiers et même les passagers; coururent aux pompes, au moyen de quoi le vaisseau fut promptement vidé et rétabli. Le vent ayant heureusement changé, ils furent délivrés du dan-

ger d'être poussés sur la côte, et les Portugais ne manquèrent pas d'attribuer cet événement à l'intercession de Notre-Dame de bonne Mort. En conséquence, aussitôt après leur arrivée à Lisbonne, ils portèrent processionnellement la voile d'avant à son église.

Le navire entra le 28 dans le port de Lisbonne, et les trois Anglais, qui n'assistèrent point à la procession, allèrent immédiatement au comptoir de leur nation. Bulkeley étant connu des agens, leur déclara qu'ils étoient trois des malheureux qui avoient fait naufrage sur le *Wager*; ces M^{rs}. répondirent que leur lieutenant les avoit devancés, et rendu un compte désavantageux de leur conduite. Bulkeley présenta son journal, où tout étoit exposé très en détail, et avec la plus grande exactitude. Cctte lecture leur valut un accueil favorable.

Le 20 décembre, ils partirent pour l'Angleterre sur le vaisseau du roi le *Stirling*, et arrivèrent à Spithéad le premier janvier 1743; mais le capitaine ne leur permit pas de descendre à terre, avant d'avoir consulté les agens de l'amirauté. Après quinze longs jours d'attente, la permission arriva, et les trois marins en profitèrent pour aller visiter leurs

familles. Ils se réunirent ensuite à Londres pour rendre compte de leur conduite aux seigneurs de l'amirauté, qu'ils trouvèrent prévenus contre eux par les rapports de M. Beans, leur lieutenant. Après avoir lu leur journal, ils prononcèrent qu'aucun des trois ne toucheroit ses appointemens, ni ne seroit, à l'avenir, employé sur les vaisseaux du roi. Cet arrêt rigoureux fut l'effet de l'opinion, que les fautes contre la subordination sont impardonables, et que l'abus de l'autorité n'autorise jamais à en secouer le joug.

Le lecteur doit se rappeler qu'il est dit dans la dernière relation, que la violence des vents avoit forcé d'abandonner huit hommes sur un rivage inconnu, où ils étoient allés, à la nage, chercher de l'eau et des vivres dont on avoit le besoin le plus pressant. Un de ces infortunés a donné les détails suivans de leurs tristes aventures.

TROISIÈME PARTIE,

TROISIÈME PARTIE,
ou
SUITE DU VOYAGE
DE BYRON.

E e

RELATION

Des événemens arrivés aux huit marins abandonnés dans l'île déserte par la partie de l'équipage du vaisseau la Gageure , qui s'étoit séparée du capitaine Cheap , jusqu'à leur retour en Europe.

JAMAIS consternation ne fut égale à la nôtre , lorsqu'après avoir espéré , en vain , que notre bâtiment s'approcheroit pour nous prendre , nous le vîmes s'éloigner , et enfin disparaître. Nous venions de recevoir un tonneau rempli de petits ustensiles , d'armes à feu et de munitions , avec une lettre qui nous informoit des dangers que le bâtiment courroit en restant près de la côte. Nous espérâmes qu'il profiteroit du premier vent favorable pour revenir nous chercher ; mais après plusieurs jours de beau temps , nous ne doutâmes plus de la perfidie de nos compagnons qui , pour se délivrer de l'incommodité du trop grand nombre , abandonnoient , dans un

pays désert, des hommes qui s'étoient sacrifiés pour leur conservation.

Après bien des lamentations inutiles, nous prîmes le parti de nous cantonner sur le rivage, en attendant que nous eussions rétabli nos forces par la nourriture et le repos. Nous étions au nombre de huit. Broodwater, Cooper, Clinch, Andrews, Aller, Duck, Smith et moi. Nous choisisâmes un terrain creux proche de la mer, où nous demeurâmes environ un mois sans autre abri que le ciel.

Nous avions près de nous une source d'eau douce, et les veaux marins, qui abondent sur cette plage, furent notre unique nourriture. Quelques taillis peu éloignés nous fournirent du bois. Nous vécûmes ici dans une aisance qui, en soulageant les maux du passé, nous laissoit de cruelles inquiétudes sur notre avenir. Notre unique désir avoit pour objet de nous rendre à Buénos Airés, et quoique nous n'eussions à espérer chez les Espagnols que le sort ordinaire de leurs prisonniers, nous nous serions trouvés très-heureux de pouvoir acheter, à ce prix, notre délivrance.

Au bout d'un mois, nous sentant assez refaits pour entreprendre ce voyage, nous commençâmes par nous assurer une suffisante

provision de veaux marins desséchés. De leurs peaux , nous fabriquâmes des havresacs pour porter nos vivres. Leurs vessies servirent à mettre notre eau. Nous prîmes nos fusils et nos munitions , et nous partîmes. Comme il n'y avoit point de route tracée , dans la crainte de nous égarer , nous résolûmes de suivre les bords de la mer jusqu'à l'embouchure de la rivière de la Plata.

C'étoit aux environs de la mi-février , c'est-à-dire , le temps de l'année le plus chaud dans ces climats. La sécheresse étoit extrême , et le soleil brûlant. Dans les deux premiers jours , nous fîmes vingt lieues sans trouver une goutte d'eau , et la provision que nous avions emportée se trouvoit réduite à si peu de chose , que nous prîmes le parti de retourner sur nos pas , et d'attendre , dans notre première retraite , que les pluies survenues pussent nous donner l'espoir de trouver de l'eau sur la route. Lorsque nous y fûmes rendus , nous songeâmes à nous établir plus commodément. Nous construisîmes une cabane qui nous mit à l'abri des injures de l'air. Nous y passâmes environ trois mois , vivant toujours de veau marin et d'un autre animal qu'on nomme *Armadille*.

Les veaux marins de ce pays diffèrent, pour la grandeur et la forme, de tous ceux que j'ai aperçus ailleurs. Les mâles sont de la grosseur d'un veau ordinaire. Ils ont le cou velu et une tête fort ressemblante à celle d'un lion. Les femelles, dont tout le corps est couvert d'un poil ras, ressemblent aussi beaucoup à une lionne, lorsqu'on les voit de face. Mâles et femelles sont mouchetés de plusieurs couleurs, et l'extrémité de leurs quatre pieds se termine en nageoires. Leur corps va en rétrécissant depuis les épaules jusqu'à la queue, comme celu des autres poissons. Ces amphibiies se plaisent à venir se coucher sur le rivage, où ils s'endorment. Pour les prendre, nous leur coupions la retraite en nous plaçant entre eux et la mer, et nous les assommions à coups de pierre. Nous en avons tué qui avoient jusqu'à quatorze pieds de longueur; mais, en général, ils n'en ont pas plus de sept ou huit. La chair des jeunes veaux est aussi blanche que celle de l'agneau, et d'un fort bon goût. L'armadille est de la grosseur d'un cochon de lait; son corps est renfermé dans une écaille épaisse qui lui couvre le dos, les flancs et le ventre. Il n'y a d'ouverture à cette espèce de cuirasse, que pour passer sa tête et ses pattes,

qu'il alonge en dehors lorsqu'il veut marcher, et qu'il retire très-promptement dès qu'il craint le moindre danger. Il reste alors immobile comme la tortue ; on a beau le rouler et le frapper, il ne donne aucun signe de mouvement ou de vie. Il a la tête petite et le nez comme celui d'un hérisson ; ses pattes, armées de griffes, lui servent à creuser la terre où il se tapit à la manière des lapins. Le goût de sa chair est excellent, et approche fort de celui de la tortue.

Il ne nous arriva rien de particulier durant ces trois mois. Nous passâmes notre temps sans incommodité, et aussi satisfaits qu'on peut l'être dans une situation telle que la nôtre. Mais nous ne pûmes pas découvrir la moindre trace d'une habitation à plusieurs milles à la ronde, et nous ne pouvions pas nous résigner à terminer notre vie sur une plage totalement séparée du reste des hommes. Nous n'osions toutefois nous aventurer dans l'intérieur du pays, où le moindre de nos dangers auroit été de ne pas retrouver le chemin de notre cabane. Vers la fin de mai, nous nous déterminâmes à tenter une seconde fois le voyage de Buénos Airés. Dans la troisième journée, nous fûmes assaillis d'un orage vio-

lent qui dura toute la nuit. La pluie toniboit à force, et n'ayant pour tout vêtement qu'une casaque de peau de veau marin, nous étions baignés et morfondus. Nos provisions tiroient à leur fin, et nous n'avions rien aperçu qui put nous donner l'espoir d'en faire de nouvelles. Nous délibérâmes si nous irions plus loin, et peu s'en fallut que cette question ne troublât là parfaite intelligence que nous avions toujours maintenue. Mais l'intérêt que nous avions tous à rester unis, fit cesser la contestation; les plus hardis cédèrent aux plus prudens, et nous retournâmes dans notre résidence.

Dès que nous y eûmes pris un peu de repos, nous fîmes, à l'unanimité, un règlement pour prévenir toute espèce de disputes. Notre principal objet étoit d'assurer nos subsistances; nous formâmes de notre petite troupe deux bandes, qui eurent chacune leur jour pour aller à la recherche des vivres. Cette séance fut terminée par le serment de ne jamais nous séparer les uns des autres, à moins que nous n'y fussions contraints par la force.

Nous avions tué un si grand nombre de veaux marins, qu'ils devenoient plus rares, et nous en avions vécu si long-temps, que nous

nous commençions à en manger avec répugnance. Le désir de varier nos mets , nous fit parcourir de différens cotés la campagne. Nous rencontrâmes plusieurs troupes de chiens sauvages ; mais nous ne pûmes jamais les approcher à la portée du fusil. Nous attrapâmes quelques-uns de leurs petits , que nous mangeâmes ; et nous vîmes aussi des cerfs que leur légéreté mettoit à l'abri de nos atteintes. Nous aperçûmes un jour une portée de jeunes chiens qui se terrèrent précipitamment comme des lapins. A force de fouiller dans les sables , nous parvîmes à les découvrir , et cette aventure nous détermina à fureter dans tous les terrains des environs. Nous fîmes la capture de treize petits chiens que nous emportâmes avec l'intention de les apprivoiser. Nous les nourrissions avec du bouillon de veau marin , où nous ajoutions quelquefois la chair hachée de cet animal. Ces chiens devinrent aussi dociles que des épagneuls , et nous rendirent une infinité de services. Ils chassoient parfaitement ; ils nous tuèrent un grand nombre d'armadilles , et , une fois , ils forcèrent un cerf.

Dans une de nos chasses , nous fîmes la rencontre d'un troupeau de cochons sauvages ,

F f

et nos chiens saisirent deux des jeunes. Il y avoit heureusement un mâle et une femelle que nous résolûmes d'élever. Nous tuâmes aussi un des vieux, dont nous fîmes très-bonne chère durant plusieurs jours. Les petits réussirent très-bien, et devinrent très-familiers. Ils nous suivoient à la chasse avec nos chiens, et la nuit ils se retiroient ensemble dans la même étable.

Ces commodités rendirent notre situation supportable; mais à l'approche de l'hiver, dont la rigueur commençoit à se faire sentir, nous nous occupâmes de faire à notre cabane quelques additions, pour mieux nous garantir. Nous l'avions d'abord construite de bran- chages, et nous résolûmes d'y substituer des bois plus solides. Six de nos gens furent chargés d'assembler ces matériaux et de les mettre en œuvre, tandis que les deux autres iroient chercher des vivres.

Lorsque notre cabane fut en état, nous en célébrâmes l'achèvement par un bon souper, qui nous mena si tard, qu'il étoit minuit quand nous nous couchâmes. Environ deux heures après, il survint un orage si terrible, qu'une partie du rocher, contre lequel notre cabane étoit adossée, se détacha et fondit sur nous.

Réveillés par l'effroyable fracas de sa chute, nous crûmes que nous allions être ensevelis sous ses ruines, mais tout le mal fut pour notre cabane ; nous nous en tirâmes tous sans blessure. Nous n'en passâmes pas moins le reste de la nuit dans la plus affreuse inquiétude. Lorsque le jour parut, nous reconnûmes que le mal n'étoit pas aussi considérable que notre imagination l'avoit supposé, et nous profitâmes du retour du beau temps, pour aller chercher les bois nécessaires aux réparations de notre asile.

Nous n'avions qu'une seule hache, et tandis qu'un de nous s'en servoit, les autres ramassoient les pièces et en faisoient des charges. Nous étions occupés de ce travail, lorsque nous aperçûmes Clinch qui sortoit précipitamment du bois en criant, de toutes ses forces, mon Dieu ! ayez pitié de nous, il y a ici un tigre énorme ! Cette exclamation nous fit à tous grand'peur. Ne prévoyant point cette fâcheuse rencontre, nous étions venus sans armes, et en conséquence chacun eut recours à ses jambes. A une petite distance du bois, nous nous retournâmes, et vîmes le tigre qui venoit droit sur nous. Dans l'espoir de l'épouvanter, nous nous avisâmes de frapper dans nos

mains, et de pousser des cris. Ce stratagème réussit; le tigre s'arrêta, nous regardant d'un air étonné. Nous ne savions si nous devions fuir ou rester, mais la crainte prévalut, et nous regagnâmes notre cabane à toutes jambes. Nous prîmes nos fusils et nous retournâmes à la rencontre du tigre; mais il avoit disparu, et il ne nous fut pas possible de le découvrir. Nous chargeâmes notre bois, et nous vîmes réparer notre cabane.

Un mois après, nous vîmes un lion couché près d'un terrier de chats sauvages. Nous nous serrâmes les uns contre les autres ayant nos fusils armés, et quand nous fûmes à portée, Clinch tira son coup, qu'il manqua. Le lion en fut si peu épouvanté, qu'il ne changea pas de posture; mais un second l'atteignit à l'épaule et, en voulant se lever, il tomba. Nous courûmes sur lui, et nous l'achevâmes avec les ossements d'un cheval mort que nous trouvâmes près de lui. Après l'avoir traîné dans notre cabane, nous apprêtâmes son cœur et une partie de ses côtes; mais cette viande nous parut très-insipide.

Depuis quelque temps, il se passoit rarement un jour sans que nous rencontrassions un de ces animaux redoutables. Les fréquentes

alarmes qu'ils nous donnoient, nous déterminèrent à quitter ce dangereux canton, et à entreprendre le voyage de Buénos Airés pour la troisième fois. Nous commençâmes par fabriquer des souliers et des capotes de peaux de veau marin; et ensuite nous songeâmes à faire des provisions suffisantes pour cette longue route. Nous formâmes deux bandes, l'une fut chargée de faire une grande chasse dans les alentours de notre habitation, et l'autre d'aller attaquer les veaux marins sur le rivage. Je fus du nombre des derniers. Cooper, Andrews et Duck m'accompagnèrent, et nous ne prîmes point nos armes, parce que, comme je l'ai déjà dit, nous épargnions notre poudre en les assommant à coups de pierre. Il nous fallut un jour entier pour en tuer trois.

Comme nous revenions sur la fin du jour, à la distance d'une portée de fusil de notre cabane, nous vîmes nos chiens fort occupés, sans pouvoir distinguer à quoi. Imaginant qu'ils rongeoient quelque charogne, je m'avancai sans y faire beaucoup d'attention; mais, en entrant dans la cabane, je vis, avec autant de surprise que de douleur, qu'on l'avoit pillée et totalement vidée. Je courus en infor-

230 SUITE DU VOYAGE

mer mes camarades , qui s'étoient arrêtés au-
près de nos chiens : hélas , s'écrierent-ils , voici
quelque chose de bien plus affreux , deux de
nos camarades égorgés ! En effet , je vis Smith
et Broudwater étendus et nageans dans leur
sang. L'un avoit la gorge coupée , et l'autre
un coup de poignard dans la poitrine. Ils étoient
encore chauds , ce qui me fit juger que les
meurtriers ne pouvoient pas être loin. Redou-
tant pour nous le même sort , nous allâmes
faire l'examen de notre cabane. Il n'y avoit
plus ni poudre , ni balles , ni mousquets ; on
avoit emporté jusqu'à nos moindres ustensiles.
Il ne nous restoit pas même de quoi faire du
feu. Pour se faire une idée de notre douleur
ou de notre embarras , il faudroit s'être trouvé
dans cette affreuse situation. Il paroissoit éga-
lement dangereux de rester dans ce lieu fatal ,
ou d'aller passer la nuit dans un autre. La diffi-
culté de trouver un abri , nous força de pren-
dre le preinier parti , au hasard de tout ce qui
pouvoit en résulter. Nous passâmes cette hor-
rible nuit dans les gémissemens et les larmes.
Dès qu'il fut jour , notre premier soin fut de
chercher nos deux autres camarades , Clinch
et Aller , mais nous n'avons jamais pu savoir
ce qu'ils sont devenus. Nous fûmes presque

tentés de croire que ce désastre étoit l'effet d'une querelle survenue entre eux ; mais, en considérant les blessures des morts, dont un avoit la gorge coupée et l'autre un coup de poignard dans le cœur, nous fûmes convaincus que ces meurtres avoient été commis par des étrangers, car aucun de nous ne possédoit ni poignard, ni sabre, et pas même un couteau. Nous conjecturâmes que des Indiens étoient venus à notre cabane, qu'ils avoient égorgé ceux qui leur avoient opposé de la résistance, et emmené les autres captifs. Nous fûmes toutefois surpris de ne point trouver d'Indiens tués ou blessés ; car nous ne pouvions pas croire que nos compagnons ayant des armes, n'avoient pas vendu chèrement leurs vies. Tant avec nos pieds, qu'avec nos mains, nous creusâmes une fosse d'environ deux pieds de profondeur, où nous enterrâmes les deux cadavres.

Ce déplorable changement de situation fut pour nous un nouveau motif de quitter promptement cette funeste contrée. Nous déchirâmes par morceaux, la chair crue de nos veaux marrins, nous en remplîmes nos havresacs, et, après avoir rempli d'eau nos vessies, nous partîmes, menant avec nous nos deux cochons et tous nos chiens.

Nous étions déterminés à côtoyer toujours la mer, pour ne pas manquer l'embouchure de la rivière de la Plata, et après l'avoir trouvée nous nous proposions de suivre les bords du fleuve, jusqu'à ce que nous rencontrassions quelque habitation. Ce plan simple et sûr, en apparence, trouva dans l'exécution des difficultés insurmontables. Cette côte est garnie, dans toute sa longueur, de dunes de sable fort élevées, qui rendent le chemin très-pénible; nous marchâmes dix jours sans trouver la fin de ces sables. Nous fîmes toutefois quelques rencontres qui nous furent très-utiles. Indépendamment des coquillages dont les rivages sont très-fournis, et de l'eau douce restée en divers endroits à la suite des pluies, nous trouvions fréquemment des poissons morts, au moyen de quoi, les viandes crues ne nous manquèrent pas, et nous en nourrîmes nos chiens et nos porcs.

Après dix jours de marche, nous arrivâmes enfin à l'embouchure d'une rivière, que nous supposâmes celle qui faisoit l'unique objet de notre espoir; mais, quand nous voulûmes la remonter, nous rencontrâmes une infinité de ruisseaux bourbeux qui barroient le passage. Ils étoient tous bordés de haies épaisses

épaisses qu'il falloit franchir, et couverts d'une nuée de cousins qui faillirent nous dévorer. Nous en traversâmes quelques-uns à la nage, et nous fîmes de vains efforts pour passer les autres. Nous étions sur un terrain marécageux, où nous enfoncions quelquefois jusqu'à la ceinture; nous eûmes la plus grande peine à nous en tirer. Les obstacles se multiplièrent au point que, quoiqu'il fut très-douloureux de reculer au moment où nous croyions être à la fin de nos peines, nous prîmes le parti de rebrousser chemin et de regagner notre ancien asile.

Nous renonçâmes irrévocablement au projet d'aller à Buénos Airés par terre, et nous rentrâmes dans notre cabane, d'où nous n'osions plus nous écarter, n'ayant point d'armes pour nous défendre. Nos deux cochons nous alimentèrent durant quinze jours. Nous fûmes ensuite réduits à tuer quelques-uns de nos chiens; un cheval mort servit à varier nos mets, et nous vécûmes ainsi, pendant trois mois, de viandes crues.

De temps en temps, nous hasardions d'aller jusqu'à une certaine distance, pour chercher quelques vivres moins insalubres, et nous rapportions quelquefois des armadilles,

G g

que nous considérions comme un friand morceau. Un jour, en parcourant les environs, nous aperçûmes le tronc d'un très-gros arbre renversé, dont nous imaginâmes que nous pourrions, avec des peaux de veau marin et de cheval sauvage, fabriquer un canot capable de nous conduire à Buénos Airés par mer. Mais il falloit des outils, et nous n'en avions d'aucune espèce. Jean Duck se souvint qu'environ onze mois auparavant, dans notre premier voyage, son fusil étant si mauvais qu'il ne pouvoit plus s'en servir, il l'avoit laissé sur le chemin. Nous imaginâmes que, si nous pouvions retrouver ce fusil, nous parvindrions à en faire un outil qui nous aideroit à construire notre canot. Nous partîmes pour le chercher, et nous le trouvâmes à la distance d'environ 20 lieues. A force de frapper sur le canon avec des pierres, nous vinmes à bout de l'aplatir. Nous le coupâmes ensuite en deux dans sa longueur, et, à force de frotter une de ces moitiés contre un rocher, nous réussîmes à y former un tranchant. La culasse servit de manche, et nous le mîmes enfin en état de pouvoir nous servir.

Nous n'eûmes pas toutefois le temps d'exé-

uter cette œuvre d'industrie. Un soir étant resté seul dans la cabane, tandis que mes camarades parcourroient les environs pour chercher des vivres, j'en sortis pour aller à leur rencontre. J'avois à peine fait vingt pas, lorsque j'aperçus une douzaine d'hommes à cheval qui venoient droit sur moi au grand galop. Je m'arrêtai, et à mesure qu'ils approchoient, je reconnus à leur habillement qu'ils étoient des Indiens. Je me crus perdu ; car il n'étoit plus temps de fuir. J'attendis donc ma destinée avec toute la fermeté dont j'étois capable. Lorsqu'ils furent près de moi, je me jetai à genoux en leur demandant humblement la vie. Dans ce moment, j'entendis une voix qui me cria : ne craignez rien, Isaac, nous voici tous ; c'étoient mes trois camarades que les Indiens portoient en croupe. Jamais exclamation ne fit dans mon cœur une impression si douce. Je jugeai que puisqu'ils laisoient la vie à mes compagnons, ils ne me traiteroient pas plus mal.

Les Indiens mirent pied à terre ; quelques-uns allèrent visiter notre cabane, tandis que les autres nous environnoient le sabre à la main. Lorsqu'ils eurent tout fureté, ils poussèrent trois cris épouvantables, et après nous

G g 2.

avoir pris en croupe, ils nous conduisirent à quelques milles sur le bord de la mer, où ils joignirent une autre troupe des leurs avec quatre cents chevaux sauvages, dont ils avoient fait la capture. Ces Patagons nous traitèrent très-humainement. Ils tuèrent un cheval, allumèrent du feu, et en rôtirent une partie, dont ils nous régalaient. Ce mets parut délicieux à des malheureux réduits, depuis plus de trois mois, à se nourrir de viande crue. Ils nous firent aussi présent de quelques morceaux d'étoffes pour nous couvrir ; car nous étions tout nus. Mes camarades m'apprirent que j'avois couru le risque d'être laissé tout seul. Les Indiens avoient voulu les emmener immédiatement à leur rendez-vous, et ils avoient eu beaucoup de peine à leur faire entendre, par signes, qu'un de leurs compagnons étoit resté dans une cabane peu éloignée. Je me félicitai de partager leur captivité, car il n'auroit pu m'arriver rien de pis que d'échapper à cet esclavage.

Le lendemain nous avançâmes dans l'intérieur du pays, chassant devant nous les chevaux pris à la chasse. Nous marchâmes dix-neuf jours, en nous dirigeant au sud ouest, et nous atteignîmes le second rendez-

vous, qui pouvoit être éloigné du premier d'environ quatre-vingts lieues. Nous arrêtâmes dans une vallée entre deux montagnes, où les chevaux trouvèrent d'excellens pâturages et plusieurs sources de très-bonne eau, mais presque point de bois, à l'exception de quelques taillis peu étendus et très-peu fournis. Il y avoit dans cette vallée une douzaine de huttes occupées par un autre parti d'Indiens, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans. Ces bonnes gens contempoient, avec surprise, les premiers hommes blancs qu'ils eussent jamais vus. Nous séjournâmes un mois dans ce hameau, où nous fûmes vendus et revendus plusieurs fois. On nous échangeoit contre une paire d'éperons, un bassin de cuivre, quelques plumes d'autruche, ou autres bagatelles semblables. Quelquefois on nous jouoit, ou on nous tiroit au sort, de façon que, plusieurs fois par jour, nous changions de maître.

Dans cet intervalle, d'autres partis d'Indiens vinrent nous joindre. Ils amenoient tous les chevaux dont ils avoient fait la capture; le chef ou cacique les examinoit et les marquoit. Le nombre des chevaux pris montoit à quinze cent, et la plupart n'étoient pas in-

férieurs à nos meilleurs chevaux d'Europe. Tout étant disposé pour le départ, nos Indiens passèrent un jour entier à se régaler ; après quoi, nous nous mêmes en route tous ensemble, avec nos quinze cents chevaux, pour nous rendre à la ville-principale, dont leur roi fait sa résidence. Ce trajet nous tint en route durant quatre mois.

Dans leurs voyages, ces Indiens portent avec eux leurs cabanes et tous les ustensiles de ménage. Le transport des cabanes est facile ; elles ne sont composées que d'un petit nombre de piquets perpendiculaires et de quelques autres horizontalement placés en travers. Ils couvrent le tout avec des peaux de cheval. Ces sortes de cabanes sont aussi commodes que nos tentes pour le transport, et ont l'avantage de garantir beaucoup mieux du froid et de la pluie.

Nous marchions le jour, et nous campions la nuit. La chair de cheval étoit notre unique nourriture. Les uns la mangeoient crue, et d'autres la faisoient griller ou rôtir. Nous ne manquâmes jamais d'eau, parce que les Indiens connoissent parfaitement tous les petits ruisseaux qui sont sur la route, et qu'un étranger ne trouveroit pas facilement. Je ju-

geai par la longueur du voyage, que la ville principale devoit être située à quatre cents lieues de notre ancien établissement. Quand nous fûmes près d'y arriver, ceux à qui nous appartenions définitivement se détournèrent, pour nous conduire chez eux, dans une bourgade plus éloignée d'environ quatre-vingts lieues. Nous fûmes vivement affligés d'une résolution qui sembloit nous condamner à passer le reste de notre vie parmi ces sauvages, dans un pays perdu, d'où il ne nous seroit plus possible d'avoir aucune communication avec l'Europe. Heureusement pour nous, ceux qui entrèrent dans la ville, répandirent la nouvelle de la capture qu'on avoit faite de quatre hommes blancs. Le roi en ayant été instruit, dépêcha des cavaliers après nous, avec ordre de nous réclamer comme lui appartenans.

En conséquence, on nous conduisit dans la capitale qu'on nous avoit tant vantée. Elle étoit composée d'une trentaine de cabanes semblables à celles que nous avions déjà vues, c'est-à-dire, petites, basses, et de forme irrégulière, éloignées l'une de l'autre d'environ trois pieds, et n'ayant pour séparation qu'une petite palissade à hauteur d'appui, dont chacune étoit environnée.

On nous fit enfin paroître devant sa majesté Patagone, dans une cabane qui ne valoit pas mieux que les autres. Nous trouvâmes le monarque assis à terre ayant d'un côté un javelot, et de l'autre un arc et des flèches. Sa parure consistoit en un tablier d'étoffe pendu à sa ceinture, et un bonnet surmonté de plumes d'autruches, qui lui servoit de diadème. Cet extérieur convenoit parfaitement à la puissance d'un souverain qui domine sur un pays si vaste, et qui commande à un si petit nombre de sujets. On fait ici un trajet de cent lieues avant de rencontrer une habitation composée de dix ou douze cabanes, et c'est tout au plus, si on peut compter quatre-vingts habitans dans la capitale. Nous n'en rendîmes pas moins au roi très-respectueusement nos hommages, qu'il reçut avec assez de dignité, tenant à sa bouche une pipe fabriquée avec des roseaux. Il nous entretint en mauvais espagnol. Presque tous les Indiens de ce canton parlent un peu cette langue; parce que, quoique très-ennemis des Espagnols, lorsqu'ils sont en paix avec eux ils vont trafiquer à Buénos Airés. Comme nous savions assez d'espagnol pour nous faire entendre, nous répondîmes aux questions que

sa

sa majesté Patagonaise daigna nous faire. Nous lui déclarâmes que nous étions Anglais, et que nous avions fait naufrage dans un vaisseau destiné à combattre les Espagnols; qu'un soir, revenant de la chasse, nous avions trouvé notre cabane pillée, et deux de nos compagnons égorgés, et que nous soupçonnions que quelques-uns de ses sujets avoient commis ces meurtres. Avant de nous répondre, il fit appeler trois ou quatre de ses gens, avec lesquels il eut une conversation fort sérieuse dans leur langue naturelle. Il nous assura ensuite, avec bonté, qu'on feroit une recherche exacte parmi tous les partis d'Indiens qui avoient été en course de ce côté, et que, si on pouvoit découvrir ceux qui nous avoient fait ce dommage, on les obligeroit de nous indemniser autant qu'il seroit possible. Il déclara, d'un ton très-animé, son ressentiment contre les Espagnols, qui, sans aucune espèce de droit, étoient venus s'emparer de son pays. Il ordonna de tuer un cheval, et d'en apprêter la chair pour nous régaler, et nous fûmes logés, pour la première nuit, dans sa propre cabane, en attendant qu'on nous en eût construit une, qui fut prête dès le lendemain.

H h

Nous demeurâmes huit mois dans cette prétendue ville, où nous essuyâmes un hiver excessivement rigoureux. Il y eut souvent jusqu'à six pieds de neige. Notre service se bornoit à aller chercher l'eau et le bois, et à écorcher les chevaux qu'on tuoit. Quoiqu'esclaves, on nous traitoit avec douceur, et jamais un Indien ne se permit de nous faire une insulte.

Le pays habité par ces Indiens, et tout le continent des Patagons, abondent en chevaux et en pâturages. Le mouton est commun, et on y trouve du gibier de toute espèce; mais ils donnent la préférence à la chair de cheval, et c'est la seule viande qu'on sert dans leurs repas. Le climat est sain, et si la terre étoit cultivée elle produiroit, suivant toutes les apparences, d'aussi bons fruits que partout ailleurs. Il y a beaucoup de bois, mais fort peu de propres à la charpente. Tout se réduit à des taillis qui croissent naturellement sur les hauteurs, et même dans quelques vallons. Près de la mer, on ne trouve qu'une côte sablonneuse et fort nue.

Les Patagons que nous avons vus, sont grands et bien conformés. Leur taille est depuis cinq jusqu'à six pieds. Leur teint est olivâtre. Ils ont le nez et les yeux très-petits. En

général, ils sont fort doux, et vivent entre eux très-unis. Celui qui porte le titre de roi, n'a pas plus de prérogatives qu'un chef ou cacique ordinaire, et point d'autres marques de distinction, que le tablier qui pend à sa ceinture, et que les autres n'ont pas. Ses sujets sont avec lui comme avec leur égal; il vit avec eux sans faste et sans cérémonie. Mais ses ordres sont obéis avec promptitude, et, dans tous les temps, il est exempt de toute espèce de travail. Nous n'avons jamais remarqué qu'il ait fait punir personne. Il n'en eut pas sans doute l'occasion; car, durant notre séjour parmi eux, il ne s'est pas élevé un seul différend d'importance.

Ce n'est guères que dans leurs festins qu'ils se prennent de querelles, et, dans ces occasions, leurs femmes, pour en prévenir les suites, ont grand soin de cacher leurs couteaux et toutes leurs armes. Dans ces repas, le roi est confondu avec ses sujets, et, dans l'ivresse, ils en viennent aux mains avec lui comme avec un autre. Ils font leur boisson du jus d'un fruit qui croît sur des ronces, et qui ressemble, pour la couleur et pour le goût, à nos framboises. Ils en cueillent une certaine quantité, ensuite ils creusent dans la

H h 2

terre une fosse de quatre pieds en carré, dont ils garnissent le fond et les côtés avec des peaux de cheval. Ils y jettent leur fruit, et par-dessus une quantité d'eau; ils remuent fortement cette liqueur avec des gros bâtons, et la laissent ensuite fermenter durant 48 heures. Lorsqu'elle est ainsi préparée, ils viennent, la pipe en bouche, se ranger pêle-mêle, hommes et femmes, autour de la fosse. Tant qu'il reste de la liqueur, ils en boivent en chantant à leur manière; c'est-à-dire, en criail-lant ou plutôt en hurlant; car il seroit difficile d'imaginer un chant aussi détestable. Lorsqu'ils s'enivrent, il en résulte presque toujours des combats, mais il n'y a jamais de sang répandu, et tout est oublié dès que l'ivresse est passée.

Ces Indiens n'ont point de demeure fixe; quand leurs chevaux ont consomé les pâtu-rages d'un canton, ils transportent leurs ca-banes et leurs effets dans un autre. Cette transmigration s'exécute très-lestement, et a lieu plusieurs fois dans l'année. Leurs habita-tions sont dispersées sur une très-vaste éten-due de pays. Un très-petit nombre de cabanes compose chaque bourgade. La ville où le roi réside est toujours là plus nombreuse, quoi-

qu'elle soit fort inférieure aux plus médiocres de nos villages. Ils ont quelques notions d'une divinité ; ils rendent une sorte de culte au soleil et à la lune. Le premier de chaque nouvelle lune est chez eux un jour de solennité. Ils s'assemblent, et font une espèce de procession autour de leurs cabanes. Celui qui marche à leur tête, porte un cerceau garni de sonnettes de cuivre et de plumes d'autruche. Il fait de temps en temps pirouetter ce cerceau, et à ce signal, toute la troupe pousse de grands cris. Cette cérémonie dure environ une demi-heure.

On fait usage du même cerceau auprès des mourans ; et voici ce qu'ils pratiquent dans ces occasions : ils tendent un morceau d'étoffe blanche en face du malade. Un de ses parens vient ensuite avec le cerceau lui faire sa visite. Après quelques minutes de conversation, il sort, et fait plusieurs fois le tour de la cabane, en agitant le cerceau, et prononçant diverses paroles sur des tons différens. Lorsque le malade est mort, on l'ensevelit précipitamment dans une peau de cheval avec tous ses effets, arcs, flèches, et on le porte de suite à quelque distance de l'habitation ; là on le jette dans une fosse ronde, creusée ex-

près, et qu'on remplit sur le champ. S'ils mettent peu d'appareil à leurs obsèques, ils ont, en revanche, un deuil très-gênant. Tous les parens et les amis du mort sont tenus de le porter durant trois mois. Pendant tout ce temps, ils doivent rester seuls, et ne parler absolument à personne. On prend le soin de leur envoyer des vivres, afin que rien ne les oblige d'interrompre leur retraite. Tous ces peuples redoutent les spectres et les revenans; et, en conséquence, ils croient en voir très-souvent. Pas un deux n'oseroit sortir de nuit sans être accompagné. La peur leur fait souvent faire des extravagances fort incommodes pour leurs voisins. Une nuit, entre autres, nous entendîmes subitement un grand tapage, comme celui de plusieurs tambours. Nous crûmes, nous autres Anglais, que des ennemis venoient attaquer la bourgarde, mais c'étoit deux Indiens, qui, effrayés par l'idée d'un revenant, frappoient à grands coups sur les peaux de cheval qui couvroient leur cabane, pour chasser l'esprit importun qui tourmentoit leur imagination.

La poligamie est inconnue parmi les Patagons; ils n'ont qu'une femme et vivent fort bien avec elle. Lorsqu'une femme est en cou-

che, l'entrée de sa cabane est interdite à tous ses parens ou amis, sans exception, et personne n'ose en approcher avant que l'accouchée en sorte d'elle-même avec son enfant dans ses bras. On enveloppe aussitôt cet enfant dans une peau de mouton; on le couche sur une espèce de civière, dont le fond est garni d'une peau semblable; on lui lie les bras et les jambes avec des courroies, contre le bois de la civière, afin qu'il ne puisse pas tomber; on suspend cette machine par les quatre coins, et on lui donne un balancement qui provoque le sommeil du nouveau né. Cette manière d'emmailloter est probablement avantageuse, car il est inouï qu'on trouve un homme contrefait parmi ces sauvages. Le seul défaut qu'on leur remarque, est d'avoir le derrière de la tête fort plat; ce qui ne peut provenir que de l'usage de tenir les enfans couchés sur le dos, sans autre oreiller que le bois de la civière.

A la suite de leur couche, les femmes ne prennent que deux ou trois jours de repos; après quoi elles vont travailler à leurs ouvrages ordinaires. Tous les matins, elles mènent leurs enfans à la rivière, et les y plongent tout nus, quelque temps qu'il fasse. Cette

pratique leur endurcit la peau , et les rend si insensibles au froid que , dans le plus fort de l'hiver , ils courent tout nus sur la neige et sur la glace. Tous ces Indiens , hommes et femmes , portent des colliers et des bracelets de grains garnis de grelots. Ils ont un ornement semblable au bas de la jambe , immédiatement au-dessus du coude-pied. Les femmes entrelacent aussi dans leurs cheveux , qu'elles portent fort longs , des colifichets de même espèce , qui ont assez bonne grâce. En temps de paix , les Indiens achètent ces bagatelles des Espagnols , et leur donnent en échange leurs pelleteries.

Les Patagons vont en course dans le printemps , et s'occupent , dans l'été , à chasser et à prendre des chevaux sauvages. Lorsque ce temps arriva , nous fîmes les plus vives instances pour qu'on nous permit de suivre les chasseurs. On fit d'abord quelque difficulté de nous accorder notre demande , sous prétexte qu'on devoit nous envoyer plus avant dans l'intérieur du pays. Nous nous adressâmes au roi , et nous lui dîmes que les Anglais ne manquoient pas d'amis à Buénos Airés , et que , si on vouloit nous y conduire , il y auroit des gens qui se feroient un plaisir de

de nous racheter, à quelque prix qu'on voulut nous mettre. Ce discours ne lui déplut pas ; il nous répondit que nous serions satisfaits, et il fut décidé que nous partirions avec un parti d'Indiens, quidevoient aller vers la côte orientale, à cent milles au sud de Buénos Airés. Le seul Jean Duck qui, pour son malheur, avoit le teint trop indien, n'obtint pas la permission de nous suivre, ayant été vendu à un maître qui l'emmena très-avant dans le pays, où il finira probablement ses jours.

Notre voyage fut long. Les dix ou douze premiers jours, nous ne vécûmes que des chevaux de surplus qu'on avoit emmenés pour notre subsistance, n'ayant pas rencontré sur la route un seul cheval sauvage. Mais bientôt après ces animaux se montrèrent par troupes, et la chasse commença.

L'adresse avec laquelle les Indiens attrapent ces animaux, est surprenante. Ils s'y prennent de deux façons différentes, que nous avons vu employer l'une et l'autre avec le même succès. Ils excellent tous à manier un cheval. Quand ils veulent en prendre un sauvage, voici leur premier stratagème. Ils courrent après, portant une longue courroie, dont ils tiennent un bout dans la main gauche ; ils

font un nœud coulant à l'autre bout, qu'ils tiennent dans la main droite. Lorsque le cavalier est parvenu à une juste portée de l'animal qu'il veut saisir, il lui jette le nœud coulant par-dessus la tête, et il est rare qu'il manque son coup. Voici leur second expédient; ils ont une longue courroie, aux deux bouts de laquelle ils attachent solidement une balle de fer du poids d'environ deux livres. Ils tiennent une des deux balles dans la main, et font tourner l'autre rapidement, comme on fait avec une fronde. Ils s'approchent ainsi de l'animal, et lui lancent leur courroie aux jambes. Le poids de la balle fait que la courroie s'entortille fortement, et le cavalier s'éloigne au grand galop, en tenant à sa main l'autre bout de la courroie. L'animal ayant les jambes enlacées, culbute; aussitôt un autre Indien, aposté à cet effet, s'élance sur le cheval abattu, lui passe un licou, et s'en assure. En peu de temps, ils parviennent à apprivoiser ces chevaux sauvages. Ils sont aussi très-adroits à tirer, au vol, des oiseaux, en lançant contre eux des balles de fer à une prodigieuse hauteur. On les forme, dès leur enfance, à tous ces exercices, et ils ne sont considérés qu'en proportion de leur adresse.

A cent milles de Buénos Airés, nous supplâmes notre cacique d'envoyer un de ses gens prévenir le gouverneur qu'il amenoit trois prisonniers Anglais, pour lui proposer de les racheter. A son retour, l'exprès rapporta une veste galonnée, que le gouverneur lui donna pour garant de sa disposition à traiter de notre rançon. On nous avertit d'être prêts à partir le lendemain, et le cacique déclara qu'il nous conduiroit lui-même. Je n'entreprendrai point de décrire la joie que nous causa l'espérance de revoir des hommes de notre espèce, et de rentrer dans notre patrie. En arrivant à Buénos Airés, on nous conduisit chez le gouverneur, qui paya immédiatement au cacique la rançon convenue, à laquelle il ajouta quelques cadeaux de peu de valeur. Le cacique nous fit amicalement ses adieux, et reçut nos sincères remercimens de la manière douce et charitable dont nous avions été invariablement traités depuis l'instant où nous étions tombés au pouvoir des sauvages.

Après avoir écouté le récit de nos aventures, le gouverneur nous laissa libres sur notre parole, et nous apprîmes que nous étions redevables de notre délivrance à

M. Gray, président du comptoir anglais de Sarriento, qui avoit vivement sollicité pour nous. Legouverneur essaya de nous convertir, nous offrant de l'emploi au service de l'Espagne; mais nous trouvant inébranlablement attachés à notre religion et à notre patrie, il nous envoya prisonniers à bord du vaisseau de guerre *l'Asie*, qui étoit alors à Monté Védio, située à trente lieues de Buénos Airés, sur le bord du fleuve. Ce vaisseau étoit celui de l'amiral Pizarro qui, après avoir en vain tâché de doubler le cap Horn, dans l'intention de nous prévenir avec son escadre dans la mer du Sud, avoit été repoussé par la tempête, et contraint de rétrograder jusqu'à Rio de la Plata, où il étoit arrivé en très-mauvais état, et avec perte d'une moitié de son équipage.

La ville de Buénos Airés, qu'il nous fallut quitter, est assez vaste et remplie de marchands. Il est difficile de concevoir comment ils peuvent s'y soutenir, le commerce de cette ville étant borné aux colonies Portugaises qui se trouvent dans son voisinage; ce commerce, considéré comme contrebande, n'étant praticable que de nuit. C'est ici où coule la fameuse rivière de la Plata, l'une des plus con-

sidérables de l'univers. A Buénos Airés, sa largeur est d'environ 15 lieues. Le climat de cette ville est très-sain ; les vents et les orages sont fréquents, et causent quelquefois de grands dommages. Tous les grains d'Europe dégénèrent ici au bout de deux ans, et les arbres n'y profitent jamais en grosseur.

Nous trouvâmes à Monté Védio treize autres prisonniers Anglais, auxquels on nous joignit, et avec lesquels nous passâmes un an à bord du vaisseau l'*Asie*. Durant tout ce temps, on nous traita en esclaves. Il falloit balayer, tous les matins, le tillac, depuis la poupe jusqu'à la proue, et faire ensuite la besogne dont on charge ordinairement les goujats. Ceci terminé, on nous confinoit entre les ponts, sous la garde d'une sentinelle. Excédés de travail et très-mal nourris, nous endurâmes long-temps nos maux avec patience, mais n'y pouvant plus tenir, nous résolûmes de nous sauver, au hasard de tout ce qui pourroit nous en arriver. Nous choisîmes une nuit très-sombre pour le projet que nous avions formé de nous jeter à l'eau l'un après l'autre, dans l'espérance qu'après avoir gagné le rivage, nous pourrions y trouver quelque habitation portugaise.

Je fus le premier à l'eau, et j'arrivai à terre avec un autre. Nos camarades furent découverts et arrêtés au moment où ils se disposerent à nous suivre; après quoi on tira le canon d'alarme, pour avertir de notre fuite. Nous marchâmes jusqu'à deux heures après minuit; j'étois tout nu, et mon compagnon n'avoit que sa chemise. Le froid, alors très-rigoureux, nous saisit, les forces nous manquèrent, et ne pouvant aller plus loin, nous nous cachâmes dans des joncs pour être un peu plus à l'abri. A la pointe du jour, une douzaine de cavaliers parurent, et n'eurent pas grand'peine à nous saisir, car nous avions le corps si engourdi, que nous pouvions à peine mettre un pied devant l'autre. Ils nous prirent en croupe, et nous ramenèrent à Monté Védio, où on nous mit les fers aux pieds et au cou quatre heures par jour, durant trois semaines: nous restâmes ici jusqu'au 13 octobre. La ville est nouvellement bâtie; elle a fort peu d'habitans, et encore moins de commerce. Le havre est bon pour les petits navires. Il n'y a pas plus de 17 pieds d'eau dans les plus fortes marées. Cependant l'*Asie*, le vaisseau amiral de l'escadre de Pizarro, y a resté deux ans. On avoit, à la vérité, retran-

ché son gouvernail , et ce vaisseau s'étoit enfoncé dans la bourbe , sans en souffrir toutefois aucun dommage.

La garnison de Monté Védio étoit composée de deux compagnies d'infanterie , et d'une compagnie de dragons , toutes troupes de ligne envoyées d'Espagne , et qui ne montoient pas à plus de 200 hommes en tout. Le port est défendu par un fort garni de 15 pièces de canon. Les Espagnols , qui craignent que les Anglais n'entreprennent de former un établissement dans leur voisinage , se proposoient de construire ici une citadelle , qu'ils se flattent de rendre si redoutable , qu'elle commandera toute la rivière. Elle aura quatre bastions et 64 pièces de canon. On doit y joindre d'autres forts qui rendront , dit-on , cette place imprenable. Le pays des environs est beau , fertile , et fournit abondamment à tous les besoins. On pourroit y recueillir beaucoup de vin , car les vignes y réussissent très-bien. Mais , ici comme ailleurs , l'indolence espagnole rend tous les avantages du sol inutiles ; et il est vrai de dire que la nature , en prodiguant à cette nation ses trésors , place ses dons en pure perte. Il y a près de Monté Védio , des mines d'or , d'argent et de dia-

mans, dont on ne fait point d'usage. On en tire cependant quelques fragmens, qu'on vend aux Portugais de Rio Grandé. Ils viennent commercer ici par la rivière Noire, qui se jette dans celle de la Plata. Au dessus de Monté Védio, on trouve un très-beau port, nommé *Malduna*. Son embouchure est étroite, mais il peut contenir 200 navires. Ce havre est un des plus sûrs de l'univers. Il n'a besoin d'aucun arrangement, la nature lui ayant prodigué toutes les commodités désirables. Monté Védio et Malduna sont au nord de la rivière. Au sud, il y a aussi un très-bon port, que les Espagnols ont nommé l'*Insanada Baragon*.

Tout se disposoit pour le départ de l'*Asie*; ce bâtiment, richement chargé, étoit porteur de plus de 15 millions de dollars, et manquoit de matelots. L'amiral Pizarro se donna tous les mouvemens possibles pour en trouver. Il enleva, de gré ou de force, tous ceux qu'il rencontra à Monté Védio et dans les environs. Il y joignit tous les prisonniers Anglais, quelques contrebandiers Portugais pris à différentes époques, et une douzaine d'Indiens, faits prisonniers dans une escarmouche récente aux environs de Buénos Airés. Ce ramassis

massis d'hommes de toutes les nations , qui , pour la plupart , n'entendoient rien à la manœuvre , lui composoit un des plus mauvais équipages qu'on eût jamais formés. Le moindre de nos vaisseaux qui l'auroit rencontré , s'en seroit emparé sans peine ; mais c'étoit un parti de nécessité. Nous nous embarquâmes le 13 octobre 1745 , et à peine eûmes-nous perdu la terre de vue , que le vaisseau faillit être enlevé aux Espagnols par la témérité d'Orellana , le chef des Indiens , qui en fut le maître pendant plusieurs heures. Je ne répéterai point ici les circonstances de ce combat , qui ont été très-exactement détaillées dans la relation du voyage de l'amiral Anson. La scène fut des plus effrayantes ; les hurlemens des Indiens , les cris douloureux des blessés , le bruit tumultueux de l'équipage , l'horreur des ténèbres , tout concourroit à augmenter le désordre et la terreur ; et si on n'étoit pas venu à bout de tuer ce terrible Orellana , qui abattoit à grands coups de sabre tout ce qui se trouvoit sur son chemin , c'en étoit fait de nous et des Espagnols ; le vaisseau étoit pris , et nous rebombions dans l'esclavage. On en fut quitte pour une vingtaine de morts et une quarantaine de blessés. Les Indiens s'étant jetés à la

K k

mer, aussitôt après la mort de leur chef, le calme se rétablit et, le 20 janvier 1746, nous entrâmes dans le port de Corkvion près du cap de Finisterre. Dès que nous fûmes débarqués, on nous jeta dans une prison, où nous fûmes 15 jours enchaînés comme des criminels, n'ayant que du pain et de l'eau pour toute nourriture. Nous en fûmes enfin tirés et conduits par terre jusqu'à Groyne, et de là dans le château de San Antonio, sur une île à l'entrée du port, où on renferme ordinairement les malfaiteurs. Nous y demeurâmes jusqu'à l'arrivée d'un ordre de la cour d'Espagne, qui enjoignoit de nous envoyer en Portugal. En huit jours, nous arrivâmes à Porto et, le 28 avril, nous nous embarquâmes pour Londres, où nous arrivâmes le 8 juillet suivant. Tel a été la fin d'un voyage de près de six ans, qui, après nous avoir rendus les jouets d'une longue suite d'accidens tous plus déplorables les uns que les autres, nous a laissé sans fortune, sans ressources, sans protection. Nous espérons, en rentrant dans notre patrie, recevoir la récompense de nos travaux, et on nous y a traité comme des rebelles, à qui on prétendoit faire grâce, en se bornant à les priver de leurs appointemens et à les exclure du ser-

vice, sans pousser plus loin le châtiment de leur entreprise contre le capitaine Cheap. Quoiqu'il soit l'auteur de toutes nos infortunes, nous souhaitons que la prospérité de son sort triomphe désormais de tous les inconvénients auxquels pourroit l'exposer la dureté de son caractère.

K k 2

SECOND VOYAGE

D E

M. BYRON (1).

AYANT pris le commandement du vaisseau *le Dauphin* et de la frégate *la Tamar*, le commodore Byron appareilla de Plymouth le 3 juillet 1764. Il arriva le 13 septembre de la même année à *Rio-Janéiro*, où les Portugais, suivant leur usage, employèrent tous les moyens pour faire déserter quelques matelots anglais, dont ils ont grand besoin pour leur commerce, très-considérable dans cette ville. D'ailleurs fatigué par les chaleurs, Byron s'empressa de mettre à la voile, aperçut le port Désiré le 21 novembre, et y fit quelque séjour.

Suivant ses instructions, ce navigateur se mit à la recherche des îles *Pepys*; en vain

(1) La relation de ce second voyage, que l'amiral Byron fit autour du monde, est pleine d'observations nautiques, et de détails qui ne peuvent guères intéresser que les marins; ce qui nous a engagé d'en donner l'extrait qu'on va lire. Il achève de faire connoître M. Byron, et les services qu'il a rendu à la navigation.

parcourut-il pour les trouver, la côte des Patagons. Forcé d'aborder à cette côte, il attira l'attention des habitans. Parmi ceux qui vinrent au-devant de lui, il en remarqua un d'une taille gigantesque. La peau d'un animal sauvage, d'une forme approchante des manteaux des montagnards Ecossais, lui couvrait les épaules : il avoit le corps peint de la manière la plus hideuse ; l'un de ses yeux étoit entouré d'un cercle noir, l'autre d'un cercle blanc : le reste du visage étoit bizarrement sillonné par des lignes de diverses couleurs. Byron jugeant de la taille de cet homme par comparaison avec la sienne, assure qu'elle n'étoit guères au-dessous de sept pieds. On peut aisément imaginer l'impression que dut faire sur les Anglais la vue de cinq cents hommes, dont les plus petits étoient au moins de six pieds six pouces, et dont la carrure et la grosseur des membres répondoient parfaitement à cette hauteur gigantesque. Les femmes étoient à cheval comme les hommes, et tous alloient au galop sur la pointe de la terre, où les équipages descendirent, quoiqu'elle fut couverte de grosses pierres glissantes. Byron entra dans le détroit de Magellan et le parcourut jus-

qu'au port Famine , où il relâcha le 27 décembre 1764 , pour faire de l'eau et du bois. Cela fut d'autant plus aisé , que la rivière de la *Sadger* s'y jette , et que le long des côtes , il flotte une quantité de bois assez considérable pour en charger mille vaisseaux. Le pays des environs est sain et agréable. On y trouve des arbres de huit pieds de diamètre et d'environ 24 de circonférence ; plusieurs seroient très- propres à fournir d'excellens mâts. Après avoir rempli son objet , Byron rentra dans l'Océan et alla chercher encore les prétendues îles *Pepys* , qu'il se convainquit n'être autre chose que celles de Falkland. Ayant reconnu celles-ci , il mouilla dans le port Egmont , qui en fait partie. Il mit de nouveau à la voile , le 6 janvier 1765 , pour le port *Désiré* , et acheva cette fois de parcourir tout le détroit de Magellan , sur la navigation duquel il fit d'excellentes observations. On y voit que , lorsqu'on entre dans ce détroit au mois de décembre , il peut être traversé en trois semaines , sans danger.

Sorti du détroit de Magellan , le commodore Byron dirigea sa route à l'Ouest , jusqu'au 26 avril , qu'il reconnut l'île de *Masafuero*. En partant de cette île , la terre de

Davis fut d'abord l'objet de ses recherches ; mais il l'abandonna bientôt. « Je changeai , dit-il , la direction de ma route le 2 de mai 1765 , et je courus à l'Ouest , pour reconnoître , s'il étoit possible , cette terre de Davis , que nos géographes placent par les 27 deg. 30 min. de lati. S. , et environ à 500 lieues à l'Ouest de Copiapo au Chili , mais j'arrivai le 7 par les 26 deg. 46 min. de lati. S. , et les 282 deg. 45. min. de long. , sans voir aucune apparence de terre. J'abandonnai donc l'espoir de trouver à l'Ouest l'île de Davis à la latitude indiquée ; et ayant à faire encore un très-long voyage , je gouvernai au Nord-Ouest , pour gagner les vents alisés , me proposant ensuite de courir à l'Ouest pour reconnoître les îles Salomon , et savoir si elles avoient quelque existence , ou pour faire de nouvelles découvertes ».

M. Byron ayant manqué la prétendue terre de Davis , courut pendant 29 jours au Nord-Ouest sans rencontrer aucune terre. Ce ne fut que le 7 juin , qu'étant parvenu par les 14 deg. 5 min. de lati. S. , et 232 deg. 32 min. de long. , il eut la vue d'une petite île basse dans l'Ouest-Sud-Ouest , et à deux lieues de distance. Comme il alloit attaquer cette terre , il

il en vit une autre dans l'Est-Sud-Ouest, éloignée d'environ trois ou quatre lieues. Cette dernière paroissoit plus considérable.

Le riant aspect de la petite île engageoit Byron à y attérir. Le rivage étoit par tout recouvert du plus beau sable blanc. La contrée présentoit un gazon de verdure qu'entrechoquoient quantité de sources d'une eau fraîche et transparente; des fleurs, semées irrégulièrement, et avec cette naïve négligence qui est supérieure à l'art, exhaloient un parfum dont l'air étoit embaumé; de grands arbres qui, en étendant leurs branches fécondes, défendoient la verdure et les fleurs contre les rayons du soleil; et formoient les bosquets les plus délicieux qu'on puisse jamais imaginer sans un mélange d'arbrisseaux. Elle s'étendoit dans une circonférence d'environ cinq milles. Une barre sur laquelle on vit la mer briser avec furie, s'avancoit de chaque pointe, et d'énormes lames qui battoient toutes les côtes, la rendoient inaccessible.

Ses habitans se montrèrent sur le rivage. Ils étoient armés de lances d'environ seize pieds de longueur. Ils allumèrent plusieurs feux, qu'on regarda comme un signal; car

aussitôt on vit briller d'autres feux sur les côtes de la plus grande terre.

M. Byron envoya un bateau armé, aux ordres d'un officier, pour chercher un mouillage. Mais il fit inutilement le tour de l'île : il ne trouva de fond qu'à une encablure du rivage, bordé par tout d'un roc de corail taillé à pic.

Cette nouvelle étoit d'autant plus désagréable pour M. Byron, que le scorbut tenoit sur les cadres une partie de son équipage. D'après le rapport qu'on lui avoit fait des sondes, il voulut faire le tour de l'île. Les Indiens le suivoient à la course, pousoient des cris, dansoient et agitoient leurs lances vis-à-vis des vaisseaux, d'un air menaçant. Quelquefois ils se jetoient à la renverse, et demeuroient quelques minutes sans mouvement, pour annoncer, sans doute, aux gens du vaisseau, qu'ils trouveroient la mort, s'il leur arrivoit de tenter une descente.

Ces insulaires plantèrent deux piques sur le bord du rivage : ce qui étoit attaché au haut de ces piques flottoit au gré des vents; et on les vit se prosterner devant cet objet de leur vénération. Peut-être invoquoient-ils leurs dieux de les secourir contre des étrangers, qu'ils regardoient comme leurs ennemis.

Dans cette circon-navigation, les bateaux sondoient en avant. Lorsqu'ils approchoient du rivage, les Indiens pousoient des cris affreux, branloient leurs piques et montroient des pierres prêtes à lancer. Les Anglais ne répondoint que par des signes d'amitié; ils leur jetèrent du pain et quelques grains de rassade; mais les insulaires n'y touchèrent pas. Ils hâlèrent à terre cinq ou six pirogues qui étoient sur le bord de la mer, et s'avancèrent ensuite dans l'eau, paroissant épier l'occasion de se saisir du bateau, pour le tirer sur le rivage.

Les Anglais, qui devinoient leur intention, les auroient volontiers prévenus par une fusillade, si l'officier qui les commandoit n'eut pas contenu leur impatiente ardeur. Ces Indiens sont de couleur bronzée, bien pris dans leur taille, agiles, dispos et d'une incroyable légéreté à la course. L'île est située par les 14 degrés 5 minutes de latitude Sud, et les 232 degrés 32 minutes de longitude. N'ayant trouvé aucun lieu d'abordage, M. Byron gouverna sur l'autre île. Arrivé sur la côte occidentale, une ligne de 150 brasses ne donna point de fond à la distance de trois quarts de mille du rivage. On aper-

çut en même temps plusieurs autres îles ou péninsules unies par des langues de terre très-étroites, et si basses, qu'elles paroissent à peine s'élever au-dessus du niveau de la surface de la mer, qui y brisoit ses vagues écumantes.

Ces îles basses n'étoient dénuées ni d'arbres ni de verdure : elles étoient couvertes de belles plantations de cocotiers et d'autres arbres moins élevés, moins touffus. Un bateau fut expédié pour prendre les sondes et reconnoître un lieu propre à l'ancre. A son approche, les Indiens accoururent sur le rivage. Tous étoient armés de lances et de massues. Ils montrèrent par leurs gestes, qu'ils mettroient obstacle à la descente : mais un canon de neuf livres de balles tiré par-dessus leur tête, les fit fuir avec précipitation dans les bois. On ne put trouver de sondes, même près du rivage, que la lame rendoit inaccessible.

Le milieu de ce groupe d'îles gît par les 14 deg. 10 min. de lati. australe, et 232 deg. 38 min. de long. L'impossibilité d'y attérir et de s'y procurer des rafraîchissemens, leur fit donner le nom d'*Iles de Disappointement, et de fausse Espérance.*

Ce même jour, M. Byron eut la vue d'une

nouvelle île qui lui restoit dans l'Ouest-Sud-Ouest , à la distance de six ou sept lieues. Un beau sable blanc couvroit le rivage , bordé d'un rocher de corail rouge. Les terres très-basses, et qui s'étendoient en longueur, étoient plantées de cocotiers et d'autres arbres.

Comme on en prolongeoit la côte du Nord-Est à la distance d'un demi-mille , les Indiens allumèrent de grands feux , pour répandre l'alarme chez les habitans d'une île voisine , et accoururent en grand nombre sur le rivage ; ils étoient armés comme les habitans des premières îles.

De ce côté de l'île on découvroit , par-dessus les terres , un grand lac qui en baignoit l'intérieur. Ce lac , formé par la mer , n'avoit qu'une petite ouverture ; qu'aperçut M. Byron de la pointe du Sud-Ouest de l'île , qui en est éloignée de près d'une lieue. Les bateaux , commandés chacun par un officier , furent envoyés vers cette ouverture , et M. Byron les suivit.

Le rivage , non moins escarpé qu'un mur , n'offroit aucun ancrage , à l'exception de l'entrée du lac , large d'une longueur de navire , où il y avoit treize brasses d'eau sur un fond de corail.

Lorsqu'on fut par le travers de l'ouverture , on vit plusieurs centaines d'Indiens rangés en bon ordre , et dans l'eau jusqu'à la ceinture ; ils étoient aussi armés de lances et de massues ; l'un d'eux portoit une espèce de drapeau ; c'étoit une longue perche , au sommet de laquelle étoit attachée une pièce de natte. Leurs cris étoient horribles et continuels : plusieurs grandes pirogues descendirent dans le lac pour se joindre avec les autres.

Les bateaux , qui étoient encore en dehors , s'efforçoient de leur faire des signes d'amitié : quelques pirogues vinrent à l'ouverture du lac , et s'en approchèrent. M. Byron ne douta pas qu'on ne pût les porter à traiter amicalement ; mais on saperçut bientôt que les Indiens n'avoient d'autre dessein que de se saisir des bateaux. Un des insulaires qui étoient sur le rivage , sauta dans la mer , nagea vers les Anglais , entra dans un des bateaux , où s'étant emparé du surtout d'un matelot , il s'élança par-dessus bord , et , nageant entre deux eaux , il ne reparut qu'au moment où il rejoignit ses compagnons sur le rivage. Un autre saisit la corne du chapeau du contre-maitre ; mais le tirant à lui au lieu

de le lever , il manqua son coup. Ces petites vexations, qui demeuroient impunies , étoient pour les Indiens un sujet de triomphe.

Le défaut d'ancrage porta M. Byron à s'avancer vers la pointe la plus occidentale de l'île : les bateaux le suivirent , sondant continuellement tout près du rivage sans trouver de fond.

Parvenu à cette pointe , il découvrit une autre île dans le Sud-Ouest-quart-Ouest , distante d'environ quatre lieues.

Les insulaires , croyant peut-être avoir inspiré de la terreur aux Anglais , s'embarquèrent au nombre de soixante dans deux doubles pirogues , tous armés à la manière du pays , et se mirent à leur poursuite : les canots s'occupoient à sonder en avant des vaisseaux , et les Indiens paroissoient empêssés de les y joindre et de les attaquer. M. Byron , indigné de cette hardiesse , fit signal aux bateaux de leur donner la chasse.

Les pirogues voyant les bateaux retournér et forcer de rames pour fondre sur elles , furent saisis d'une terreur panique ; elles abat tirent leur voile à l'instant , et nagèrent en toute diligence vers le rivage. Les pirogues serrées de près , se jetèrent à travers les lames

qui se brisoient avec violence sur le rivage, et les canots les y suivirent.

Les Indiens sautèrent à terre, et se disposèrent à disputer la descente aux Anglais, qui, faisant feu sur eux, en tuèrent trois. Un insulaire, qui avoit reçu trois balles dans le corps, eut encore le courage de lever une très-grosse pierre, et il mourut en la lançant contre ses ennemis.

Les bateaux retournèrent au vaisseau avec les deux pirogues : l'une avoit 32 pieds de longueur, l'autre un peu moins. La construction en étoit curieuse ; deux bordages de planches très-unies et sculptées en plusieurs endroits, formoient les côtés ; les coutures étoient recouvertes d'une bande d'écaille de tortue pour en écarter l'eau ; le fond, taillé en couteau, rendoit leur accouplement nécessaire pour assurer leur navigation. Ces pirogues, liées ensemble, à six ou huit pieds de distance, par le moyen de deux fortes traverses attachées sur les deux bords, avoient chacune un mât ; une voile de nattes étoit tendue entre les deux mâts ; leurs cordages, faits de fibres de cocotiers, sont d'une très-grande force. Quand ces pirogues sont à la voile, plusieurs Indiens s'asseyent sur les traverses

traverses qui assujettissent l'une à l'autre.

M. Byron n'ayant trouvé aucun endroit d'abordage, vint se remettre par le travers de l'entrée du lac. Les bateaux prirent de nouveau les sondes, mais sans succès. Les Indiens parurent près de la pointe qu'on venoit de quitter ; ils paroisoient occupés à charger leurs pirogues : craignant qu'ils ne voulussent tenter un combat qui ne pourroit que leur être funeste, M. Byron fit tirer quelques coups de canon par-dessus leur tête ; ce qui produisit leur dispersion.

Les canots descendirent dans l'île ; on cueillit des noix de coco, qu'on rapporta à bord ; mais on n'aperçut pas un seul insulaire. Le jour suivant, M. Byron se rendit à terre avec une partie des gens de l'équipage : il trouva les maisons des Indiens absolument désertes ; les cases étoient d'une mince apparence, mais elles étoient délicieusement situées à l'ombre des bosquets, dont les plus grands arbres étoient des cocotiers.

Ces arbres semblent fournir à tous les besoins des insulaires : la nourriture, les voiles, les cordages, les bois de construction et les vases pour contenir l'eau, en sont des productions. Il est apparent que ces

• M m

peuples fixent toujours leurs habitations dans les lieux où cette espèce d'arbre est la plus commune.

Le rivage étoit couvert de sable, de corail et de grandes coquilles d'huîtres perlières. Il est assez vraisemblable qu'on pourroit établir dans ces parages une riche pécherie de perles fines.

Les naturels ne se montrèrent que dans l'éloignement : les hommes étoient nus, et les femmes ne portoient qu'une pagne pour se couvrir les parties naturelles.

On trouva, en fouillant quelques cases, le manche d'un gouvernail d'une chaloupe hollandaise, un morceau de fer battu, un autre de cuivre, quelques outils de fer, et une herminette dont la lame étoit faite d'une écaille d'huître perlière. Elle ressemblait exactement, pour la forme, à celle de nos charpentiers.

Les bateaux transportèrent à bord plusieurs charges de noix de coco et d'herbes anti-scorbutiques, qui croissent dans cette île en abondance, et dont les équipages avoient un besoin très-urgent; car le scorbut s'étoit généralement fait sentir.

L'eau fraîche qu'on trouve dans l'île est

parfaite ; mais elle n'y est pas abondante. Les puits à l'usage des naturels sont si petits, qu'on les assèche pendant quelques minutes, en y puisant trois ou quatre coquilles de coco : mais comme ils se remplissent l'instant d'après, si l'on prenoit la peine de les élargir, il ne seroit pas difficile à un vaissau d'en tirer sa provision d'eau.

On n'y voit aucun animal venimeux ; mais on y est infecté d'essaims de mouches qui vous ouvrent de la tête aux pieds ; il y en avoit des légions dans les bâtimens à rames et dans les vaisseaux. Il y a dans l'île une grande variété d'oiseaux ; des perroquets, des perruches, une espèce de colombes d'un superbe plumage, et si douces, qu'elles suivent les Anglais dans les cases des insulaires. Cette île est située par les 14 deg. 29 min. de lati. australe, et les 248 deg. 40 min. de long.

Le jour suivant, M. Byron gouverna sur l'île voisine qu'il avoit déjà aperçue ; il en rangea la côte du Nord-Est sans trouver de fond. Ce côté de l'île n'a guères moins de six ou sept lieues d'étendue : la mer y forme, comme dans l'île précédente, un lac ; de sorte que ces deux îles présentent une espèce de fer à cheval.

Aussitôt que le vaisseau fut aperçu des insulaires, ils se rendirent en très-grand nombre sur le rivage : ils étoient de même armés de lances et de massues : ils suivirent le vaisseau à la course pendant plusieurs lieues. Les bateaux, qui sondoiént tout près du rivage, avoient ordre de ne commettre aucune hostilité, à moins que ce ne fut pour se défendre. Les Indiens, à qui ils firent entendre qu'ils avoient besoin d'eau, les comprirent d'abord, et leur firent signe de suivre le rivage jusqu'à un groupe d'habitations qu'ils montrroient de la main.

Les bateaux y furent suivis par les insulaires, dont le nombre s'étoit encore augmenté. Les vaisseaux s'avancèrent pour être à portée de soutenir les canots. Dans ce moment, on vit paroître un vieillard qui s'approcha du rivage : sa barbe blanche, qui descendoit sur sa poitrine, lui donnoit ce caractère respectable que l'âge imprime sur une belle figure. Son corps nerveux et droit, ne laissoit entrevoir aucune marque de décrépitude. Il paroissoit avoir l'autorité d'un roi ; un jeune homme marchoit à ses côtés. Les Indiens, à un signal qu'il fit, se rangèrent pour lui faire place. Il s'avança d'un pas

grave et d'un air noble jusqu'au bord de l'eau ; il avoit un rameau vert dans une main , et tenant sa barbe de l'autre , il l'appuyoit sur son sein. Dans cette attitude , il imposa le silence , et prononça un long discours dont le ton mesuré pouvoit faire croire qu'il chantoit.

Rien n'eût été plus curieux ni plus satisfaisant pour M. Byron , que de comprendre les leçons de sagesse que lui donnoit sans doute ce respectable vieillard. Il n'étoit guères moins désagréable de ne pouvoir s'en faire entendre. On lui jeta quelques présens tandis qu'il parloit encore , comme une marque de l'estime qu'on avoit de sa personne ; mais il n'y toucha pas , ni ne permit à aucun de ceux qui l'environnoient de les ramasser , qu'il n'eut cessé de parler. Faisant alors quelques pas dans l'eau , il jeta son rameau vert aux gens du bateau , et se retira , sans oublier de prendre les dons qu'on lui avoit faits.

Tout annonçoit dès lors les dispositions pacifiques de ce peuple. Les Anglais leur firent signe de mettre bas leurs armes , et à l'instant ils donnèrent cette marque de complaisance. Un des quartiers-maîtres se basarda d'aller à terre : les Indiens se rangèrent autour de lui. Ils examinoient curieusement ses

habits, et particulièrement sa veste. L'Anglais l'ôta généreusement, et la présenta à ses nouveaux amis. Un Indien, voyant qu'il se défaisoit de ses hardes avec tant de facilité, crut devoir en profiter, et lui dénoua très-adroitemment sa cravate qu'il emporta. Le quartier-maître, qui alloit bientôt se trouver nu au milieu de ces honnêtes Indiens, fit de son mieux pour regagner le bateau.

Plusieurs insulaires nagèrent vers les bateaux, et y portèrent de l'eau dans des coquilles de noix de coco. On leur demanda des perles en leur montrant des coquilles d'huîtres perlières; mais on ne réussit jamais à se faire entendre. Il est vraisemblable que si l'on eut fait quelque séjour dans l'île, on seroit parvenu à en échanger contre des grains de rassade, des clous ou quelqu'autres bagatelles; mais la côte étoit par tout d'un difficile accès, et n'offroit aucune place où les vaisseaux pussent être à l'ancre.

Le gisement de cette île est par les 14 deg. 41 min. de de lati. S., et les 228 deg. 45 min. de long. M. Byron donna à ces deux dernières îles, le nom d'*Iles du Roi Georges* (1).

1) Ce sont les îles de Quiros; les Anglais ont fait

Continuant de faire voile dans la même direction, il eut bientôt connaissance d'une autre île dans le Sud-Sud-Ouest, distante d'environ six lieues. Il gouverna sur cette nouvelle terre. Il trouva que c'étoit une île basse, très-étroite, qui gît Est et Ouest. Il en prolongea la côte méridionale, que sa verdure et quelques belles plantations rendoient d'un aspect très-agréable ; mais une lame terrible battoit toute la côte. On n'avoit, à quelque distance, qu'un fond vasard ; et plusieurs rochers s'étendoient au large jusqu'à trois lieues du rivage.

Cette île, qui n'avoit guère moins de 20 lieues d'étendue, avoit une nombreuse population, autant que M. Byron en put juger sur un coup d'œil rapide. Il lui donna le nom d'*Île du Prince de Galles*. Elle est par la latitude australe, de 15 deg., et sa pointe la plus occidentale se trouve par le 225^e. deg. 23 min. de long. La déclinaison de l'aiguille aimantée y étoit de 5 deg. 30 min. vers l'Est. Sa dis-

quelquefois des inéprises de ce genre, croyant découvrir des pays qui l'étoient déjà ; voyez-en des exemples dans l'ouvrage de Fleurieu, intitulé : *Découvertes des Français, en 1768 et 1769, dans le Sud-Est de la Nouvelle-Guinée.*

tance des îles du roi Georges est de 48 lieues dans la direction du Sud, 80 deg. à l'Ouest.

En quittant cette île, le commodore fit route pour les Mariannes ; étant par 1 deg. 18 min. de lati. S., et 173 deg. 46 min. de long. Ouest, il découvrit une nouvelle île à laquelle son équipage voulut donner le nom de *Byron*. Quelques-uns de ses habitans vinrent à son bord. Ils étoient grands et bienfaits. Leur teint est de couleur bronzée mais claire. Les traits de leur visage n'ont rien de désagréable, et on y remarque un mélange d'intrépidité et d'enjouement dont on est frappé ; ils sont entièrement nus, à l'exception de leurs ornement, qui consistent en colliers, bracelets et ceintures de coquillages. Ils avoient tous les oreilles percées, et chez quelques-uns, elles descendoient jusque sur leurs épaules ; plusieurs même les avoient entièrement découpées. Faute de mouillage, les Anglais ne purent se rafraîchir dans cette île ; ils en avoient grand besoin ; leur provision de noix de coco se trouvant consommée, le scorbut commença à faire parmi eux de nouveaux progrès. Ces noix sont un remède d'une surprenante efficacité contre ce mal terrible. Ceux qui en étoient attaqués au point d'avoir les

les membres tout noirs , de ne pouvoir se remuer qu'à l'aide de deux hommes , et qui , outre leur foiblesse , souffroient encore les douleurs les plus aiguës , se rétablissoient très-promptement , quoique sur mer , en mangeant de ces noix ; et en très-peu de temps ils recouvoient leurs forces , repronoient leur service , et montoient au haut des mâts aussi légèrement qu'avant leur maladie.

Le 28 juillet 1765 , Byron jeta l'ancre dans le port de Tinian , une des Mariannes. Il y rétablit sa santé et celle de ses équipages : malgré les grandes chaleurs qu'ils y essuyèrent , le thermomètre resté à bord fut généralement à 86 deg. , ce qui n'est que 9 deg. au-dessus de la chaleur du sang ; et s'il eût été à terre , il auroit monté plus haut. « J'avois été , ajoute Byron , sur les côtes de Guinée , aux Indes Occidentales , et dans l'île *Saint-Thomas* qui est sous la ligne , et je n'avois jamais éprouvé une si vive chaleur ». Il fut encore très-incommodé par des insectes de diverses espèces. N'ayant point cru à l'avis d'Anson sur le danger de manger du poisson , les Anglais qui en goûterent furent très-dangereusement malades , et coururent les risques de perdre la vie. Du reste , ils se pourvurent

N n

à Tinian de toutes sortes de provisions fraîches, et en partirent le 30 septembre, après que tous les malades eussent été parfaitement guéris.

Dampierre ayant fait mention de l'île de *Timoan*, comme un lieu où l'on peut se procurer des rafraîchissements, Byron se détermina à y relâcher le 3 septembre, mais il fut bientôt détrompé; les Malais qui habitent cette île le reçurent assez mal, et lui vendirent même chèrement leur foible secours. Leurs maisons, bâties en bois de bambou, sont propres et régulièrement construites; elles s'élèvent sur des poteaux, à huit pieds environ au-dessus du sol. Leurs canots sont aussi bien faits; ils en ont même quelques-uns d'assez considérables, dont ils se servent probablement pour aller commercer à *Malacca*. Leur pays montueux est couvert d'arbres, et produit en abondance du chou palmite et du cocotier.

Le 28 novembre, conformément au journal de Byron, mais qui se trouvoit être le 29, selon la vraie date d'Europe, sur laquelle il avoit perdu un jour en suivant le cours annuel du soleil, il vint mouiller près de *Batavia*, dont la rade étoit couverte de plus de

cent vaisseaux grands ou petits, de toutes les nations. Impatient de quitter cette ville, à cause de son insalubrité, Byron pressa son départ, et dès qu'il eut embarqué sa provision de riz et d'arrack, il mit à la voile le 10 décembre. Ayant passé le détroit de la Sonde, il se mit en route pour le cap de Bonne-Espérance, où il arriva le 12 janvier 1766. Neuf semaines après avoir appareillé de la baie de la Table, il mouilla aux Dunes le 9 mai 1766.

FIN.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Conservatoire des Arts

N n 2

